

Toujours en Afrique

Romain Saint-Cyr

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Romain Saint-Cyr

Toujours en Afrique

roman



Romanichels

XYZ
éditeur

Ce livre, publié dans la collection «Romanichels», a été placé sous la supervision éditoriale de Marie-Pierre Barathon.

Romain Saint-Cyr

Toujours en Afrique

roman



À Catherine

Homme libre, toujours tu chériras la mer!

Charles Baudelaire,
L'homme et la mer

Chapitre 1

La petite lampe en cuivre suspendue au plafond de la cabine oscillait sans cesse sous l'effet du roulis et du tangage. Son balancement animait les ombres sur les murs et donnait vie au masque en bois accroché à la cloison principale, un personnage au regard si expressif que par moments on avait l'impression qu'il allait se mettre à parler.

Pendant que l'*Émerillon* traçait sa longue route dans la nuit atlantique, je continuais mon travail, à peine conscient des sifflements du vent dans le gréement et des gargouillis de l'eau sous la carène. Bien calé sur la banquette bâbord, un crayon à la main et mon rapport de recherche sur les genoux, je relisais attentivement chaque paragraphe et, de temps à autre, j'apportais des corrections ou des compléments d'information. Malgré les nombreuses retouches encore nécessaires pour le compléter, j'étais déjà très fier de ce document qui contenait des données inédites sur plusieurs ethnies du Sahel.

Depuis le départ de Dakar, trois jours plus tôt, le vent avait été plus que conciliant: un alizé bien stable, soufflant invariablement du nord-est, jamais trop fort, jamais trop faible. Rien à voir avec les nordets du Québec, toujours fauteurs de troubles, été comme hiver. J'avais donc pu travailler à ma guise plusieurs heures par jour. Mais ce soir-là, depuis le coucher du soleil, la force du vent et la hauteur des vagues ne cessaient d'augmenter et le bateau bougeait de plus en plus. Ma résistance habituelle au mal de mer était mise à rude épreuve; je commençais à être étourdi et je ressentais même un début de nausée.

Heureusement, le dernier bulletin météo ne prévoyait pas de gros temps pour la nuit, seulement un vent bien soutenu de l'est-nord-est et de force 5 ou 6 à l'échelle Beaufort, certainement pas de quoi affoler un vieux bourlingueur de mon espèce. Je pouvais d'ailleurs espérer qu'il en serait ainsi durant toute la traversée: comme nous étions au début de décembre, la saison des ouragans avait pris fin depuis plus d'un mois.

À l'époque de la marine à voile, cette route très achalandée entre l'Afrique

et les Antilles était considérée comme une des plus faciles, à tel point que plusieurs marins au long cours l'appelaient la «route des dames». Aujourd'hui comme hier, malgré le réchauffement de la planète et les changements climatiques, les conditions météo y sont particulièrement favorables, du moins en hiver et au printemps: vents réguliers et toujours dans la bonne direction, presque jamais de tempête, pluie très rare, température plus que confortable. Et, comme si tout cela n'était pas suffisant pour faciliter la navigation, un petit courant est-ouest d'environ un demi-nœud permet à lui seul de gagner une douzaine de milles marins par jour, soit environ vingt kilomètres, bonus attribué à tout navire faisant route vers l'ouest, quelles que soient sa taille et la vaillance de son équipage.

L'arrivée à Praia, dans les îles du Cap-Vert, était prévue pour le lendemain matin. Cette courte escale avant d'entreprendre la partie la plus importante de la traversée avait pour but de compléter l'avitaillement – nourriture, eau douce, équipement de pêche, etc. – et de transmettre par Internet la version finale de mon rapport de recherche à mes collègues de l'Université de Montréal. Bien sûr, il aurait été préférable de faire tout cela dans une grande ville comme Dakar, mais à deux jours de la date prévue pour le départ, un appel du grand large, aussi puissant que soudain, avait tout bousculé, y compris ma sagesse.



C'était seulement ma deuxième traversée de l'Atlantique. La première remontait à plus de deux ans, lorsque j'avais fait le trajet du Québec au Sénégal avec un ami qui, par la suite, était rentré en avion. Pendant ces deux années, l'*Émerillon* était resté à l'ancre dans la baie de Hann, près de Dakar et, comme j'avais surtout travaillé au Niger et au Mali, j'avais fait très peu de voile. Je retrouvais donc l'océan avec une certaine émotion, mélange des sentiments de familiarité et de dépaysement. Même si on le fait pour rentrer chez soi, prendre la mer, c'est toujours partir à l'aventure, mettre le cap sur l'inconnu.

D'ordinaire, j'aime bien naviguer en équipage mais, à soixante-sept ans, pour cette seconde grande traversée – peut-être la dernière –, j'étais content de partir seul. Un isolement total de trois semaines en mer avant de retrouver le quotidien de la vie terrestre, quoi de mieux pour laisser décanter ce long séjour en Afrique et réfléchir à mes activités futures? Et tant qu'à jouer les ermites, j'avais même renoncé au téléphone satellite. Cet appareil, qui

m'aurait permis de rester en contact avec mes amis et, au besoin, de lancer un appel de détresse, ne m'avait pas paru nécessaire. Mon seul équipement de communication à longue portée était un petit récepteur radio qui me servait surtout pour les bulletins météo.

J'avais pris également une décision importante en ce qui concerne les instruments de navigation. L'hiver précédent, je m'étais servi du GPS portable du bateau pour une expédition en jeep dans le Sahara et, quelques jours après le départ, il avait rendu l'âme. Les embruns de sable, si l'on peut dire, sont sans doute aussi malsains que les embruns salés pour les équipements électroniques. Comme c'était le seul GPS de l'*Émerillon*, il aurait fallu le remplacer mais, après réflexion, je m'étais dit que je ressortirais plutôt mon sextant. Ce serait l'occasion ou jamais de retrouver le plaisir de prendre des relevés sur le soleil, la lune et les étoiles. «Dans chaque navigateur se cache un astronome», disait souvent mon grand-père, un ancien capitaine d'une goélette de l'Isle-aux-Coudres. Il y a sans doute un peu de vrai dans cette affirmation.

Évidemment, ces choix technologiques m'obligeaient à sortir un peu de ma zone de confort et à courir des risques que la plupart de mes amis passionnés de la mer auraient qualifiés d'inutiles. Mais prendre des risques, utiles ou pas, n'est-ce pas le moyen le plus sûr de vivre jusqu'à la fin de ses jours?



Aux environs de 23 heures, le vent soufflait toujours dans la même direction, mais à plus de vingt-cinq nœuds, force 7, alors qu'on avait annoncé 5 ou 6. L'*Émerillon* bougeait beaucoup et faisait parfois d'impressionnantes embardées. Perdant le cap de plus en plus souvent, il lui fallait parfois dix ou vingt secondes pour le retrouver, ce qui brisait l'allure et rendait le carré encore plus inconfortable. Super, la route des dames! Par moments, l'inclinaison de la petite lampe à huile approchait des quarante degrés et la lumière éclairant le masque en bois sous cet angle lui conférait un air inquiet. Dans son langage silencieux, Tidjani semblait m'implorer de réduire la voilure.

Ce masque était l'un des objets les plus précieux que je rapportais d'Afrique. Le vieux Burkinabé qui me l'avait offert possédait une bonne connaissance de l'art africain et je l'avais rencontré à plusieurs reprises pour échanger sur le sujet. Quand il m'avait montré cette sculpture visiblement très ancienne, en me disant qu'elle provenait d'une ethnie éteinte depuis

longtemps, j'avais remarqué une subtile ressemblance entre lui et le masque. Simple coïncidence, bien sûr, mais le vieillard, tout comme le personnage en bois, avait un visage de forme allongée, des pommettes saillantes et un regard très expressif. Cet homme, qui s'appelait Tidjani, était mort quelques jours après notre dernière rencontre et, par la suite, ne pouvant voir le masque sans penser à lui, je l'avais baptisé du même nom. Une façon comme une autre de prolonger une belle amitié.

En proie maintenant aux premières attaques du mal de mer, je dus me résoudre à interrompre mon travail. Le vieux Tidjani avait raison: il devenait urgent de réduire la voilure. De toute façon, comme je n'étais pas sorti depuis au moins une heure, la prudence exigeait une petite ronde de surveillance. Dès que j'ouvris la porte, le bruit de la mer s'intensifia et une brise humide s'engouffra dans la cabine, faisant tourner les pages de mon rapport ouvert sur la table. Une fois sous les étoiles avec du vent plein la gueule – comme disaient mes amis bretons de Dakar –, j'inspirai profondément à plusieurs reprises.

— Ouf! Il était temps...



La demi-lune à son zénith répandait sa lumière bleutée sur mon rond de mer. Une lampe céleste allumée juste pour moi. Quel privilège!

Il y a plusieurs milliards d'années, un gigantesque astéroïde a frappé la terre. Une formidable quantité de débris ont été éjectés et se sont mis en orbite autour de notre planète, avant de s'agglomérer pour lui donner cette fidèle et lumineuse compagne. Depuis que je connais cette histoire, je ne vois plus notre satellite naturel de la même façon: il me semble à la fois plus réel et plus mystérieux. Et quand je calcule ma position à partir de sa hauteur relevée au sextant, je suis toujours fasciné par la régularité de ses mouvements autour de la terre. Un itinéraire complexe mais pratiquement invariable depuis des milliards d'années, un chemin vieux comme la lune!

L'absence de bateaux dans les environs n'avait rien d'inhabituel. Depuis deux jours, j'en avais rencontré seulement un, et encore, à une distance d'au moins trois milles. Dans ces conditions, l'utilité de mes feux de position n'était pas évidente. Éteindre ces quatre lumières – une rouge et une verte à la proue, une blanche à la poupe et une autre blanche en tête de mâ – aurait réduit la consommation d'électricité, mais en mer, on n'est jamais trop prudent. Alors, je ne voulais pas tenter le diable. Quitte à ce que ces feux ne

servent qu'à divertir les cachalots insomniaques.

L'enrouleur de voile, véritable bénédiction pour les navigateurs solitaires, permet de sortir ou de rentrer la voile avant – foc ou génois – sans quitter le cockpit. Il suffit pour cela de laisser filer un câble et de tirer sur un autre, ce qui prend en général moins de deux minutes. Après avoir ainsi réduit le génois d'un bon tiers, je constatai immédiatement une diminution de la gîte. Cependant, la grand-voile demeurait beaucoup trop déployée pour un vent aussi fort, il fallait vite lui enlever une bande de ris avant qu'elle ne se déchire. Effectuer seul une telle opération en pleine nuit avec un vent de force 7 présente toujours un certain défi, surtout pour un marin qui n'est plus très jeune. Mais je connaissais bien mon bateau; depuis longtemps déjà, la drisse et l'écoute de grand-voile, les bosses et les garcettes de ris, le hale-bas de bôme et le vit de mulot n'avaient plus de secret pour moi. Travaillant avec méthode et concentration, une étape après l'autre, il me fallut seulement cinq ou six minutes pour compléter la manœuvre. À ma grande satisfaction, le voilier retrouva enfin une gîte normale et un mouvement harmonieux, tout en conservant une bonne vitesse.

Un coup d'œil au compas me confirma que mon ami Tournesol maintenait le cap de 270 degrés sur lequel je l'avais réglé, c'est-à-dire, directement l'ouest. Tournesol, on l'aura compris, c'était le nom du régulateur d'allure. Fonctionnant sans moteur ni électricité, ce type de pilote automatique est le meilleur des barreurs. Jamais fatigué, jamais affamé, jamais de mauvaise humeur, rarement distrait, il garde le voilier sur un cap constant par rapport au vent. Évidemment, une certaine vigilance demeure nécessaire, car si le vent change de direction, le voilier en fait autant. Mais avec un alizé aussi régulier, aucun problème. Depuis trois jours, l'*Émerillon* fonçait tout droit vers les îles du Cap-Vert.

J'avais parfois l'impression d'entendre la voix du barreur: «Franc ouest, mon capitaine.» Et il m'arrivait de répondre:

— Parfait, mon cher Tournesol!



Ce vieux voilier en bois que je possède depuis une vingtaine d'années n'a rien de luxueux. Seulement dix mètres de longueur, pas très rapide, plus ou moins habile à remonter le vent, sa peinture pèle un peu partout, ses voiles toutes usées ne cessent de se découdre, son petit moteur auxiliaire n'est pas du genre fiable, mais qu'importe, c'est mon bateau et de loin mon bien le plus précieux.

Plus qu'un bel objet matériel, c'est un gage de liberté! Avec lui je peux aller où je veux, quand je le veux. Il suffit de hisser les voiles et, hop, c'est parti. Si j'en avais le temps, je pourrais faire le tour du monde, sans augmenter mon empreinte écologique.

Toute la beauté d'un voilier réside dans cette connivence avec le vent, une entente plusieurs fois millénaire dont les gens de la mer ont toujours su profiter. Chinook, tramontane, mistral, ponant, zéphyr, alizé... Est-ce que ce sont des navigateurs qui ont baptisé les vents? Si oui, pas étonnant qu'ils portent de si beaux noms. Adolescent, il me suffisait de prononcer ces mots magiques pour sentir un souffle sur ma joue et avoir envie de partir à la découverte de pays lointains. Je devenais Christophe Colomb, Jacques Cartier, Magellan, Vasco de Gama... Avec l'âge, au fil des voyages, d'autres vents se sont ajoutés: sirocco, khamsin, harmattan... Et encore aujourd'hui, chacun de ces mots est une invitation au départ.

La nuit était magnifique. Malgré la clarté de la lune, on voyait bien la Voie lactée et on distinguait plusieurs centaines de ses deux cents milliards de soleils. Comme le vent soufflait de l'arrière, sa force ne présentait guère de danger. Un grand vent doux, très agréable.

Au moment où je me préparais à rentrer, l'*Émerillon* s'offrit un long surf au sommet d'une vague plus haute que les autres. Pendant plusieurs secondes, aucun roulis, aucun tangage, mais vitesse hallucinante. Un vol plané sous les étoiles des tropiques. Une chevauchée fantastique – et pourtant bien réelle – se terminant dans l'euphorie d'un bouillonnement d'écume phosphorescente.

Quel bonheur de retrouver le souffle du grand large!

Chapitre 2

De retour dans la cabine, n'ayant plus vraiment le cœur à l'ouvrage, je décidai de ranger mon rapport de recherche.

— Ça va être plus facile sur un bateau à l'ancre.

J'aimais, de temps à autre, me parler à haute voix. Entendre des mots prononcés par une voix humaine dans cet environnement si sauvage et si loin de toute civilisation me faisait un drôle d'effet. Tout en mettant mon isolement en évidence, cela me donnait l'impression qu'il y avait deux personnes en moi, ou même, une autre personne avec moi sur le voilier. Sans compter mes amis Tidjani et Tournesol avec qui je «conversais» parfois.

Plus qu'une chose à faire avant d'aller au lit, estimer ma position.

Au début de la nuit, j'avais obtenu un excellent point en prenant les hauteurs de Deneb dans la constellation du Cygne au nord-ouest, de Fomalhaut dans le Poisson austral au sud-ouest, et de Capella dans la Chèvre au nord-est. Quelques heures plus tard, la vitesse de l'*Émerillon* étant aussi constante que sa direction, un simple petit calcul me permit d'établir que je me trouvais à environ vingt-cinq milles à l'est de Praia sur l'île de Sao Tiago, la première de l'archipel.

— Excellent!

Sachant qu'il devra se relever à plusieurs reprises, le navigateur solitaire dort souvent tout habillé, la nuit comme le jour. Comme d'habitude, j'enlevai seulement mes souliers pour rester en jeans et tee-shirt. Ensuite, j'ajustai le réveille-matin de façon à ce qu'il sonne dans vingt minutes, j'éteignis la lampe à huile et m'étendis sous ma bonne vieille couverture de laine. Cette pièce d'artisanat, achetée aux Îles-de-la-Madeleine à une époque où j'y faisais souvent escale, avait pris de la valeur au fil des ans. Malgré l'usure et la présence de quelques trous, sa chaleur et son odeur, avec en prime les reminiscences d'une charmante équipière, constituaient pour moi la meilleure garantie d'un sommeil agréable.



C'est une sensation assez extraordinaire que de se retrouver ainsi, en haute mer, allongé bien au chaud dans le ventre de son voilier en marche, avec les étoiles qui zigzaguent dans les hublots. Seul dans le noir, on a l'impression de mieux entendre les bruits et de mieux percevoir les mouvements. On sent la puissance des vagues qui nous soulèvent. On sent la force du vent qui nous emporte.

J'étais déjà loin sur la mer mais, en fermant les yeux, je réalisai que dans ma tête, c'était toujours le Sahel. Il faut dire que depuis le départ, je n'avais pas cessé de potasser mon rapport de recherche. Plusieurs habitants du Sénégal, du Burkina Faso, du Mali et du Niger, qui avaient contribué d'une façon ou d'une autre à l'élaboration de ce document, demeuraient bien présents dans ma mémoire.

Ensemble, pendant deux ans, nous avons remonté le fil du temps pour essayer de mieux comprendre comment leurs ancêtres vivaient avant l'arrivée des Français, ces gens venus d'une autre planète qui leur avaient tant apporté et tant pris. Comment la colonisation avait, pour le meilleur et pour le pire, transformé les mœurs, les modes de vie, les gens eux-mêmes. Et surtout comment leurs cultures – certains disaient «leurs âmes» – avaient réussi à survivre, tant bien que mal, à de tels assauts. Ce genre d'étude sur le choc des civilisations n'était pas nouveau pour moi. Dans le cadre de mes travaux universitaires, au sein d'un groupe de recherche en anthropologie, j'avais longtemps analysé la situation des Amérindiens du Québec. Toutes ces données nouvelles que je rapportais du Sahel nous permettraient de pousser plus loin les analyses et les comparaisons.

En dépit de la fatigue accumulée au cours des derniers jours, je n'étais pas pressé de mettre un terme à cette troisième journée de mer, la dernière avant Praia. Dès que j'appuyai sur le bouton du lecteur de disques, les bruits familiers de l'eau et du vent firent place aux voix de trois femmes sur une musique de kora et de balafon. Ainsi commençait *Les chants du Niger*, un disque acheté directement des musiciens dans une sorte de bal en plein air à Gabo Goura, près de Niamey.

Le Niger était le pays où j'étais resté le plus longtemps. La musique aidant, des images magnifiques me revenaient en mémoire: la vallée de la Kamadougou, les falaises de la montagne en pince de crabe de l'Arakao dans le massif de l'Aïr, les dunes blanches aux formes parfaites faisant onduler le désert du Tal, une longue caravane millénaire suivant son cap invisible sur un

océan de sable... Je revoyais les villes, les villages, les oasis, les places publiques, les marchés, tous ces lieux où les gens se rencontrent. Je rapportais comme un précieux trésor le souvenir de ces hommes, femmes et enfants, des plus petits aux plus grands, des plus pâles aux plus noirs, s'exprimant dans une si grande variété de langues. En marge de mes travaux de recherche, j'avais participé pendant plusieurs mois à la construction d'une école, ce qui m'avait permis de côtoyer des Nigériens de tous les âges et de toutes les conditions sociales. La simplicité de ces gens et leur aptitude à composer avec si peu m'avaient hautement impressionné. Cette joie de vivre, maintes fois observée au milieu de l'indigence la plus criante, était restée quelque part au fond de moi telle une eau limpide au fond d'un puits.

Peu avant mon départ du Québec, un ami de Montréal qui avait beaucoup exploré la planète m'avait dit: «On ne revient jamais complètement d'un long séjour en Afrique.» Ce fut ma dernière pensée avant de sombrer dans un sommeil profond.



Pendant que je dormais, l'*Émerillon* continuait d'avancer à bonne vitesse, sans autre pilote que Tournesol, sans autre veilleur que Tidjani. Un animal fabuleux doté de grandes ailes blanches m'entraînait dans la nuit sur les flots de l'Atlantique, toujours plus à l'ouest, toujours plus loin du continent africain. Mais cet animal était complètement aveugle, et quel que soit l'obstacle se présentant sur sa route, il ne pouvait s'arrêter, ni ralentir ni changer de cap. Il continuait sa course à vive allure, droit devant...

Soudain, un fracas d'enfer!

Des bruits effroyables accompagnés de violentes secousses de la coque et d'inquiétants raclements sur le bordé. Je me retrouvai assis sur mon lit comme soulevé par un puissant ressort, les nerfs tendus comme des haubans et le cœur battant à tout rompre.

— Qu'est-ce qui se passe?

Malgré une formidable décharge d'adrénaline, il me fallut une seconde ou deux dans la noirceur de la cabine pour émerger complètement des profondeurs du sommeil et réaliser que je venais d'avoir un accident. Les cris que j'entendais donnaient à penser qu'il s'agissait d'une collision avec un autre bateau, la hantise des navigateurs solitaires. En sortant du lit, j'eus l'immense bonheur de constater que ce n'était pas des cris mais des chants et de la musique: *Les chants du Niger*.

— Ouf!

Après avoir allumé ma lampe de poche et éteint le lecteur de disques, j'eus l'impression de sortir d'un cauchemar, comme si tout ce chahut ne s'était produit que dans ma tête, mais les mouvements désordonnés du voilier me firent vite comprendre qu'il avait perdu son cap et qu'il peinait à le retrouver. Il s'était réellement passé quelque chose!

Je fus sidéré de voir l'heure à ma montre: 1 h 20. Donc, presque deux heures de sommeil! Avec une pointe de frayeur, je me rendis compte que le disque avait joué en boucle deux ou trois fois et que la musique avait couvert la sonnerie du réveille-matin.

— J'étais à vingt-cinq milles de l'île... me disais-je, en me précipitant vers la sortie. Je suis encore loin...

En deux heures à six nœuds, le bateau n'avait pu faire que douze milles. Il était donc encore à treize milles de Sao Tiago, ce qui excluait toute possibilité d'avoir frappé un récif. J'avais souvent vu sur la mer un tronc d'arbre ou un gros madrier flottant à la dérive. C'était probablement quelque chose du genre.



La lune maintenant plus basse et cachée derrière de grands nuages aux formes écorchées produisait peu de lumière. Autour du bateau, je ne voyais que les crêtes blanches les plus proches, encore plus hautes qu'à ma dernière sortie. Grâce à Tournesol, l'*Émerillon* avait retrouvé son cap et sa vitesse; les voiles bien gonflées, il voguait à nouveau dans la nuit comme si de rien n'était.

Pas facile de marcher en pleine nuit sur le pont mouillé d'un voilier qui se débat dans les vagues comme un animal indompté. Ma petite lampe de poche entre les dents et les jambes pliées pour abaisser mon centre de gravité, je progressais lentement en m'agrippant à tout ce que je pouvais: filière, main courante, mât, hauban, chandelier. Une fois sur le pont avant, je me couchai à plat ventre, de façon à pouvoir examiner la coque de chaque côté sans risquer de passer par-dessus bord. Ce que je vis me fit un peu frissonner: étrave lourdement écorchée, planches cassées sur bâbord, fissure d'au moins trente centimètres sur tribord... Il avait fallu un choc terrible pour produire de telles avaries. Heureusement, ces dommages se situant au-dessus de la ligne de flottaison, le bateau ne risquait pas de couler.

De retour dans le carré, tout en buvant une tasse d'eau, je continuais à m'interroger sur ce que j'avais frappé. Était-ce bien un simple morceau de

bois? J'aurais aimé pouvoir m'en convaincre et continuer tranquillement ma route, mais quelque chose m'agaçait. Une idée que j'avais autant de mal à préciser qu'à chasser de mon esprit ne cessait de me tarauder. En repensant à ce que j'avais entendu à mon réveil, je finis par comprendre.

— Ces chants...

Étaient-ce seulement des voix et de la musique? J'en étais moins sûr. Dans l'ensemble des sons qui me revenaient en mémoire, quelque chose ressemblait davantage à un cri. Mais comment savoir? Je sortais à ce moment-là d'un sommeil si profond. Que valait ce vague souvenir?

À la lumière de ma lampe de poche, le visage de Tidjani semblait bien éveillé.

— Tu ne dormais pas, toi. Si tu pouvais parler...

Tout en regardant le mystérieux personnage, je repensais à ces chants: surtout des voix de femmes... Mais ce cri, si c'en était un, avait été lancé par une voix plus basse, une voix d'homme. Alors, il me vint une idée. Me tournant vers le lecteur de disques, j'appuyai sur une touche pour le rallumer, puis sur une autre pour faire recommencer le dernier morceau. Après une brève introduction musicale, la voix d'une chanteuse se fit entendre. Un peu plus tard, il y eut d'autres voix mais encore plus aiguës. J'écoutai la chanson au complet pour constater avec un effroi grandissant que rien dans cette pièce musicale ne pouvait ressembler au cri que j'avais entendu.



Ce n'était plus du tout la même navigation.

Après trois jours au vent arrière, à se laisser porter par l'alizé du nord-est et les longues ondulations de la mer, l'*Émerillon* accusait maintenant une forte gîte et traversait d'impressionnants bouillons d'écume, sa proue s'élevant parfois très haut au-dessus d'une crête pour ensuite s'abattre violemment dans un creux. Des embruns balayaient sans cesse le pont et mon ciré ruisselait d'eau salée. Je n'avais pas vu souvent mon vieux sloop se faire malmener de la sorte. Par moments, j'avais l'impression qu'il allait se rompre les os.

Un voilier ne pouvant aller directement contre le vent – en l'occurrence un vent du secteur est – j'avais décidé de suivre une route en forme de triangle: dix minutes vers le sud-est, dix minutes vers le nord et, finalement, retour sur mon cap vers Praia, c'est-à-dire franc ouest. Ce retour en arrière me retarderait seulement d'une demi-heure. Malgré les difficultés d'une navigation au près serré dans une mer aussi agitée, ce n'était pas un prix

excessif à payer pour pouvoir me dire que j'avais tout essayé.

Comme si la nuit n'était pas déjà assez sombre, le sel des embruns irritait mes yeux et brouillait ma vue. De temps à autre, je croyais distinguer la silhouette d'un bateau dans l'obscurité, mais ce n'était jamais qu'une grosse vague aux formes particulières... et mon imagination. Plus le temps passait et plus il me semblait évident que je ne pourrais rien trouver dans ce chaos. Pourtant, quelques minutes après avoir viré de bord pour amorcer le deuxième côté du triangle, je crus apercevoir une petite tache jaune sur tribord avant. Image plutôt angoissante, car les cirés des marins sont souvent de cette couleur. Et moins d'une minute plus tard, je la revis d'un peu plus près. Désespérément jaune!

Après avoir choqué les écouteurs pour réduire la vitesse, je décrochai la bouée de secours de façon à pouvoir la lancer rapidement au besoin. Nerveux, j'avais la gorge affreusement sèche, mais quand je fus enfin assez proche pour voir ce que c'était, je faillis éclater de rire: deux contenants de plastique reliés par une corde, sans doute des contenants d'huile végétale. L'ensemble formait ce genre de bouée peu coûteuse dont les pêcheurs de tous les pays du monde se servent pour retrouver leurs lignes dormantes. Compte tenu de la direction des courants et des vents dominants, celle-ci avait vraisemblablement été perdue plusieurs jours auparavant par un pêcheur de la Mauritanie ou du Sénégal. Tant de travail et d'inquiétude pour aboutir à un objet aussi insignifiant! Je me sentais ridicule et j'en étais content. Une bouée jaune, c'était nettement mieux qu'un ciré jaune.

Il n'y avait plus qu'à reborder les écouteurs pour reprendre de la vitesse.

Un peu plus tard, cependant, je crus entendre un cri: quelque chose qui pouvait ressembler à «au secours». Et j'étais d'autant plus sidéré que c'était encore une voix basse. Cela m'avait semblé venir de l'arrière, mais en regardant dans cette direction, je ne voyais rien d'autre que les crêtes les plus proches. Avais-je réellement entendu un cri? Avec le grondement des vagues, le sifflement du vent dans le gréement et tous les bruits d'un voilier en marche, impossible de l'affirmer avec certitude.

Pour réduire à la fois la vitesse et les bruits, je m'empressai de relâcher les écouteurs. Mais j'avais beau tendre l'oreille, je n'entendais rien d'autre que la clameur de la mer. Et le bateau continuait quand même d'avancer. Si effectivement quelqu'un avait crié, je ne cessais de m'en éloigner. Que faire? Rebrousser chemin exigeait de remonter à nouveau le vent, donc de recommencer à louvoyer dans des vagues énormes, sans même savoir si j'avais vraiment entendu un homme crier. Mais avais-je vraiment le choix?



Les recherches furent laborieuses et stressantes. Après plusieurs virements de bord à l'aveuglette, je ne savais plus du tout où je me trouvais par rapport à l'endroit où je croyais avoir entendu ce cri. Peut-être déjà loin. Pour éliminer le risque de m'en éloigner encore plus, il n'y avait qu'une possibilité: mettre à la cape, pour immobiliser le bateau, et attendre l'aube.

Même si elle me tenait bien au chaud sur un banc du cockpit, ma précieuse couverture de laine ne pouvait rien contre l'anxiété. Je ne cessais d'imaginer une embarcation en train de couler et des passagers se débattant dans la mer. Combien étaient-ils? Est-ce qu'ils avaient des gilets de flottaison? Est-ce que la lumière du jour allait me permettre de les localiser? Je continuais de tendre l'oreille mais j'étais si épuisé. Avec le temps, malgré mes inquiétudes, les mouvements et les bruits, je finis par sombrer dans une sorte de léthargie proche du sommeil.

Il devait être environ 5 heures, lorsque je me réveillai en sursaut avec, une fois de plus, l'impression d'avoir entendu un cri. Toujours le même! D'une main tremblante, je pris la lampe de poche sous mon oreiller mais l'interrupteur était resté ouvert: piles à plat, et je n'en avais pas d'autres. En me levant, je vis, dans le faible éclairage du feu de poupe, quelque chose de bizarre à l'arrière du bateau: deux contenants semblables aux précédents, sauf que l'un d'eux était blanc au lieu de jaune. Comment pouvaient-ils se retrouver là, si près de mon bateau?

Ce que j'aperçus en me penchant par-dessus le balcon arrière me glaça le sang: une main! Une grosse main agrippée à un des tubes en inox du régulateur d'allure. Ensuite, émergèrent une épaule et une tête.

Un homme accroché au bateau!

Chapitre 3

— Tiens bon, lui criai-je. Tiens bon, mon ami, je vais te tirer de là.

Je n'arrivais pas à y croire: je parlais à quelqu'un! Cette fois, ce n'était pas Tournesol, Tidjani ou moi-même. Un homme à la peau foncée et aux cheveux crépus venait de jaillir du néant. De toute évidence, les feux de position de l'*Émerillon* l'avaient guidé, mais comment avait-il pu nager pendant des heures dans une mer aussi grosse?

Le bout d'un câble enroulé autour du poignet, je passai par-dessus le balcon arrière pour descendre dans l'échelle. N'ayant pas eu le temps d'enfiler mon harnais de sécurité, il me fallait faire très attention pour ne pas me retrouver à l'eau moi aussi. Le naufragé à bout de forces avait du mal à rester accroché au régulateur. À chaque fois que la vague et les mouvements du bateau le faisaient disparaître sous les flots, je me demandais si j'allais le revoir. Quand il refaisait surface, c'était en crachant et en toussant comme un damné. Et il avait à peine le temps de reprendre son souffle que déjà il replongeait.

M'accrochant de la main droite au bateau, il me restait seulement la gauche pour passer le câble sous ses aisselles et de son côté, il pouvait à peine m'aider. En plus d'être exténué, il avait, lui aussi, besoin d'une main pour se tenir. Et la nuit ajoutait aux difficultés: le feu de position ne produisant qu'une faible lueur, je ne voyais pas très bien ce que je faisais. Je pouvais seulement, de temps à autre, entrevoir le regard aussi inquiet que fatigué de cet homme qui avait toutes les apparences d'un Africain.

Je dus m'y reprendre à plusieurs reprises et profiter d'un intervalle plus long que les autres entre deux vagues pour enfin réussir à lui passer le câble autour du torse. Après avoir fait – sans trop savoir comment – un nœud de chaise dans le câble, je remontai rapidement sur le pont pour lover l'autre extrémité du câble sur un winch et commencer à tirer. Comme le câble passait par-dessus la barre horizontale du balcon, l'homme montait, mais il était si lourd que je pouvais à peine tourner le winch. Il lui fallut un bon moment pour réussir à mettre un pied sur le barreau inférieur de l'échelle, et par la suite,

manquant de force dans les jambes, il demeura en partie dépendant du câble. Lui faire gravir les deux autres marches ne fut pas une mince affaire, surtout que le bateau bougeait encore beaucoup, et parfois brusquement, comme s'il voulait éjecter de sa poupe ce lourd corps étranger qui venait de s'y accrocher. L'homme dut se reposer un moment avant de pouvoir enjamber le balcon.

— Tout va bien, dis-je. Prends le temps de retrouver ton souffle.

Il ne disait rien. Étrange vision à l'arrière de mon voilier que cette grande forme humaine, noire et silencieuse, se découpant sur fond d'étoiles et de crêtes blanches en mouvement.



Haletant et secoué de frissons, le rescapé se laissa choir sur un banc, mais il était si mou et le bateau bougeait tellement qu'il ne tarda pas à se retrouver dans le fond du cockpit, en position plus ou moins assise. Les deux cruches, une blanche et une jaune, reliées à sa ceinture par une corde tombèrent à ses côtés. D'une main tremblante, il ouvrit la blanche et, entre de profondes inspirations produisant des bruits rauques, il but de longues gorgées de liquide, sûrement de l'eau douce.

Bien que soulagé de le voir à bord, je demeurais soucieux.

— Vous étiez combien?

— ...

Comme s'il n'avait rien entendu, il revissa le bouchon de son contenant et se recroquevilla sur le plancher en position fœtale. Sa respiration était toujours celle d'un homme exténué et il ne cessait de frissonner. Comme il ne portait pour tout vêtement qu'un bermuda à moitié déchiré, je m'empressai de lui donner ma couverture de laine qui était restée sur un banc et, pendant qu'il s'y enroulait, je plaçai un coussin sous sa tête.

— Vous étiez combien dans cette embarcation? Combien de passagers?

— ...

Ce refus de répondre à mes questions devenait étrange.

— Eh, l'ami, je te parle. Il y avait combien de personnes avec toi? Il faut que tu me le dises. Il est peut-être encore temps de les aider.

— ...

C'était à se demander si cet homme comprenait le français. Praia se trouvant tout près, je décidai d'essayer le portugais, une langue que je connaissais un peu.

— *Quanto passageiros neste barco? Quanto passageiros?*

— ...

De façon plus ou moins volontaire, je durcis le ton.

— Eh, l'ami, il faut que tu me répondes! Je comprends que tu es épuisé mais le temps presse. Combien de personnes avec toi? Combien d'hommes? Combien de femmes? Il y avait sûrement d'autres passagers.

Il émit un son mal articulé qui pouvait ressembler à un «non». Réponse rassurante, certes, mais pas assez claire pour être concluante. Il fallait poursuivre l'interrogatoire, quasiment comme un policier devant un suspect.

— Est-ce que j'ai bien compris que tu étais seul? Complètement seul?

Tout en émettant un autre son qui, cette fois, ressemblait à un «oui», il daigna se lever quelques secondes sur un coude, plaçant ainsi sa tête dans le faible éclairage lunaire, pour faire signe que oui.

Je pouvais enfin commencer à me détendre.

Il n'y avait pas eu de catastrophe. Pas de mort ni même de blessé. Seulement des dommages matériels. Mais l'homme frissonnait toujours malgré la couverture. J'allai à l'intérieur chercher ma petite veste sans manches en laine polaire. Il était si faible que je dus l'aider à l'enfiler.

— Tu t'appelles comment?

— ...

— Moi, c'est Michel, dis-je en remontant la fermeture éclair de la veste. Michel Bussières. Je suis canadien. Et toi, quel est ton nom? D'où viens-tu? Est-ce que je pourrais au moins savoir ton prénom?

Après avoir prononcé un mot que je n'avais jamais entendu, quelque chose comme «Hamou», il se blottit sous la couverture.

— Tu t'appelles Hamou? C'est bien ça?

— ...

— Tu viens de quel pays, Hamou? Du Sénégal?

— ...

— Et c'était quoi, ton embarcation? Une pirogue?

— ...

Ce mutisme me tracassait. En temps normal, même exténué, on peut au moins prononcer quelques mots. Or, l'hypothermie peut affecter le cerveau. Cet homme était-il pleinement conscient?

— Ça va, Hamou? Ça va aller?

En posant cette question, je secouai légèrement son épaule, ce qui provoqua une réaction aussi vive qu'inattendue. Éloignant d'un mouvement brusque la main qui avait osé le toucher, il marmonna deux ou trois mots incompréhensibles, mais sur un ton clairement hostile: de toute évidence, il

m'en voulait pour cette collision, ce qui pouvait se comprendre. Ensuite, il tira sur les cordes attachées à sa ceinture pour amener à lui les deux cruches de plastique et les placer dans son giron sous la couverture. La jaune semblait plus légère que la blanche mais tout aussi précieuse pour lui. Je compris qu'elle pouvait contenir autre chose que de l'eau, peut-être de l'argent ou des pièces d'identité.

Maintenant bien au chaud, il cessa de frissonner et peu à peu sa respiration devint plus lente. Il finit par s'endormir.



Moi, au contraire, je n'avais plus aucune difficulté à demeurer éveillé. Après avoir remis le voilier en marche à vitesse réduite et réglé Tournesol sur un cap conduisant à Praia, je restai dehors à attendre l'aube, ne cessant de m'interroger sur l'identité de cet homme sorti de nulle part qui dormait sur le plancher de mon voilier.

Sa connaissance du français n'impliquait pas forcément une origine sénégalaise. Il pouvait aussi venir d'un pays voisin à dominance francophone, comme le Niger ou le Mali. Était-il musulman, chrétien ou animiste? Quelle était sa langue maternelle? À quelle ethnie appartenait-il? Après cette recherche de deux ans, j'étais bien placé pour savoir qu'il existe un très grand nombre d'ethnies et de langues en Afrique de l'Ouest. Le Burkina Faso à lui seul, un pays de seulement quatorze millions d'habitants – à peine deux fois la population du Québec – en regroupe soixante. Venait-il d'une famille riche ou pauvre? Était-il instruit? Si le taux de scolarité de certaines régions africaines demeure très faible, on trouve quand même, du moins dans les grandes villes, de nombreuses personnes bardées de diplômes dans toutes les disciplines.

Et surtout, que faisait-il, seul, dans une embarcation que j'imaginais toute petite, à trois cents milles au large? Pourquoi voulait-il se rendre au Cap-Vert? Avait-il pris le risque de cette traversée en toute connaissance de cause? On pouvait toujours penser à un pêcheur égaré mais cela semblait peu probable: n'importe quel habitant de la côte sait qu'il suffit d'aller vers le soleil levant pour retrouver la grève.

L'hypothèse la plus plausible était celle d'un migrant clandestin mais, encore là, on pouvait en douter. Comme tout le monde, je connaissais le triste phénomène des Africains fuyant la misère de leur pays et cherchant à gagner les Canaries, un archipel situé plus au nord, dans des bateaux souvent surchargés et en mauvais état. Cette destination n'a rien d'étonnant car, en

plus de faire partie de l'Espagne, l'archipel des Canaries est tout proche, l'île de Lanzarote se trouvant à moins de cinquante milles des côtes marocaines. Cependant, la situation du Cap-Vert est bien différente. Depuis son indépendance du Portugal dans les années soixante-dix, c'est un pays autonome. Les Canaries, c'est déjà l'Europe alors que le Cap-Vert, c'est toujours l'Afrique. Et ce pays, au demeurant très pauvre, se trouve très loin au large. Avec une petite embarcation – par exemple, une pirogue équipée d'un moteur hors-bord comme j'avais pu en voir à plusieurs reprises sur les côtes africaines – il faut compter facilement trois jours pour s'y rendre.

En plus, les migrants clandestins dont il était question dans les médias voyageaient en groupe: on parlait généralement d'un petit bateau ou d'une grosse pirogue affrétée par un passeur et portant des dizaines de personnes. Même si cela devait bien se produire de temps à autre, je n'avais jamais entendu parler d'un clandestin traversant un bras de mer en solitaire sur une petite embarcation.



L'aube fit apparaître tout autour un vaste paysage de collines mouvantes, des collines d'un bleu profond avec des crêtes éclatantes de blancheur. La récupération d'un homme dans un tel chaos et en pleine nuit tenait du miracle.

Au loin vers l'avant, se découpaient les silhouettes de trois îles: Fogo à gauche, Sao Tiago au centre et Maio à droite. L'*Émerillon* se dirigeait tout droit vers Sao Tiago et, plus précisément, vers l'endroit où on commençait à deviner la ville de Praia.

Le miraculé dormait toujours sur le plancher du cockpit. Il n'avait sans doute pas beaucoup fermé l'œil au cours des derniers jours. La tête enfouie dans l'oreiller, son visage demeurait invisible, mais la couverture ne couvrant maintenant qu'une partie de son dos, laissait voir un physique impressionnant: de larges épaules, un thorax énorme, des bras et des cuisses incroyablement musclés. Nul doute que sa force physique avait contribué à lui sauver la vie, en plus des deux contenants de plastique qui l'avaient probablement aidé à se maintenir à flot.

Tout à coup, je pensai à la question des papiers. S'il en avait – ce qui me semblait peu probable – ils devaient être passablement détrempés, à moins qu'il ait pris la précaution de les transporter dans un des contenants. En arrivant au Cap-Vert avec un étranger ne possédant pas les papiers requis, je risquais d'avoir de sérieux problèmes. Bien sûr, je pourrais expliquer que

j'avais tiré cet homme de la mer après avoir coulé son embarcation mais, moi-même, j'avais encore du mal à y croire. Qu'en serait-il des douaniers?

Hamou avait beaucoup bougé pendant son sommeil et les deux cruches toujours reliées à sa ceinture par une corde se trouvaient maintenant à ses genoux. En soulevant la jaune et en la secouant un peu, je réalisai que son contenu n'était pas liquide. Quelque chose bougeait à l'intérieur. Qu'est-ce que c'était? Je venais d'enlever le bouchon pour regarder, quand l'homme se leva d'un bond et, tout en marmonnant des mots incompréhensibles, m'arracha vivement le contenant des mains.

La fatigue aidant, ce geste eut le don de m'irriter.

— Hé, ça ne va pas? Qu'est-ce qui te prend?

Une lueur de colère apparut dans ses yeux rougis par le sel. Il me poussa violemment contre la paroi du roof pour ensuite m'appliquer une main de fer sur la gorge et me toiser d'un air menaçant. Pendant plusieurs secondes, nous restâmes ainsi, muets et immobiles. Je pouvais enfin voir sa physionomie, de très près. Avec ses lèvres épaisses et son nez légèrement épaté, il ressemblait à bon nombre d'Africains que j'avais rencontrés au cours des dernières années, mais en beaucoup plus costaud. Il avait un front large, une mâchoire forte et, sur sa joue, à travers une barbe de plusieurs jours, apparaissait une boursouffure rougeâtre, grosse comme une moitié de prune, qui avait l'apparence d'une plaie infectée.

Sans vraiment m'étouffer, il me serrait le cou assez fort pour que j'aie du mal à respirer. Et nous étions seuls sur ce bateau, sans témoin. Je me demandais si mon heure n'était pas venue quand je sentis enfin la main se détendre. Mon agresseur se détournait de moi pour fixer un point précis à l'intérieur du bateau, le masque africain qu'illuminait un rayon de soleil. Hamou semblait fasciné par le regard de Tidjani. Il était clair que cette sculpture lui rappelait quelque chose.

À mon grand soulagement, il finit par se désintéresser de moi. Sans se presser, il ramassa les deux cruches et se dirigea vers le pont avant pour s'y asseoir.



La côte était maintenant toute proche; on voyait clairement ses reliefs et on pouvait distinguer des bâtiments à différents endroits. Il convenait d'affaler les voiles et de démarrer le moteur pour pénétrer dans la baie de Praia, mais je sentis le besoin, au préalable, d'aller un moment dans la cabine pour me

passer un peu d'eau sur le visage et, si possible, retrouver mon calme.

À mon retour dans le cockpit, je n'avais plus qu'une idée en tête: entrer au port le plus vite possible et me débarrasser de cet énergomène. Je démarrai donc immédiatement le moteur pour ensuite tirer sur la corde de l'enrouleur pour rentrer le génois. C'est alors que je remarquai une chose stupéfiante: il n'y avait plus personne sur le pont avant. Pourtant, l'Africain n'avait pu entrer dans la pince, car l'écouille de cette cabine s'ouvrait seulement de l'intérieur.

Le mât étant muni de marches amovibles permettant d'y grimper, je levai les yeux vers sa partie supérieure. Là non plus, personne.

— Mais où est-il passé?

En regardant au loin à la surface de l'eau, j'aperçus finalement une tête et deux bras noirs qui s'agitaient. Mon inquiétant rescapé nageait vers la grève, ses contenants de plastique le suivant de près comme deux gros canards, un blanc et un jaune.

Chapitre 4

Le plus étonnant pour un visiteur qui arrive aux îles du Cap-Vert, c'est que, justement, il n'y a pas de vert. Quand les premiers marins portugais débarquèrent dans ces îles encore inhabitées au milieu du xv^e siècle, la végétation était peut-être assez abondante pour justifier le nom de «Cabo Verde», mais en réalité le nom de l'archipel avait une autre origine. On disait à l'époque «les îles du Cap-Vert», tout simplement parce qu'elles se trouvaient, quoique très loin au large, en face d'un cap de la côte sénégalaise nommé le cap Vert. Ce promontoire rocheux, sur lequel une partie de Dakar a été construite, est le point le plus occidental de tout le continent africain.

L'*Émerillon* glissait lentement sur une eau plate et soyeuse dans la lumière de l'aube que perturbait à peine le bruit du moteur. On a beau aimer la mer et les longues traversées, le moment où le bateau entre enfin dans une baie bien protégée figure toujours parmi les plus agréables. Et après la nuit que je venais de passer, cette arrivée à Praia ne faisait surtout pas exception. C'était pour moi un véritable plaisir de regarder ces plages de sable brun, ce quai noir bordé de barques et de petits bateaux, ces immeubles de style européen qui se dressaient un peu plus loin, en direction de la ville.

Dans une petite anse, face à une plage de sable en forme de croissant, deux voiliers tiraient calmement sur leur ancre. Personne sur le pont. Tout le monde devait encore dormir. Le plus grand des deux bateaux portait un pavillon du Portugal et s'appelait *Girassol*. L'autre, un vieux ketch en acier, ne portait aucun pavillon mais le vert de sa coque évoquait l'Irlande. En plus, il s'appelait *Celtic Dream*.

Après avoir immobilisé l'*Émerillon* entre les deux, je mis le moteur au neutre et courus vers l'avant pour jeter l'ancre. Au bruit rocailleux de la chaîne roulant sur le davier succéda le bruissement du câble filant entre mes doigts; je m'empressai de le fixer au taquet, pour ensuite me pencher par-dessus bord afin de réexaminer la coque. En plus des dommages à l'étrave que j'avais pu constater tout de suite après l'accident, je découvris de longues

écaillures et une autre planche sérieusement amochée. Il me faudrait au moins trois jours pour tout réparer.



De retour au cockpit, j'aperçus un petit objet sur le plancher: un genre de bracelet composé d'une chaîne et d'une plaque, comme j'avais pu en voir aux poignets de plusieurs Africains. Celui-ci avait sans doute été perdu par mon rescapé de la nuit. En le prenant, je vis un mot sur la plaque: «Kammou». C'était sûrement son prénom. J'avais entendu «Hamou», mais il articulait si mal.

Kammou. Je ne cessais de penser à lui. Cet homme qui avait passé si près de la mort à cause de moi et qui, par la suite, avait failli m'étrangler.

Comment expliquer sa réaction à la vue de Tidjani? Il semblait connaître ce masque ou du moins ce genre de masque. Il en avait probablement déjà vu de semblables. Est-ce que cet objet d'origine africaine, tout comme lui, avait pu l'apaiser? Ou encore, lui faire peur?

Mon séjour en Afrique m'avait permis d'acquérir certaines connaissances sur l'art africain, notamment sur les statuettes et les masques. À chaque fois que l'occasion s'était présentée, j'avais cherché à mieux comprendre, entre autres, la signification et la fonction des masques pour les ethnies qui les produisent. Contrairement à ce que plusieurs croient, le masque africain et le costume dont il fait partie ne sont pas de simples accessoires de théâtre ni des outils de sorcellerie. En général, on les considère plutôt comme un esprit qui utilise le support d'un être humain, presque toujours un mâle, pour s'exprimer dans diverses cérémonies: rites de passage, purification, sacrifice, initiation, conjuration, imploration, etc. Dans la plupart des cas, l'identité de celui qui porte le costume n'a aucune importance, si bien que les participants à une cérémonie l'ignorent.

Certains masques sont sacrés, car ils représentent une divinité ou une force pouvant avoir une grande influence, par exemple, sur la santé des gens ou sur l'abondance des récoltes. On trouve également, à plusieurs endroits, des masques qui représentent les ancêtres et qui visent à attirer leurs âmes afin de profiter de leur puissance, notamment à des fins de protection.

Mais, selon les différentes ethnies et même selon les différents villages d'une même ethnie, il peut en exister plusieurs autres sortes. Le masque chanteur et le masque danseur sont utilisés pour animer les fêtes ou les funérailles. Le masque funéraire vient chercher l'âme du défunt pour la

conduire au royaume des esprits. Le masque guerrier contribue à la conquête ou à la défense du territoire. Le masque mendiant est en quête de savoir et, en attendant d'être initié dans les arts de la danse, du chant et de la guerre, il distrait les gens par ses plaisanteries et ses mimes. Le masque espion écoute et observe pour ensuite faire rapport aux masques sacrés. La liste n'a pas plus de limite que l'imaginaire de ceux qui les créent.

Hélas, j'avais très peu d'information sur Tidjani et, comme ce masque provenait d'une ethnie éteinte depuis longtemps, personne ne connaissait vraiment sa fonction, pas même le vieux Burkinabé qui me l'avait offert. Après m'avoir dit que ce masque pouvait ressembler à un masque espion, Tidjani m'avait avoué n'avoir aucune certitude à cet égard. Sachant qu'il y a parfois des similitudes entre les rituels et les personnages imaginaires de différentes ethnies, je voulais demander aux gens des villages alentour s'ils avaient déjà vu des masques semblables mais j'avais manqué de temps pour le faire.



À cette heure matinale, il n'y avait encore personne sur la grève. Le comité d'accueil se limitait à une dizaine de goélands immobiles. Même si je bâillais de plus en plus souvent, je ne voulais pas aller me coucher avant d'avoir accompli une dernière petite tâche.

À Dakar, j'avais connu un Franco-Ontarien qui travaillait à l'ambassade du Canada depuis plusieurs années et qui était déjà venu à Praia en voilier. Patrice Lemay racontait à tout le monde que les douaniers de ce port se montraient très exigeants pour les bateaux de passage, beaucoup plus que ceux du Sénégal, et qu'il y avait souvent des inspections, parfois même des fouilles.

Pour ne pas indisposer ces bons fonctionnaires, il fallait hisser au mât, sous les barres de flèches, le rectangle jaune, symbole international indiquant qu'un bateau n'a pas encore été dédouané. Petite cocasserie qui m'avait toujours fait sourire, ce fanion est connu dans tous les milieux marins du monde sous le nom de «drapeau Québec». Et ce pour une raison bien simple: selon les conventions internationales sur les communications en mer, le rectangle jaune correspond à la lettre *Q* et le mot utilisé pour désigner cette lettre quand les sons passent mal à la radio est «Québec».

Je pris encore quelques minutes pour envoyer à la poupe les drapeaux du Québec et du Canada, chose que je faisais en temps normal avant d'entrer au

port. En plus de répondre à une exigence légale, du moins pour l'Unifolié, cette identification présentait l'avantage de favoriser les échanges avec les gens du pays visité. Malheureusement, je ne possédais pas le petit fanion de courtoisie du Cap-Vert.

Juste avant d'entrer pour aller dormir, je vis quelqu'un qui marchait sur la grève, une flopée de goélands virevoltant à l'entour. C'était une femme grande et mince, vêtue d'une blouse blanche et d'une longue jupe vivement colorée. Quand elle leva la main pour me saluer, le soleil matinal fit scintiller quelque chose sur sa poitrine, probablement une sorte de bijou, ce qui ajouta de la magie à son geste. Content de cet accueil qui confirmait la réputation de gentillesse des Cap-Verdiens, je la saluai à mon tour avant de descendre dans la cabine.

— Repos bien mérité! soupirai-je.

Allongé sur mon lit, je songeai un moment à Stéphanie, ma dernière conjointe, qui avait une grande passion pour les oiseaux. Chaque matin elle les nourrissait, leur parlait, passait de longs moments à les observer. Et un bon jour, elle s'était envolée...

Chapitre 5

En me réveillant, vers la fin de l'avant-midi, je retrouvai avec plaisir l'intérieur de ma maison flottante. Un carré plus confortable que spacieux, servant à la fois de chambre à coucher, de salon, de cuisine, de bureau et d'espace de navigation. Le coin de ciel d'un bleu profond apparaissant à travers l'ouverture de la porte contrastait agréablement avec ce que j'avais pu voir à Dakar au cours des derniers mois.

Tout au long de l'automne, l'harmattan avait soufflé très fort en Afrique de l'Ouest, transportant avec lui, sur des centaines de kilomètres, une fine poussière sablonneuse arrachée aux dunes du Sahara. Sur une bonne partie du Sénégal, une odeur de poussière avait régné constamment, tandis qu'une brume jaunâtre brouillait le ciel. À chaque visite au bateau, dans les semaines précédant mon départ, j'avais enlevé à coups de balai la mince couche de sable couvrant le pont. Pour les voiles, c'était plus difficile. Le sable s'incrustait dans la trame et laissait sur le blanc de la toile des traînées ocre pratiquement impossibles à éliminer, si bien qu'elles étaient toujours là. *L'Émerillon* rapportait, lui aussi, des souvenirs du Sahara et du Sénégal.

Beaucoup de pain sur la planche en ce premier jour d'escale, mais rien de vraiment urgent. C'était la première fois depuis trois jours que je me réveillais sur un bateau aussi calme et immobile, je n'étais donc pas pressé de me lever. Pendant un bon moment, je laissai errer mon regard sur différents objets qui évoquaient des souvenirs. Cette photo collée au mur me rappelait le passage sur le bateau de deux amis africains, la veille de mon départ de Dakar. Ce baromètre fixé à la cloison près de la sortie provenait de la goélette de mon grand-père. La cafetière expresso sur le poêle à cardan m'avait été offerte par une amie gaspésienne lors d'une escale à Cap-des-Rosiers avant d'entreprendre la longue traversée de l'Atlantique. Depuis ce jour, à chaque nouvelle préparation de café, j'avais le plaisir de revoir le sourire de Julie.

La plupart des livres remplissant la petite bibliothèque venaient d'Afrique: des essais, des romans, quelques recueils de nouvelles ou de poésie. J'étais en

train de me dire que j'avais de quoi m'amuser longtemps quand mes yeux s'arrêtaient sur un titre, *Amkoulel, l'enfant peul*, une autobiographie de l'écrivain malien Hampâté Bâ.

— L'enfant peul...

Après avoir sauté du lit pour attraper le bouquin, il me fallut seulement quelques minutes pour trouver le mot que je cherchais. Comme je venais de le pressentir, «Kammou» était un prénom peul. Il avait même pour origine le nom d'un personnage très important dans le panthéon de cette ethnie, le «Gardien des eaux célestes», une sorte de dieu ou d'esprit auquel les féticheurs adressaient leurs incantations quand la sécheresse menaçait les plantations.

Même s'il semblait évident, désormais, que mon rescapé était un Peul, cela ne disait pas grand-chose sur son pays d'origine. J'aurais pu nommer au moins dix États africains comprenant des communautés de cette ethnie.



Quand je sortis dans le cockpit, le soleil de midi répandait une lumière éclatante et une chaleur sèche. Des enfants jouaient sur la grève. La femme aux goélands n'y était plus.

Malgré tout ce que j'avais pu voir sur le continent africain, ce paysage bordé par la mer et presque dépourvu de végétation me semblait encore très exotique. Tout en étant un peu plus près du Québec, j'en étais toujours loin. Ma surprise en fut d'autant plus grande lorsque je m'entendis appeler par mon prénom.

— Hé, Michel! *How are you?*

En me retournant, un peu stupéfié, je vis sur le pont arrière du *Celtic Dream* un gros moustachu poivre et sel en maillot de bain. Il achevait de fixer un beau drapeau tout neuf à la proue de son voilier et, contrairement à toute attente, ce n'était pas les couleurs de l'Irlande mais... une feuille d'érable rouge! Le navigateur, apparemment aussi canadien que moi, semblait s'amuser de mon étonnement.

— Tu te rappelles pas de moi? *My name is Craig.*

Je me souvins alors d'un Néo-Écossais rencontré deux ans plus tôt au port de Sydney, la dernière escale de l'*Émerillon* avant de quitter les côtes canadiennes pour traverser l'Atlantique. Il s'appelait Craig, effectivement. Et il parlait de s'acheter un voilier pour aller en Amérique du Sud.

La conversation se poursuivit en anglais.

Craig m'expliqua qu'il avait quitté Halifax au début de l'été pour se rendre au Sénégal en passant par les Açores, Madère et les Canaries. Il arrivait maintenant de Ziguinchor, une petite ville située au sud du Sénégal, sur le fleuve Casamance. Avant de partir, il avait commandé un GPS lecteur de cartes marines par Internet et il espérait le recevoir dans les prochains jours au bureau de poste de Praia; ensuite, il mettrait le cap sur Recife au Brésil.

— Je me sens un peu comme un enfant qui attend son nouveau jouet, m'avoua-t-il en riant. Mais il faut dire que c'est un vrai petit bijou, ce machin-là. Ça va m'être drôlement utile pour remonter l'Amazone.

Ce genre de conversation avec d'autres navigateurs rencontrés à l'étranger est toujours agréable. Après une brève relation de mon séjour en Afrique de l'Ouest, je l'informai que je rentrais au Québec via les Antilles. Tout en m'écoutant, Craig regardait la coque de l'*Émerillon*.

— Qu'est-ce qui s'est passé? On dirait que tu as traversé un champ de mines.

N'ayant pas vraiment le goût de raconter mes aventures de la nuit précédente, je lui répondis que je croyais avoir frappé un tronc d'arbre, mais le doute apparut dans son regard.

— Oh ça, ça m'étonnerait, dit-il en enjambant la filière de son bateau pour sauter à l'eau et nager vers l'*Émerillon*.

Quand il fut tout près, il se mit à faire du surplace en regardant les dommages.

— Qu'est-ce qui te surprend? lui demandai-je en me dirigeant moi aussi vers l'avant du voilier. Des vieux troncs d'arbre à la dérive, c'est quand même pas si rare.

— Oui, mais j'en ai pas vu souvent de couleur bleue...

— Quoi?

En me penchant la tête le plus bas possible à l'extérieur du pont avant, je finis par trouver. Il y avait effectivement des petites marques bleues sur le blanc de la coque, près des planches écorchées.

Comprenant que j'avais frappé une autre embarcation, Craig me fixait d'un œil grave.

— Si j'étais toi, je ferais disparaître ça le plus vite possible. Le Cap-Vert, tu sais... Attends un peu, je vais te raconter quelque chose.

Il nagea rapidement vers son voilier mais, au lieu d'y monter, il embarqua dans son youyou accroché à l'arrière et rama pour revenir vers l'*Émerillon*. Quand il fut tout près, il se leva et empoigna un chandelier pour éviter que le youyou ne s'éloigne.

— Le Cap-Vert, tu sais, c'est encore l'Afrique. Et la police du Cap-Vert, c'est toujours la police africaine.

Il me raconta que deux jours plus tôt, en revenant sur son bateau vers 10 heures du soir, il avait trouvé la porte ouverte et le carré sens dessus dessous. Plusieurs objets avaient disparu, dont une caméra vidéo avec tout ce qu'il avait filmé depuis qu'il avait quitté la Nouvelle-Écosse. Ayant des doutes sur un Cap-Verdien à l'allure louche qu'il avait vu rôder sur la grève en reluquant son voilier, il pensait que la police pourrait l'appréhender et peut-être récupérer ses biens. Mais le policier à qui il en avait parlé le lendemain ne lui avait manifesté aucune empathie. Au contraire, il avait laissé entendre que Craig pouvait avoir simulé ce vol pour toucher une assurance. Quand Craig lui avait avoué que son voilier n'était pas assuré, il s'était fait répondre sur un ton inquiétant que la navigation sans assurance était strictement interdite au Cap-Vert et que tout contrevenant s'exposait à de graves sanctions. Le policier avait même menacé de saisir son voilier, une mesure nettement excessive. Pour acheter la paix, Craig avait dû lui donner un bakchich de cent dollars.

Selon le Néo-Écossais, je risquais de gros problèmes si la police se rendait compte que j'avais eu un accident en mer, mais cela me paraissait exagéré. Mon accident était survenu à plusieurs milles au large. Je ne voyais pas très bien comment la police du Cap-Vert, corrompue ou pas, pourrait me causer des problèmes à cet égard. Cependant, une autre chose me préoccupait. «Si jamais la police découvre que j'ai eu un accident avec une autre embarcation, me disais-je, on va me poser des tas de questions et je vais avoir beaucoup de mal à cacher ce qui s'est passé par la suite, c'est-à-dire la récupération d'un naufragé qui a fini le trajet à la nage.» Or, l'idée de dénoncer un migrant clandestin me répugnait au plus haut point. Dans ce contexte, il semblait plus prudent, en effet, d'effacer ces marques.

Malheureusement, il était déjà trop tard.

— *Shit!* fit Craig en regardant au loin vers le quai.

En suivant son regard, je vis un homme qui venait de larguer les amarres de sa chaloupe et qui venait vers nous.

— Qui est-ce? demandai-je. Le douanier?

— Oui, et attention! Les douaniers du Cap-Vert sont peut-être moins corrompus que les flics mais ils sont complètement paranos.

C'était aussi l'opinion de Patrice Lemay, mon copain de l'ambassade du Canada à Dakar, mais il ne m'avait jamais expliqué d'où lui venait cette idée.

— Qu'est-ce qu'ils craignent, au juste? demandai-je. L'immigration

illégal?

— Je pense que c'est surtout la drogue. Le Cap-Vert est une plaque tournante du trafic entre l'Amérique du Sud et l'Europe. Évidemment, quand on arrive du continent africain, ça les inquiète moins, mais ils tiennent quand même à tout vérifier. Je suis à peu près certain qu'il va vouloir visiter ton bateau.

— Est-ce que tu crois qu'il va inspecter la coque?

Craig ramait déjà vers son voilier.

— Je te souhaite que non...



Le douanier avait une façon particulière de se propulser. Debout, les jambes écartées, un coup de rame d'un côté et un coup de l'autre, il avançait lentement sans jamais perdre l'équilibre; on voyait qu'il avait l'habitude. Tout en regardant un peu partout autour de lui, il sifflotait une mélodie langoureuse, sans doute un genre de morna, le fado du Cap-Vert.

— *Oi!* lança-t-il en arrivant près de l'*Émerillon*.

C'était un homme blanc assez âgé, probablement autour de la soixantaine. Avec son teint foncé et ses cheveux raides, encore noirs à l'exception de quelques filets gris, il aurait pu facilement passer pour un Portugais. Il portait une sacoche de cuir en bandoulière et, sur sa chemise, on pouvait lire *Alfândegas*, l'équivalent de «douane» en portugais. Heureusement, il parlait anglais.

Tout en amarrant sa chaloupe à l'*Émerillon*, il m'expliqua que c'était sa dernière journée de travail avant la retraite et nous eûmes une courte conversation sur le sujet. Le fait d'avoir à peu près le même âge créait un début d'affinité entre nous. Une fois à bord, il jeta un rapide coup d'œil au pont et au gréement, peut-être plus par intérêt personnel que professionnel, pour ensuite entrer dans la cabine et prendre place sur une banquette.

Après un bref examen de mon visa, de mon passeport et du certificat d'enregistrement de mon bateau, il mit dans sa sacoche, non seulement le visa mais également le passeport. Pour le ravoir, il fallait aller le chercher au bureau des douanes le jour précédant mon départ.

— Procédure habituelle, dit-il.

Pendant que je remplissais le formulaire d'entrée au pays – nom et adresse du capitaine et de chaque passager, nom et port d'attache du bateau, tonnage, dernier pays visité, destination, etc. –, il regarda un peu partout, mais sans

fouiller et presque sans rien dire. Il me demanda seulement d'où venait le masque accroché au mur. La proximité de la retraite n'incite pas forcément un employé à faire du zèle.

Néanmoins, quand le formulaire fut rempli, il l'examina attentivement, pour ensuite me regarder dans les yeux.

— Vous voyagez seul, monsieur Bussières?

Cette question me remua un peu. Si j'avais voulu lui parler de Kammou, ç'aurait été le moment. Mais je fus incapable de me résoudre à dénoncer l'homme à qui j'avais déjà fait bien assez de tort en coulant son embarcation.

— C'est ma première traversée en solitaire, dis-je.

Mon visiteur se préparait déjà à repartir quand un drôle de bruit se fit entendre: une sorte de raclement provenant de l'avant du bateau. Des sons que je n'avais encore jamais entendus.

Un petit sourire interrogatif éclaira le visage du douanier.

— Est-ce que vous auriez des rats dans la cale, mon capitaine?

C'était pour le moins intrigant, surtout que le bruit continuait, mais bientôt, on commença à entendre la voix d'un homme qui chantait. Quand je compris enfin ce qui se passait, je me sentis plus inquiet que rassuré.

— C'est Craig, dis-je, le gars du bateau voisin. Il m'aide à réparer ma coque.

— Vous avez eu un accident?

— Oh, rien de grave. J'ai frappé un morceau de bois à la dérive, probablement un tronc d'arbre.

— Hum... Pas de chance.

Il ne posa pas d'autre question mais, comme je le craignais, une fois dans sa barque, au lieu de repartir tout de suite en direction du quai, il se dirigea vers l'avant de l'*Émerillon*. Je le suivis en marchant sur le passavant pour rejoindre Craig qui, en ce moment, s'affairait à enlever les éclisses de bois au bout d'une planche écorchée.

Le douanier fit quelques commentaires sur l'importance des dommages mais, comme il n'y avait plus aucune trace de peinture bleue, une collision avec un tronc d'arbre lui parut sans doute plausible. Il nous salua finalement et repartit vers le quai. Toujours debout dans sa barque et toujours fredonnant sa triste morna. Il pensait peut-être moins à l'*Émerillon* qu'à ce qu'il ferait le lendemain pour jouir de sa première journée de retraite.

Chapitre 6

Sur la grève, cinq ou six adolescents pieds nus, en tee-shirt et culottes courtes, s’amusaient avec une boule de cordage en guise de ballon. Aucun n’était vraiment noir. La couleur de leur peau allait du café-crème au chocolat au lait.

Lorsque je m’approchai avec mon canot pneumatique, ils cessèrent leur jeu et le plus grand entra en courant dans l’eau jusqu’aux genoux pour m’aider à tirer le youyou sur la grève. Comme son langage tenait plus du créole que du portugais, il me fallut un certain temps pour comprendre qu’il m’offrait de garder mon embarcation. Offre plutôt intéressante, compte tenu du vol que Craig m’avait rapporté un peu plus tôt.

— *Qual é teu nome?* lui demandai-je.

— Marco.

— Très bien, Marco. *Muito bem.*

N’ayant pas de monnaie locale, je lui donnai un dollar américain et le sourire qui apparut sur son visage ne laissa aucun doute sur le fait qu’il connaissait la valeur du billet vert. Puis, à l’aide de ma montre, je lui fis comprendre qu’il en aurait cinq autres à mon retour, dans une heure ou deux, ce qui eut pour effet d’élargir encore son sourire.

Dans le youyou, il y avait quelques sacs à ordures et un réservoir d’eau vide. Un des autres garçons prit les sacs en expliquant à grand renfort de signes qu’il irait les jeter. Un autre, apparemment plus timide, s’empara du réservoir sans rien dire et sans même me regarder, mais il était clair qu’il me proposait d’aller le remplir. Je savais que si je leur donnais ne serait-ce qu’un peu d’argent pour ces petites tâches, je subirais sans cesse d’autres sollicitations pendant le reste de mon séjour. Mais était-ce vraiment un problème? Je n’étais là que pour quelques jours.

— D’accord, les amis. *Três dólares para cada um, quando eu retornar.*

Trois dollars pour chacun, ce n’était rien pour moi mais beaucoup pour eux. J’étais en train de créer une PME sur la grève, mais cette petite entreprise ne pouvait embaucher tout le monde. Les autres garçons semblaient se demander

quel service me proposer pour gagner, eux aussi, un peu d'argent. L'un d'eux sortit un paquet de cigarettes, probablement pour m'en vendre quelques-unes, mais je lui fis tout de suite signe que je ne fumais pas.

— *Eh Senhor*, fit un autre garçon, maigre comme un clou.

Me regardant d'un air magouilleur, il colla les bouts de son pouce et de son index à sa bouche, pinça ses lèvres et aspira bruyamment l'air comme s'il fumait un joint.

Je venais de lui faire savoir que je n'étais pas du tout intéressé quand arriva un autre garçon plus âgé que les autres et à la peau plus pâle. Souriant et décontracté, il portait une chemise rayée, des pantalons beiges bien propres et des sandales de bonne qualité. On aurait dit un adolescent de famille riche se promenant sur une plage d'Algarve. Et en plus de parler très bien anglais, il avait un prénom anglophone.

— Je m'appelle John, dit-il en me tendant la main. Si vous voulez, je peux vous servir de guide pour visiter la ville.

Je commençai par refuser mais, par la suite, l'idée me parut intéressante. En plus de me faire gagner du temps pour trouver les commerces dont j'avais besoin, ce jeune guide pourrait sans doute m'apprendre un tas de choses sur Praia et sur le Cap-Vert. Lorsque je lui demandai combien il voulait pour ses services, il m'expliqua avec un grand sourire que c'était juste pour pratiquer son anglais. Il y avait tout lieu d'être sceptique sur ce point, mais qu'avais-je à perdre?



En marchant vers la ville, John me raconta qu'il avait des amis à Boston. Leur famille faisait partie des nombreux Cap-Verdiens qui avaient fui les sécheresses des dernières décennies pour émigrer aux États-Unis ou au Canada. Il pratiquait son anglais en correspondant avec eux par Internet à partir d'un cybercafé.

Quand je lui dis que, justement, il fallait que je trouve un cybercafé, il se fit un plaisir de me conduire à celui où il avait l'habitude d'aller afin que je puisse y jeter un coup d'œil. L'endroit ne payait pas de mine: une petite pièce sans fenêtres, aux murs délabrés, des tables en contreplaqué et, pour seul éclairage, une ampoule électrique suspendue au plafond. Sur sept ordinateurs, qui n'étaient pas du dernier modèle, seulement quatre fonctionnaient et ils étaient occupés. Au moins, Internet semblait entrer normalement et rien n'empêchait d'utiliser leur Wi-Fi avec mon ordinateur. C'était le principal.

Un peu plus tard, sur le chemin de la banque, John me montra un grand bâtiment blanc avec un petit clocher et des vitraux.

— Une église catholique, dit-il. Vous voulez la voir?

Quelle que soit la religion concernée, j'ai toujours aimé les temples. Tant dans ma vie privée que dans mon travail d'enseignant, l'histoire des religions fait partie des sujets qui me passionnent le plus. En plus d'avoir lu la Bible au complet – ce qui a confirmé mon athéisme –, je connais plusieurs passages du Coran. Je dis souvent à mes élèves que le meilleur moyen de comprendre l'histoire du monde, et même la géopolitique actuelle, c'est d'étudier l'histoire des religions. Sachant que la majorité des humains en ont besoin pour vivre, les politiciens ne se sont jamais gênés pour en profiter. La présence catholique au Cap-Vert en constitue d'ailleurs un bon exemple. Les conquérants portugais n'ont pas emmené que leurs lois, leurs soldats et leurs policiers pour encadrer la population de cet archipel perdu dans l'Atlantique, ils ont aussi importé leur religion et leur clergé.

Malgré les vitraux dans les murs latéraux de la nef, il faisait très sombre à l'intérieur et, après la vive lumière du jour, il fallut un certain temps pour que nos yeux s'ajustent. Cette fraîcheur humide et cette odeur d'encens éveillaient en moi de lointains souvenirs, tout comme cet autel, ces peintures et ces crucifix. Tout cela ressemblait tellement à ce que j'avais pu voir pendant toute ma vie dans les églises du Québec.

Il y avait très peu de fidèles à ce moment-là, seulement quelques personnes âgées qui essayaient de se recueillir en dépit du chahut de trois jeunes enfants qui couraient un peu partout. Un vieillard édenté levait parfois les yeux de son missel pour leur lancer des regards sévères et de grands «chuuuut...», mais sans beaucoup de succès.

Une grosse bible à la tranche dorée reposait ouverte sur un lutrin près de l'autel. Traduit dans presque toutes les langues, le plus grand best-seller depuis Gutenberg se trouve pratiquement partout, même dans les coins les plus reculés de l'Afrique. En m'approchant, je vis un titre écrit sur la page de droite: *O livro de Judite*. Je me souvenais bien de cette Judith de l'Ancien Testament qui avait tranché la tête d'un officier de l'armée assyrienne avec un long couteau. Mes maigres connaissances du portugais me permirent de déchiffrer un passage: *Seigneur, Dieu d'Israël, donnez-moi la force. Regardez présentement ce que mes mains vont faire avec cette arme, afin que vous teniez votre promesse de relever Jérusalem.*

Sur un mur, vers l'arrière, une partie des vitraux avaient été remplacés temporairement par des panneaux de bois, ce qui rendait cette partie encore

plus sombre que les autres. En déambulant dans l'allée latérale à cette hauteur, nous vîmes une femme endormie sur un banc. Un foulard cachait son visage mais sa blouse blanche et sa longue jupe colorée me permirent de reconnaître la femme aperçue sur la grève à l'aube. Ce devait être la petite croix en verre attachée à son cou que le soleil avait fait scintiller sur sa poitrine lorsqu'elle m'avait envoyé la main. Un calepin noir et un stylo reposaient à côté de ses souliers de toile sur l'agenouilloyer.

John me donna un petit coup de coude et me fit signe de regarder vers le bas de ses jambes. La jupe un peu relevée laissait voir un morceau de cuir de forme allongée se terminant en biseau: le bout d'un étui à poignard. Jolie coïncidence, après le texte que je venais de lire sur Judith et son arme...

De retour à l'extérieur, John me reparla de cette femme.

— C'est une étrangère, dit-il, la main en visière pour protéger ses yeux du soleil. Elle n'est pas de Praia et probablement pas du Cap-Vert.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— On la voit par ici depuis seulement trois ou quatre jours. D'ailleurs, c'est la première fois que je l'aperçois au centre-ville. Auparavant, c'était toujours sur une plage ou sur des rochers près de la mer. Elle a un comportement assez particulier. J'ai toujours l'impression qu'elle se cache. Elle n'est pas d'ici.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle ne vient pas d'une autre île de l'archipel?

— D'abord, j'ai jamais vu une Cap-Verdienne aussi grande et aussi mince. En plus, il y a quelque chose de particulier dans son visage. Et tu as vu son calepin? Elle est toujours en train d'écrire, on dirait une journaliste. Au début, je pensais qu'elle était ici pour écrire une sorte de reportage sur Praia. Mais si ça avait été le cas, il me semble qu'elle aurait pris une chambre à l'hôtel.

— Et c'est pas ce qu'elle a fait?

— Apparemment non. L'autre jour, je l'ai vue sur la grève, un peu en dehors de la ville. Elle entraînait dans l'ancienne cabane du vieux Martinho, un pêcheur qui est décédé l'an dernier. C'est une toute petite bâtisse qui tombe en ruine. La moitié du toit a été arrachée par le vent au début de l'automne.

— Tu penses qu'elle s'est installée dans cette cabane?

— En tout cas, je l'ai vue ressortir cinq minutes plus tard pour secouer un vieux matelas en caoutchouc mousse. Puis elle l'a rentré et elle a refermé la porte derrière elle. Plutôt bizarre, non? Sans parler du crucifix et du poignard, deux objets qu'on ne voit pas souvent sur la même personne.

Cette idée me fit sourire.

— En tout cas, pas depuis la fin des croisades.



Les pêcheurs étaient presque tous rentrés. Il y avait déjà plusieurs personnes sur la grève, près du quai, pour acheter du poisson frais.

Je passai un bon moment à observer les bateaux; durant mon séjour en Afrique, j'en avais vu très peu de ce genre. En fait, mis à part les cargos et les chalutiers dans le port de Dakar, quelques rares bateaux pour le transport fluvial et quelques voiliers européens de passage, il n'y avait que des pirogues. De toutes les tailles, certes, et utilisées à toutes les fins – livraison de marchandise, transport de personnes, pêche... –, souvent équipées d'un moteur, parfois grandes comme des camions ou des autobus, mais toujours des pirogues. Les bateaux qui flottaient maintenant devant moi étaient complètement différents. Avec leur poupe carrée, leur franc-bord élevé, leur cabine, et leurs petites grues de chargement, ils étaient beaucoup plus près du chalutier gaspésien que de la pirogue de pêche sénégalaise. En seulement trois jours, j'avais déjà un peu changé de monde.

Une bonne dizaine de gros thons, peau noire sur le dos et argentée sur le ventre, reposaient bien alignés sur le sable. Il y avait aussi des paniers de paille remplis de poissons plus petits et de différentes formes. La plupart des femmes portaient de longues robes aux motifs joyeux et aux couleurs chaudes, comme c'était courant sur le continent. En les regardant j'essayais d'imaginer leur vie sur cette île. Celle qui, en ce moment, quittait les lieux toute souriante avec deux jeunes enfants à la traîne, portait sur la tête un morceau de contreplaqué sur lequel reposait un thon entier mesurant plus d'un mètre et devant peser au moins quinze kilos, de quoi nourrir une petite famille pendant plusieurs jours.

En plus des pêcheurs qui vendaient leurs prises de la journée, quelques commerçants ambulants offraient des fruits et des légumes. Il y avait aussi des étalages de tissus, de vêtements, de poteries, de lunettes de soleil et de divers bijoux de pacotille.

C'est John qui la vit le premier.

— Regarde qui est là.

L'étrangère qui dormait sur un banc d'église quelques heures plus tôt se trouvait maintenant devant un étalage de tissus. Sa silhouette beaucoup plus élancée que celle des autres femmes la rendait facilement repérable. Tout en ayant le teint foncé, c'était une femme blanche, probablement dans la quarantaine, et John avait raison: elle ne ressemblait pas du tout aux Cap-Verdiennes. Avec sa chevelure raide, ses lèvres généreuses sans être grosses,

son nez étroit et subtilement busqué, elle faisait davantage penser à une Nord-Africaine. Ses grands yeux aussi noirs que ses cheveux étaient particulièrement lumineux et son regard arborait beaucoup de fierté. Cependant, elle semblait nerveuse. À tout instant, elle tournait la tête pour regarder autour d'elle.

Elle venait d'acheter un grand morceau de tissu aux couleurs pastel, quand un pêcheur s'approcha d'elle avec un large sourire et une démarche un brin macho. Que cet homme veuille flirter avec une si jolie étrangère n'avait rien de surprenant ni de répréhensible, sauf qu'il eut la mauvaise idée de lui mettre la main sur la taille. La réaction fut immédiate. Se tournant brusquement vers lui avec un regard furibond, la femme lui planta le bout de l'index sur la poitrine et lui parla d'une voix particulièrement autoritaire, assez forte pour attirer le regard de plusieurs personnes.

— Toi, tu ne me touches pas, compris? Tu ne poses pas la main sur moi. C'est clair? Bas les pattes!

Sa voix était remarquable. Un timbre plutôt bas et un accent pouvant ressembler à celui du Sénégal mais sans que je puisse l'affirmer avec certitude. Le pauvre pêcheur, qui n'avait manifestement rien compris, en resta néanmoins interdit et ne tarda pas à s'éloigner en maugréant. Quand je demandai à John s'il savait que la femme parlait français, il me répondit qu'il venait d'entendre sa voix pour la première fois.

Après avoir payé son tissu, elle s'approcha d'une autre table, sans cesser d'épier les environs. Je me demandais d'où elle pouvait venir. Au moment où je me préparais à aller lui poser la question, il se produit quelque chose d'étrange. Levant les yeux vers John et moi, elle s'arrêta net, le regard inquiet, pour ensuite faire demi-tour et quitter les lieux d'un pas rapide en se frayant un chemin à travers la foule.

— Qu'est-ce qui lui prend? demanda John. Elle a peur de nous?

— Peut-être pas de nous...

Parmi les nombreuses personnes présentes, deux agents de police promenaient leurs pistolets et leurs matraques.

Chapitre 7

Que ce soit au Cap-Vert ou dans n'importe quel autre pays du monde, une étrangère qui porte un crucifix au cou et un poignard à la jambe, ce n'est pas une personne banale. Si en plus, elle craint la police, il devient clair qu'elle n'a pas la conscience tranquille. Je me disais que je n'étais pas près de la revoir, surtout pas en ville, mais je me trompais.

Ce soir-là, je passai un bon moment avec Craig et les deux Portugais du *Girassol* à la terrasse d'un petit bistrot sur la grève. Le Néo-Écossais était particulièrement de bonne humeur. Ayant déjà reçu son fameux GPS, il pensait pouvoir lever l'ancre et mettre le cap sur le Brésil dès le lendemain après-midi.

Pedro et Simone formaient un drôle de couple. Lui, dans la cinquantaine avancée, tout en rondeurs, toujours en farces; elle beaucoup plus jeune mais austère et squelettique. En plus, Simone était d'origine française et cela s'entendait facilement dans son accent. Ils ne cessaient de se taquiner, de façon plus ou moins amicale. Pedro se plaignait que son épouse ne participait jamais aux manœuvres du voilier; Simone le traitait de pingre parce qu'il ne voulait pas engager un équipier. Il était pharmacien et elle enseignait dans un lycée. Tous deux en congé sabbatique, ils prévoyaient rester un mois ou deux dans l'archipel pour ensuite traverser l'Atlantique et passer l'hiver aux Antilles. Comme Craig, le couple avait été victime d'un vol mais, au grand dam de son mari, Simone avait refusé qu'il appelle la police, soi-disant parce qu'elle avait des remords d'être aussi riche dans un pays si pauvre. Conscience sociale admirable, mais tout de même un peu douteuse, surtout quand on voyait ses vêtements griffés et l'impressionnant diamant de sa bague.

Quand je demandai à Craig pourquoi son voilier s'appelait *Celtic Dream*, il expliqua qu'il était d'origine irlandaise, tant par sa mère que par son père, pour ensuite me confier qu'il aimerait bien venir dans la région de Québec un jour afin de visiter Grosse Île. Comme la plupart des Canadiens d'origine

irlandaise, il savait qu'au xix^e siècle, des dizaines de milliers d'immigrants irlandais, fuyant la famine et souffrant du typhus, avaient laissé leur vie sur ce morne rocher, après une longue traversée de l'océan dans des conditions misérables.

Simone nous fit remarquer que ces Irlandais étaient les *boat people* du xix^e siècle. Des gens qui espéraient trouver une meilleure vie au Canada, un peu comme les Africains d'aujourd'hui qui affrontent la mer dans des embarcations de fortune pour gagner l'Espagne ou l'Italie. Cette réflexion fort pertinente me rappela mon accident de la nuit précédente et me donna le goût de la raconter.

Plus j'avancais dans mon récit, plus les yeux s'écarquillaient, surtout quand je parlai de Kammou, cet Africain tiré de la mer au milieu de la nuit et qui avait par la suite sauté à l'eau pour finir le voyage à la nage. Pour Simone, il ne faisait pas de doute qu'il s'agissait d'un migrant clandestin, mais son mari demeurerait sceptique.

— Un clandestin au Cap-Vert? Je croyais qu'ils allaient tous aux Canaries.

— C'est moins vrai maintenant, répondit Simone. L'autre jour à la radio, ils expliquaient que la garde côtière est de plus en plus vigilante sur le bras de mer qui sépare l'Afrique des Canaries. C'est pourquoi plusieurs choisissent le Cap-Vert, du moins comme première étape. Ils essaient de trouver du travail ici pendant un certain temps pour ensuite se rendre aux Canaries par une route moins surveillée.

De son côté, Craig semblait surtout inquiet.

— Tu ne devrais pas raconter des choses pareilles dans les lieux publics, me dit-il.

— C'est vrai, renchérit Pedro. Si la police du Cap-Vert apprenait que tu as aidé un clandestin à entrer ici...

Pour changer de sujet, je parlai de la femme que j'avais vue le jour même sur la grève, à l'église et au marché. Encore une personne venant d'ailleurs, probablement sans papiers elle aussi, mais n'ayant eu aucun contact avec elle, je ne voyais rien d'inquiétant de ce côté. Pourtant, Craig semblait encore plus troublé qu'au moment où j'avais parlé de Kammou. Me regardant droit dans les yeux, il leva son index et me parla sur un ton presque dramatique.

— Michel, si cette femme essaie de te parler, il va falloir que tu fasses très attention.

Quand je lui demandai pourquoi, il prit une gorgée de bière, comme s'il ne savait quoi répondre.

— Et d'abord, insistai-je, pourquoi est-ce qu'elle voudrait me parler?

— Je ne sais pas, admit-il, une sorte d'intuition. Ou c'est peut-être toi qui vas vouloir l'aborder. À entendre ce que tu en dis, j'ai l'impression qu'elle ne te laisse pas indifférent. Est-ce que je me trompe?

Sans attendre ma réponse, il vida son verre et surprit tout le monde en annonçant qu'il allait se coucher. Après une brève allusion aux travaux qu'il lui restait à faire dans l'avant-midi avant de partir pour le Brésil, il disparut. On se demandait vraiment quelle mouche l'avait piqué.



Une demi-heure plus tard je quittais à mon tour le bistrot.

Le manque de sommeil de la nuit précédente m'avait finalement rattrapé et je tombais de fatigue. De plus, Pedro et Simone avaient entrepris une conversation sur l'avenir de l'euro avec un coopérant suisse, sujet qui ne me disait pas grand-chose. Je bâillais si souvent que ça en devenait gênant.

La nuit était douce, sans vent, et l'obscurité, épaisse. Je marchai sur le sable en suivant la ligne argentée de la baie jusqu'à mon pneumatique où Marco m'attendait, assis sur un flotteur, toujours aussi immobile. La blancheur de ses dents brilla dans la nuit quand je lui donnai en escudos l'équivalent d'une dizaine de dollars.

— *Obrigado senhor!*

Peu après son départ, alors que je commençais à mettre le zodiac à l'eau, j'entendis un bruit venant du milieu de la baie. Un bruit métallique facilement reconnaissable pour un navigateur: celui d'un winch qui tourne quand on borde une voile. En regardant dans cette direction, j'entrevis la forme blanchâtre et imprécise d'une voile ainsi que deux mâts, un grand à l'avant et un plus petit à l'arrière. Ce bateau qui se dirigeait lentement vers la sortie du port, tous feux éteints, était donc un ketch. Or un seul voilier de ce type mouillait dans la baie ce soir-là: le *Celtic Dream*.

Comment expliquer pareille chose? Craig avait dit à plusieurs reprises qu'il partirait seulement le lendemain après-midi. Il avait même mentionné qu'il avait encore du travail à faire dans l'avant-midi avant de prendre la mer. Alors, pourquoi partir maintenant? Qu'est-ce qui l'avait fait changer d'idée? Et pourquoi partir en pleine nuit, comme un voleur, sans allumer ses feux? Vraiment incompréhensible.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises.



Au moment où je me préparais à monter dans mon zodiac, je réalisai qu'il y avait quelqu'un près de moi dans la pénombre: une personne grande et mince avec une blouse blanche. Sans pouvoir distinguer clairement son visage, je compris tout de suite que c'était *elle*. Il faut croire que cette femme m'impressionnait déjà, car je sentis une légère accélération de mon pouls.

— Bonsoir, dit-elle. Notre ami Craig s'en va déjà?

Question plutôt étonnante sur le coup. Elle connaissait Craig? Si oui, pourquoi me l'avait-il caché? Pendant quelques secondes je restai confondu, mais une petite lumière finit par s'allumer dans mon brouillard.

— Je vois que nous avons un ami en commun. Est-ce que par hasard, vous ne seriez pas venue ici avec lui sur son bateau?

Le silence de l'étrangère constituait déjà une réponse. Elle s'éloigna de quelques pas avant de se retourner vers moi, le visage pratiquement invisible.

— Il ne voulait pas que ça se sache mais, maintenant qu'il est parti, je suppose que ça n'a plus d'importance.

Le départ prématuré du *Celtic Dream* devenait plus compréhensible. Cette femme n'avait probablement pas de visa, la faire entrer au Cap-Vert constituait alors un crime. En temps normal, la probabilité que Craig se fasse prendre aurait été négligeable, mais mon bateau accidenté risquait d'attirer l'attention de la police sur tous les voiliers présents dans la baie, d'où son inquiétude en voyant les marques bleues sur la coque de l'*Émerillon*. Et surtout, il venait d'apprendre que j'avais contribué à faire entrer un autre clandestin au pays: si je m'étais fait coincer, la police aurait pu devenir suspicieuse à l'égard de l'autre voilier canadien de passage à Praia. Enfin, Craig souhaitait que je ne développe pas de liens avec cette femme, peut-être justement parce que cela m'aurait permis de découvrir qu'elle avait fait la traversée avec lui. Il ne craignait sûrement pas que je le dénonce mais, plus il y avait de personnes au courant de cette histoire, plus il devenait probable que la police finisse par l'apprendre.

Si l'attitude de Craig était maintenant plus claire, la présence de cette femme sur cette plage, à peine visible dans la pénombre, demeurait énigmatique. Est-ce qu'elle était venue par hasard ou spécifiquement pour me parler? Quand je lui demandai si elle vivait à Ziguinchor, elle me répondit par la négative. Elle était seulement de passage dans cette ville lorsqu'elle avait rencontré Craig. Je crus comprendre qu'elle vivait à Dakar, mais vu son accent et la couleur de sa peau, elle n'était sans doute pas d'origine sénégalaise. Au risque d'être indiscret, je m'informai de son pays d'origine.

Elle hésita un moment pour ensuite me donner cette curieuse réponse:

— Je suis de cinq pays.

On pouvait croire qu'elle taisait le nom de son pays natal de crainte que les autorités du Cap-Vert la renvoient chez elle si jamais elle se faisait prendre sans visa, mais pourquoi «cinq» pays? Quoi qu'il en soit, il semblait préférable de changer de sujet.

— Et vous vouliez visiter les îles du Cap-Vert?

— Il y a longtemps que je cherche à revoir le bleu du ciel.

Je repensai alors à la poussière qui brouillait le ciel du Sénégal.

— C'est vrai que ça finit par être frustrant, cette brume de sable.

— Oui, si vous voulez. C'est peut-être un peu ça après tout... (Il y eut un moment de silence.) Ça faisait longtemps que je rêvais de m'embarquer sur un voilier et de me laisser pousser jusqu'ici par les alizés. J'aime beaucoup ces grands vents qui naissent dans le désert et qui soufflent sans cesse vers le large. Depuis mon arrivée au Sénégal, ils ont toujours été un symbole de liberté pour moi. Et même, parfois, une sorte de réconfort dans les moments difficiles... (Elle eut un petit rire forcé.) Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça. J'espère que ça ne vous ennuie pas trop.

— Pas du tout, au contraire. Votre vision des alizés est tout à fait intéressante.

Elle s'approcha de moi suffisamment pour que je puisse distinguer ses traits et, une fois de plus, elle parvint à me surprendre.

— Je suis vraiment contente de pouvoir parler français, surtout que ça ne m'est pas arrivé souvent dans la dernière semaine. Même Craig parlait seulement anglais. Vous n'auriez pas le goût de prendre un verre?

C'est seulement à ce moment-là que je repensai à ce que Craig m'avait dit: «Si cette femme essaie de te parler, il va falloir que tu fasses très attention.»

Qu'avait-il pu apprendre de si menaçant sur cette voyageuse pendant ces quelques jours passés en sa compagnie? Ayant beaucoup de difficulté à imaginer qu'elle puisse présenter le moindre danger pour moi, je me serais fait un plaisir d'accepter son invitation mais, crevé comme je l'étais, il valait mieux remettre ça à plus tard.

— Je m'excuse, dis-je en montant dans mon zodiac. J'étais encore en mer la nuit dernière et je n'ai pas beaucoup dormi. Mais on se verra peut-être demain?

— Pourquoi pas? Je m'appelle Judith. Et vous?

Je croyais avoir mal entendu. Après lui avoir dit mon prénom, je dus lui demander de répéter le sien. Mais je ne m'étais pas trompé, elle avait bien dit... Judith.

Le catholicisme étant passablement répandu en Afrique de l'Ouest, les personnes portant des prénoms de personnages bibliques ne sont pas rares. On rencontre des Joseph, des Abraham, des Marie, des Madeleine... pourquoi pas des Judith? Mais un prénom que j'avais lu le jour même dans la Bible? Non, vraiment, ça me semblait trop fort comme coïncidence. Sans parler du poignard, un autre élément que la belle étrangère avait en commun avec la Judith de l'Ancien Testament. Quand je lui demandai si elle connaissait cette dernière, sa réponse sonna faux.

— Euh, je ne sais pas. Enfin, je veux dire... Vous savez, je ne connais pas très bien les textes... Je veux dire, les textes religieux...

Il était clair qu'elle avait trouvé ce prénom en feuilletant la Bible, mais pourquoi ce subterfuge? Est-ce qu'il y avait un lien entre ce nom et le poignard qu'elle portait à la jambe? Entre ce nom et la petite croix à son cou? Autant de questions qui, du moins pour ce soir, resteraient sans réponse.

Chapitre 8

Le soleil se levait sur un ciel pur et sans nuage: aube d'une autre journée beaucoup trop belle pour les Cap-Verdiens qui ne rêvaient que de pluie.

En regardant par la fenêtre du carré, je vis l'étrangère sur la grève. Comme le matin précédent, sauf que cette fois elle était assise sur un rocher en train d'écrire. Joli tableau dans la lumière matinale. La pensée d'une sirène voulant m'attirer dans un piège ne manqua pas de m'amuser. En étais-je rendu à me prendre pour Ulysse?

Cette idée de piège ne pouvait venir que de l'avertissement de Craig mais, j'avais beau chercher, je n'arrivais toujours pas à imaginer le danger dont il avait voulu me prévenir. Le fait que cette femme soit entrée au pays sans papiers, si tel était le cas, présentait un risque pour celui qui l'avait aidée, c'est-à-dire lui, pas pour moi. Son poignard? Cela me semblait absurde. C'était sans doute un simple moyen de défense. À mes yeux, cette arme trahissait beaucoup plus une vulnérabilité qu'une intention criminelle. Alors quoi? Sa beauté? Le fait qu'elle soit si jeune par rapport à moi? Cette hypothèse aurait pu avoir un certain sens si Craig n'avait pas affiché cet air si grave et si inquiet quand il m'avait parlé d'elle. Ce n'était pas ce genre de pensée qui lui trottait dans la tête. Il devait y avoir autre chose, mais quoi? Cet avertissement produisait sur moi un effet contraire à celui recherché. Il augmentait mon envie de connaître cette femme. Beauté, exotisme, comportement mystérieux, avec en prime une part de danger... Comment résister à pareil cocktail?

En travaillant, peut-être.

Après avoir avalé quelques noix, une mangue et un morceau de pain, je me servis un café bien fort et j'ouvris mon ordinateur. Il fallait que je transcrive dans la version électronique de mon rapport de recherche les corrections notées sur papier. Mais j'avais beaucoup de mal à me concentrer, j'écrivais deux mots et j'en supprimais trois. Quand je regardai à nouveau par la fenêtre, la sirène avait disparu.



Au début de l'après-midi, je marchais au bord de l'eau avec le vague sentiment de jouer avec le feu. Qu'est-ce que je faisais là? Pourquoi marcher d'un pas si rapide? Au tournant d'un cap, j'aperçus enfin la cabane. Tout autour, rien ne bougeait, le lieu semblait désert.

Je frappai quelques coups sur la porte entrouverte.

— Il y a quelqu'un? (Silence.) Tu es là, Judith?

Après un moment d'hésitation, je poussai la porte. L'unique pièce était pratiquement vide et, comme il manquait une partie du toit, il faisait très clair à l'intérieur. Un rapide battement d'ailes près de moi me fit sursauter: un oiseau s'envolait pour sortir.

Il n'y avait pas grand-chose dans la pièce. Quelques blocs de béton pouvant servir de sièges, un vieux matelas reposant directement sur le sol, quelques sacs de jute empilés dans un coin. Rien de tout cela ne confirmait que la cabane était squattée. En promenant mon regard dans une partie plus ombragée, je vis toutefois un tee-shirt et un bermuda accrochés à un clou. Sur un autre clou, il y avait aussi un morceau de tissu rose avec des motifs bleus, peut-être la pièce que Judith – à défaut de connaître son vrai nom – avait achetée la veille au marché.

En levant la tête je pouvais voir le ciel et quelques oiseaux qui planaient à une hauteur vertigineuse. «Il y a longtemps que je cherche à revoir le bleu du ciel», avait dit l'étrangère. Est-ce que son existence était vraiment si terne? Depuis si longtemps?

Absence de toit, absence de limites à mon imagination.

Pendant une minute ou deux, je m'abandonnai à une folle divagation. Depuis des semaines ou peut-être des mois, nous vivions ensemble dans cette cabane ouverte sur le cosmos. Deux étrangers sur une île, un homme et une femme, sans âge, hors du monde. Chaque jour, nous occupions quelques heures à rafistoler un peu cette cabane, mais nous faisions aussi de longues marches sur la grève et nous passions de longs moments ensemble sur ce vieux matelas. Nous vivions dans un présent très large, libérés des boulets du passé et des aléas de l'avenir...

Un bruit provenant de l'extérieur me ramena à la réalité. La fausse Judith apparut dans la porte.

— Michel? Chez moi?

La lumière de son regard trahissait une vive intelligence et une grande force de caractère.

— D'abord, répondis-je en souriant, je tiens à te souligner que la porte était ouverte. Et en plus, quand tu dis «chez moi», on ne peut pas dire que c'était évident.

— Oh, ça va, dit-elle. Tu sais très bien que je n'ai pas de papiers et que je dois me cacher dans cette cabane plutôt que d'aller à l'hôtel comme une voyageuse normale.

Après lui avoir avoué que je m'en doutais un peu, je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avais aussi des doutes sur son prénom. Et comme il était difficile de m'arrêter là, je lui racontai que je l'avais vue la veille à l'église, endormie sur un banc, peu de temps après avoir lu le passage sur Judith dans la Bible.

— Je suis désolée, dit-elle en soupirant. Je voulais juste avoir un nom qui attirait moins l'attention. Mon vrai nom, c'est Tanifa.

— Tanifa, répétais-je, en me rappelant des «cinq pays» dont elle avait parlé. Vraiment joli. Est-ce un prénom arabe?

— Peut-être.

— Tu n'es pas certaine?

Des étincelles de malice s'allumèrent dans ses grands yeux noirs.

— Et des Michel, il y en a beaucoup au Québec?

Je me souvins alors des drapeaux que j'avais hissés sur mon voilier le matin précédent alors qu'elle se trouvait sur la grève.

— Je vois que tu as reconnu le drapeau du Québec.

Sa réaction fut pour le moins surprenante.

— Ce que je reconnais, surtout, c'est ton accent. Est-ce que tu es de Nicolet ou de Chicoutimi? Ça, je ne saurais le dire. Mais pour être du Québec, alors là, aucun doute possible.

— Tu connais le Québec? m'étonnai-je.

— Bien sûr. La Belle Province! Avec son grand fleuve et ses troupeaux de baleines. Les tempêtes de neige, en hiver, qui entraînent parfois la fermeture des écoles. Le Vieux-Québec avec son festival d'été et des musiciens qui viennent même du Sénégal. Montréal où il y a de plus en plus de gens qui parlent anglais. Vive le Québec libre! a dit le grand président de la France.

Je dus rester muet et l'air idiot pendant plusieurs secondes. À l'exception de quelques professeurs d'université, aucun des nombreux Africains que j'avais rencontrés au cours des dernières années n'avait reconnu mon accent et probablement très peu auraient pu me donner le nom de deux petites villes québécoises, sans compter ce qu'elle m'avait dit sur le fleuve, sur l'hiver, sur

Québec et sur Montréal.

Malgré le côté amusant de la situation, Tanifa demeurait sérieuse. Rien ne semblait pouvoir vraiment l'égayer, même pas mon regard ahuri. Quand je lui demandai d'où lui venaient ces connaissances sur le Québec, elle me parla de sœur Thérèse, une religieuse québécoise avec qui elle avait travaillé pendant plusieurs années dans un orphelinat de Dakar.

— J'aimais beaucoup quand elle me parlait de son pays. C'était un peu comme un voyage pour moi.

Elle prit entre ses doigts la petite croix en verre qui pendait sur sa poitrine et continua:

— Elle m'a fait ce cadeau l'an dernier avant de nous quitter pour aller travailler dans un autre pays. Depuis son départ, moi aussi, je rêve de partir.

— C'est ce que tu as fait, non?

— Oui et non. Le Cap-Vert, c'est juste une première étape. Mon objectif, c'est la France.

— La France? m'étonnai-je à nouveau. Pourquoi pas l'Espagne ou l'Italie?

— L'Italie, j'ai déjà essayé. Il y a cinq ans. Un échec lamentable dont je garde le plus mauvais souvenir. Quant à l'Espagne, ça aurait pu m'intéresser mais, comme je suis francophone, ça va être plus facile en France.

— D'accord, mais la France, c'est au nord. Pourquoi passer par le Cap-Vert?

— Ce n'est pas la métropole que je vise, c'est la Guadeloupe. Thérèse est dans un orphelinat de Pointe-à-Pitre et, dans sa dernière lettre, elle me disait qu'elle pourrait me trouver du travail. Mais comment me rendre là-bas sans papiers?

Je venais enfin de tout comprendre.



Ce n'était pas pour mes beaux yeux, ni pour le simple plaisir de parler français qu'elle s'intéressait à moi; dès le départ elle avait son idée. J'avais été naïf, il fallait maintenant que je répare mon erreur.

— Je t'arrête tout de suite, Tanifa. C'est impossible.

Son regard devint plus froid, de même que le ton de sa voix.

— Il ne faut pas te leurrer, je suis prête à payer mon passage.

— Ce n'est pas une question d'argent.

— Arrête tes conneries. Je sais depuis longtemps que tout le monde veut toujours plus de fric. Les riches comme les pauvres. On dirait que ça fait

partie de la nature humaine. Tu veux combien?

— Non, Tanifa, tu ne comprends pas. Il faut absolument que je sois seul pour cette traversée. Il y a des choses auxquelles j'ai besoin de réfléchir. Ce serait trop long à t'expliquer, mais je suis professeur et c'est relié à mon travail. Il va vraiment falloir que tu demandes à quelqu'un d'autre.

— Tu crains d'avoir des problèmes avec la police de la Guadeloupe? C'est ça?

— Évidemment. Je n'ai pas envie de me retrouver en taule. Mais ce n'est pas la seule raison.

Sa réplique sonna un peu comme un coup de canon.

— Cinq mille euros!

— Pardon?

— Tu as bien compris: cinq mille euros. Pas mal non, pour une traversée que tu dois faire de toute façon? Et pour ce qui est de la police, j'y ai déjà pensé, c'est pratiquement sans risque. Tu n'auras qu'à me laisser sur une plage déserte, de nuit s'il le faut, et pas nécessairement sur l'île principale. La Désirade, les Saintes, Marie-Galante, peu importe, elles sont toutes proches les unes des autres. Une fois là-bas, je saurai bien me débrouiller. Tout ce que je te demande, c'est de partir le plus vite possible, demain au plus tard. En fait, l'idéal serait de partir ce soir. Et comme tu peux voir, je n'ai pas beaucoup de bagage.

Je ne pouvais m'empêcher de la regarder avec une sorte de compassion. Après avoir travaillé pendant plusieurs années dans un orphelinat africain, elle vivait maintenant dans cette cabane en ruine, elle avait à peine de quoi se vêtir et elle prétendait être en mesure de me payer cinq mille euros pour cette traversée! Elle omettait sans doute de me dire que ce serait plus tard, quand elle serait plus à l'aise financièrement, c'est-à-dire probablement jamais. Mais pour moi, cela ne changeait rien, car j'étais sincère, mon refus de la prendre à bord de mon voilier n'avait rien à voir avec l'argent.

Après un moment de silence, elle ajouta:

— Je suis dans une situation un peu particulière en ce moment. Je ne peux pas tout t'expliquer, mais il faut que tu saches que c'est très important pour moi. C'est une question de vie ou de mort.

Même si cette dernière phrase semblait peu crédible, il devenait plus difficile de maintenir mon refus. Heureusement, j'avais une idée intéressante à lui proposer.

— Il ne faut pas t'en faire, Tanifa, tu vas sûrement trouver un autre bateau pour traverser. Ici, à Praia, il n'y en a pas beaucoup, mais tu devrais aller à

Mindelo sur l'île de Sao Vicente. Là-bas, à ce temps-ci de l'année, il y a toujours des dizaines de voiliers européens qui font escale avant de continuer vers les Antilles. Des Français, des Anglais, des Allemands, plein de Scandinaves. Il y a certainement quelqu'un qui va accepter de t'embarquer, même sans frais, surtout si tu dis que tu peux participer aux travaux comme le ménage ou la bouffe.

— Comment veux-tu que je me rende sur cette île sans papiers pour voyager? Je ne peux quand même pas y aller à la nage.

— Pour l'avion, il faut peut-être un passeport, je ne sais pas, mais il y a aussi le traversier. Je pense que ça prend seulement une quinzaine d'heures.

— Impossible. Ça me rendrait trop visible. Je ne veux pas courir ce risque.

— Dans ce cas, tu pourrais aussi demander à un pêcheur. Il suffirait d'en trouver un avec un petit bateau, ça ne te coûterait sûrement pas très cher.

Un air de défi apparut dans son regard.

— Tu ne crois pas que je peux te payer, hein, c'est ça?

— Pour être franc, non, mais je te répète que ce n'est pas du tout une question d'argent. Bonne chance, Tanifa!

Je fis un pas vers la sortie, mais elle m'arrêta.

— Attends.

Après avoir relevé le bas de sa blouse, elle ouvrit sa ceinture portefeuille pour en sortir une liasse de billets de banque qu'elle déploya en éventail, et je fus tout de suite frappé par leur couleur violette. C'était des billets de cinq cents euros et il y en avait au moins une douzaine.

— Tu me crois maintenant?

Où avait-elle pu amasser autant d'argent? Et pourquoi d'aussi grosses coupures? Je pensai tout de suite au trafic de drogue entre l'Amérique du Sud et l'Europe. Cette histoire d'orphelinat et de nonne en Guadeloupe m'apparaissait maintenant comme une pure invention. «Si cette femme essaie de te parler, il va falloir que tu fasses très attention.» Il était grand temps que je prenne cet avertissement au sérieux.

— Je te répète, Tanifa, que ce n'est pas une question d'argent. Mais avec une telle somme, tu n'auras certainement aucune difficulté à trouver un autre bateau.

Sur ce, je sortis de la cabane, mais elle me suivit.

— D'accord, Michel. J'ai compris, on oublie la Guadeloupe. On oublie la grande traversée. Mais est-ce que tu pourrais au moins m'emmener à Mindelo? Tu l'as dit toi-même, ça prend seulement une quinzaine d'heures.

Il fallait couper court à ses demandes et, comme je serais là encore

quelques jours, lui enlever à l'avance toute idée de revenir me harceler. Je lui parlai sur un ton plus sec.

— Décidément, tu ne lâches pas facilement, toi. Mindelo, ce n'est pas sur mon chemin. C'est vers le nord, à au moins cent milles d'ici, et moi, il faut que j'aille vers l'ouest. Si tu ne veux pas demander à un pêcheur, ce n'est pas mon problème.

Son visage devint subitement aussi violet que ses billets de cinq cents euros et si je n'avais pas réussi *in extremis* à lui attraper le poignet, j'aurais reçu une puissante gifle. Elle avait le même regard enflammé que la veille, au marché, devant le pauvre pêcheur qui avait osé la toucher.

— Va te faire foutre!

D'un geste brusque, elle arracha son poignet de ma main, pour ensuite se retourner et marcher rapidement vers la cabane.

Chapitre 9

Pendant trois jours, je travaillai sans relâche, l'avant-midi à l'ordinateur pour compléter mon rapport de recherche, le reste de la journée à la réparation du bateau. Phénomène rare à cette latitude et cette époque de l'année, ce furent des journées presque sans vent et, par conséquent, très chaudes.

Deux ados demeuraient à mon emploi : Marco comme gardien du youyou et Sebastião comme commissionnaire pour aller chercher des matériaux de construction. Hélas, il n'y avait pas de travail pour João. Il aurait bien aimé apporter de l'eau douce pour remplir les réservoirs de l'*Émerillon*, seulement la municipalité faisait face à un grave problème d'approvisionnement.

Au cours des derniers mois, le taux de précipitation avait été plus faible que d'habitude et les employés de l'usine de filtration en avaient profité pour déclencher une grève. Et comme si ce n'était pas déjà assez, le peu d'eau qui restait dans le principal réservoir de la ville avait été contaminé, peut-être de façon volontaire. Le retour à la normale était prévu pour dans deux jours mais, deux jours dans ce pays, allez savoir ce que ça pouvait signifier. En attendant, le précieux liquide arrivait d'une autre région de l'île par bateaux-citernes et les gens faisaient de longues queues au port pour faire remplir leurs seaux et leurs bidons. Tout en ménageant les six ou sept litres qui restaient dans mes réservoirs, il fallait attendre le retour de l'eau courante pour faire le plein.

Souvent, je repensais à Tanifa.

Quand elle m'avait dit son prénom, j'avais pensé qu'il pouvait être d'origine arabe ou berbère. Le lendemain de notre dernière rencontre, en regardant un atlas, je m'étais rendu compte que la vaste région du Sahara occupée par les Touaregs recoupait les frontières de la Libye, de l'Algérie, du Mali, du Niger et du Burkina Faso. C'étaient sûrement les cinq pays dont elle avait parlé. Selon toute vraisemblance, elle faisait partie du peuple touareg, un des groupes berbères les plus importants en termes de population.

Ce groupe n'était pas compris dans les ethnies visées par mon projet de recherche mais j'avais toujours été fasciné par ces «hommes bleus du désert»,

ainsi appelés en raison de la teinture indigo de leurs vêtements qui déteignait sur leur peau. Ceux que j'avais pu voir, surtout au Mali et au Niger, étaient souvent grands et minces comme Tanifa. Malgré leur appartenance à l'islam, les femmes touarègues ne portaient pas de voile; si, comme les hommes, elles se cachaient souvent le visage sous de grandes écharpes, c'était surtout pour se protéger du sable et du soleil.



Un soir, au crépuscule, alors que je me promenais en ville sans but précis, je me retrouvai sur les remparts. Le grand vent doux et particulièrement agréable qui s'était levé dans l'après-midi faisait claquer les drapeaux et onduler les robes. En regardant les moutons blancs sur l'eau de la baie, je réalisais jusqu'à quel point j'avais hâte de lever l'ancre et de retrouver l'immensité de l'océan.

Depuis les remparts, on voyait bien l'*Émerillon* et le *Girassol* au mouillage. On voyait même le youyou de l'*Émerillon*, petite tache orange sur sable blond, et Marco toujours assis, le haut du corps droit comme un mât, sur un des flotteurs. Cette capacité de s'immobiliser complètement pendant des heures, souvent en plein soleil, avait quelque chose de fascinant. Même si j'avais pu l'observer chez de nombreux Africains, je ne cessais de m'en émerveiller.

Tout à coup, il y eut du mouvement dans la baie. Un voilier se déplaçait: le *Girassol*. Pendant que Simone tenait la barre, Pedro à l'avant finissait de remonter l'ancre. La toile couvrant la bôme et la grand-voile avait déjà été enlevée. Dès que le voilier sortirait de la baie, il n'y aurait plus qu'à mettre le bateau vent debout et à tirer la drisse pour hisser la grand-voile.

— Eux aussi...

Comme Craig quelques jours auparavant, mes amis portugais partaient plus vite que prévu. À mon retour sur l'*Émerillon*, maintenant seul au mouillage, je trouvais un papier attaché au barreau supérieur de l'échelle. Simone m'expliquait que Pedro tenait absolument à profiter de ce vent pour se rendre à Mindelo, car il ne voulait pas avoir à utiliser son moteur. «Tu sais comme il est pingre... hi! hi!»

Cette explication semblait bizarre. Car du vent, dans cet archipel et à cette période de l'année, on n'en manque jamais bien longtemps. En plus, pourquoi Mindelo tout de suite? Cette île se trouvait à l'autre extrémité de l'archipel, alors qu'il y en avait tant d'autres plus proches à visiter, comme Fogo et Maio.

— À moins que...

Comme j'avais recommandé à Tanifa de se rendre à Mindelo, je me demandai si elle ne partait pas avec eux. Cela tombait sous le sens: c'était moins risqué de s'adresser à des voyageurs qu'à un pêcheur local. Elle avait dû aborder Simone qui, en plus d'être une femme, parlait français. Et qui sait si elle ne lui avait pas offert quelques centaines d'euros pour l'aider à convaincre le «pingre»?

J'étais surpris par la profondeur de mon amertume. En dépit des doutes que j'entretenais sur cette femme, malgré la haine et la violence que j'avais pu voir dans son regard, je réalisais jusqu'à quel point j'aurais aimé la revoir. Pendant que mon cerveau gauche m'expliquait que j'avais failli me laisser bernier par la sirène, le droit continuait d'affirmer que je venais de rater une merveilleuse occasion. Par moments, phénomène bien connu, les sexagénaires oublient totalement leur âge.



Après un petit-déjeuner rapide, je me mis à l'ouvrage et réussis enfin à compléter la révision de mon texte, mettant ainsi le point final à une recherche de deux ans.

Quel plaisir de contempler à l'écran toutes ces pages bien remplies, ces paragraphes bien structurés, ces textes sans faute! Tout avait été scrupuleusement vérifié, tant la forme que le fond. Il ne restait plus qu'à mettre le fichier sur la grande toile virtuelle pour le téléporter à Montréal. J'avais déjà hâte de lire les commentaires de mes collègues, tout en sachant que je ne pourrais pas les recevoir avant d'être aux Antilles.

La réparation de la coque était aussi presque terminée. Vers la fin de l'avant-midi, j'appliquai la dernière couche de peinture sur la partie refaite et, une fois lancé, j'en profitai également pour revernir le plancher du carré, ce qui en fit un vrai miroir!

Un peu plus tard, je mis mon ordinateur et une des deux paires de jumelles de l'*Émerillon* dans mon sac à dos pour ensuite monter dans le zodiac et ramer vers la grève. Après avoir confié mon embarcation à Marco, je me dirigeai lentement vers la ville en profitant du plaisir de marcher, conscient que j'allais passer trois semaines sans pouvoir le faire. La transmission du document se fit sans problème et je ressortis du cybercafé de fort bonne humeur, sans me douter de la mauvaise surprise qui m'attendait. J'étais en direction d'un supermarché, lorsque je vis John courir vers moi, un journal à

la main et l'air troublé.

— Michel... Michel... Tu as vu ça?

Il montrait du doigt un article intitulé «DOIS ESTRANGEIROS PREGOS».

— Deux étrangers arrêtés, traduisis-je. Mais pourquoi est-ce que tu...

Inutile de compléter ma question. La photo de deux personnes aux poignets menottés qui apparaissait sur le journal me donnait déjà la réponse. Malgré les cheveux ébouriffés et les ecchymoses au front, je n'eus aucun mal à reconnaître Tanifa. La grande et fière Touarègue, que j'imaginai à Mindelo à la recherche d'un embarquement pour la Guadeloupe, n'était jamais partie de Praia. Et, chose peut-être encore plus étonnante, l'homme noir et costaud qui se trouvait à ses côtés et dont on ne voyait qu'une partie du visage portait une petite veste sans manches à l'effigie du *Bluenose*, le célèbre voilier canadien. Le vêtement que je lui avais passé alors qu'il grelottait sur mon bateau après sa sortie de la mer!

Tanifa et Kammou! Ensemble! Arrêtés par la police!

Les deux clandestins, que j'avais rencontrés l'un après l'autre dans des circonstances on ne peut plus différentes, avaient donc fini par se croiser et, selon toute vraisemblance, par s'acoquiner.

John se chargea de la traduction.

— Ça s'est passé hier soir... Le gardien du port de pêche n'a pas aimé les voir rôder autour des chalutiers... Comme il y a eu plusieurs vols sur les bateaux au cours des dernières semaines, il a décidé d'appeler la police...

Je me mordais les lèvres. Ils étaient probablement allés à ce port dans le seul but de trouver un pêcheur qui pourrait les emmener à Mindelo, comme je l'avais conseillé à Tanifa.

— L'arrestation n'a pas été facile... Le gars et la fille se sont défendus comme des tigres... Il a fallu quatre policiers pour les maîtriser...

Tout cela me semblait bien triste. Je commençais à me demander si je n'aurais pas dû accepter la demande de Tanifa de l'emmener à Mindelo. Au fond, quelle preuve avais-je de sa malhonnêteté? Cet argent, elle avait très bien pu l'accumuler avant le début de son travail à l'orphelinat. Ou encore, elle avait pu le recevoir en héritage. Qu'est-ce que je pouvais en savoir?



Comme il était plus de midi, j'avais invité John au restaurant. Ce serait notre dernier moment ensemble, car John devait se rendre sur Fogo, l'île voisine,

pour s'occuper d'une tante qui venait de tomber malade.

Vers la fin du repas, alors que John et les autres clients du Caracol écoutaient une émission sportive à la télé, je pris quelques minutes pour penser à mes préparatifs. Le retour de l'eau potable était prévu pour le lendemain matin et je prévoyais partir tout de suite après avoir rempli mes réservoirs. Ne pas oublier d'acheter des fruits et des légumes frais, des œufs et du lait en poudre. Très important également de compléter l'équipement de pêche. Il me restait seulement deux ou trois petits calmars en plastique aux couleurs fluo pour attirer la bonite et la dorade coryphène. Il m'en fallait au moins douze.

À 13 heures, l'émission sportive se termina pour faire place au bulletin de nouvelles. Comme à chaque journal télévisé depuis le début de la pénurie d'eau, il fut d'abord question de cet important problème. La voix du lecteur étant bien articulée, je réussis à comprendre, juste avant la réaction sonore dans la salle, «*outros dois dias*». Encore deux jours. Désespérant! Quand le maire et le directeur des travaux publics apparurent à l'écran, plusieurs se mirent à les huer comme s'ils pouvaient les entendre.

— Le retour de l'eau est prévu d'abord pour les quartiers riches, m'expliqua John.

Il y avait effectivement de quoi râler.

Après l'entrevue avec le maire et le directeur, on passa à un autre sujet tout aussi intéressant. La télé montra d'abord une ambulance arrivant à toute vitesse sur le quai d'un port de pêche où se trouvaient déjà deux autos de police; sur le plan suivant on voyait deux hommes vêtus de blancs qui entraient une civière dans l'ambulance. Ensuite, ce furent Kammou et Tanifa, menottes aux poignets, encadrés par plusieurs policiers.

Je n'avais jamais été aussi frustré de ne pas bien comprendre une langue.

— Qu'est-ce qu'ils disent?

— Arrestation difficile, hier soir... Un homme noir très fort et très violent... Une femme armée d'un long poignard... Deux policiers sauvagement agressés, l'un d'eux dans un état critique... Un autre policier a utilisé une matraque pour les maîtriser... Beaucoup d'argent liquide sur eux mais aucune pièce d'identité...

John cessa un moment de traduire pour mieux écouter.

À au moins deux reprises, je crus entendre le mot «Sénégal» mais le débit du reporter sur les lieux de l'événement était décidément trop rapide. Je ne pus rien comprendre de plus. À la fin, John se tourna vers moi avec un air grave.

— Tu ne vas pas me croire.

— Quoi? Du nouveau?

— Avant de venir ici, cet homme et cette femme étaient déjà recherchés par la police du Sénégal. Et très activement.

— Recherchés pour vol? demandai-je.

— Pour vol, oui, mais aussi pour meurtres. Trois meurtres!

— Quoi?

— Si j'ai bien compris, le crime a eu lieu à Dakar il y a dix ou quinze jours. Les criminels ont été filmés par une caméra de surveillance. L'homme a été vu par la suite à Saint-Louis.

Les morceaux d'un terrible puzzle commençaient à se mettre en place dans mon esprit. Contrairement à ce que j'avais d'abord cru, Kammou et Tanifa ne s'étaient pas rencontrés pour la première fois à Praia, ils se connaissaient déjà avant de quitter le Sénégal. Ils se connaissaient même assez pour commettre ensemble un triple meurtre. Après cet horrible crime, ils avaient fui Dakar en se séparant, lui se dirigeant vers le nord jusqu'à Saint-Louis et elle, vers le sud jusqu'à Ziguinchor. Ils avaient ensuite effectué la traversée vers Praia chacun de leur côté pour s'y retrouver et chercher un bateau en partance pour les Antilles.

— Les enquêteurs se demandent comment ces Africains ont pu se rendre jusqu'ici, continua John. Toute personne qui aurait des informations à ce sujet doit communiquer avec la police dans les plus brefs délais.

Cela me fit un peu frémir. Car des informations à ce sujet, moi, j'en possédais. Mais je n'avais pas du tout envie de dire à la police que le tueur avait fait une partie du trajet avec moi, alors que sa complice était venue avec mon ami canadien.

Chapitre 10

Le traversier pour Fogo allait bientôt partir et John ignorait toujours comment il ferait le trajet d'une vingtaine de kilomètres entre San Filipe, la petite ville portuaire où accostait le bateau, et Mosteiros, le village où habitait sa tante, au nord de l'île.

— Je pense qu'il y a un genre de minibus, dit-il avant d'embarquer. Sinon, je pourrai toujours faire du stop.

Pour entreprendre une traversée de l'Atlantique à partir de Praia, comme j'allais bientôt le faire, le chemin le plus court était de contourner Fogo par le nord et ainsi de passer juste en face de Mosteiros. Si j'avais pu partir quelques jours plus tôt, ou encore, si John avait pu m'attendre, je l'aurais emmené jusqu'au hameau de sa tante en voilier. Pendant un moment, j'avais jonglé avec l'idée de devancer mon départ et d'essayer de remplir mes réservoirs d'eau à Mosteiros, mais cela m'avait semblé trop risqué. Dans un si modeste village sur une île minuscule – une des plus petites de l'archipel –, on pouvait difficilement s'attendre à ce que l'eau de consommation soit disponible en abondance. Et de son côté, John n'avait pas vraiment le choix, la situation précaire de sa tante commandait un départ immédiat.

Quand le traversier commença à s'éloigner du quai, le jeune Cap-Verdien appuyé au parapet me regardait avec les jumelles que je lui avais offertes. Malgré son refus de toute rémunération pour ses services de guide, j'avais au moins réussi à lui faire accepter ce cadeau.

— Bonne traversée! lui criai-je depuis le quai.

— C'est plutôt à moi de te dire ça, souligna John en baissant les jumelles. Bon vent vers le Québec! Et surtout, n'oublie pas de m'envoyer un *mail* quand tu seras rebranché.

— D'accord, c'est promis. Je vais te l'envoyer des Antilles. Bonne chance avec ta tante!

— Merci, Michel. *Adeus!*

— *Adeus amigo!*

Après Craig, Pedro et Simone, voilà qu'un autre ami me quittait. J'avais de plus en plus hâte de prendre la mer.



Un petit attroupement sur le quai près d'une grue qui déchargeait un bateau de pêche attira mon attention. Pendant que je m'approchais, la grue déposa un gros objet de forme allongée dans un camion. Tout en étant trop loin pour voir ce que c'était, j'avais un mauvais pressentiment.

À mon arrivée sur les lieux, les badauds discutaient avec une certaine animation et un mot que je n'avais jamais entendu revenait souvent dans leurs conversations: «*abrigo*». Sans connaître la signification de ce mot, je me doutais qu'il ne s'agissait pas d'un fruit.

Le pied sur une roue du camion et une main sur le rebord de la benne, je réussis à me hisser assez haut pour voir son contenu. C'était bien ce que je craignais. «*Abrigo*» était l'équivalent portugais de «pirogue». J'avais sous les yeux une petite embarcation rongée par la pourriture et fortement endommagée, presque coupée en deux. Elle était blanche avec des motifs bleus et je pouvais lire son nom écrit en lettres noires sur le côté: *Espoir*. L'ironie a parfois un goût amer.

Au risque d'attirer l'attention du grutier et des badauds, je pris quelques secondes pour examiner cette *abrigo*. D'une longue perche en bois accrochée au plancher, pendaient les lambeaux d'une voile fabriquée avec des sacs de farine ou de sucre, comme j'en avais souvent vu en Afrique. Aucun emplacement pour un moteur. En plus d'avoir parcouru tout ce chemin sur une coquille de noix, Kammou l'avait fait à voile – si toutefois ces bouts de tissus prélevés sur de vieux sacs pouvaient être considérés comme des voiles. Pourtant, n'eût été cette fâcheuse collision avec l'*Émerillon*, il aurait sûrement atteint son objectif. Un véritable exploit.

Une cruche de plastique apparemment vide était retenue par une corde attachée à un banc. Le soir de l'accident, j'avais vu quatre contenants semblables, deux qui flottaient à la dérive et deux autres attachés à la ceinture de Kammou. Il y en avait donc au moins cinq à bord de l'*Espoir* au moment de la collision et c'était sans doute pour la plupart des réservoirs d'eau. Tout en étant particulièrement téméraire, cet homme n'était pas fou.

En quittant le port, je croisai deux véhicules arrivant à toute vitesse: une voiture de police avec deux agents à bord et une autre de la douane, avec seulement le conducteur. Le douanier qui était venu sur mon voilier le jour de

mon arrivée avait pris sa retraite le lendemain, mais cela n'était pas totalement rassurant, car il avait sans doute parlé de l'*Émerillon* à ses collègues avant de partir. Que leur avait-il dit au juste? Et qu'avait-il inscrit dans son rapport? Avait-il parlé des dommages à la coque du voilier? J'aurais bien aimé le savoir.



Rien de tel qu'une bonne marche quand on sent le besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Sans cesser de penser à ce que j'avais vécu au cours des derniers jours, je me mis à errer comme un zombie, d'abord dans les rues de Praia et ensuite sur la grève.

Ce Kammou et cette Tanifa, chacun à sa façon, m'avaient profondément marqué. Récupérer un homme à la mer en pleine nuit après avoir coulé son embarcation n'est pas chose banale. Se faire offrir cinq mille euros par une Touarègue pour une traversée de l'Atlantique non plus. Et le fait de les avoir vus ensemble sur le journal et à la télé, tous les deux accusés d'un triple meurtre, avait été tout un choc.

Mais étaient-ce vraiment des assassins? Kammou était un homme violent – j'en savais quelque chose – et le comportement de Tanifa, avec son poignard et sa liasse de billets violets n'inspirait guère confiance. On pouvait facilement les imaginer occupés à toutes sortes d'activités criminelles. Mais de là à croire qu'ils puissent commettre des meurtres... Tout en cheminant, j'analysais ce qu'ils m'avaient dit et comment ils s'étaient comportés avec moi, je faisais des recoupements avec ce qu'on avait mentionné dans les médias, j'essayais de démêler le vrai du faux. Après une demi-heure de marche, au tournant d'un cap rocheux, j'aperçus la cabane au loin. Même si la prudence la plus élémentaire commandait de me tenir loin de tout ce qui avait un rapport avec ces deux personnes, je ne pus résister à la tentation d'aller jeter un œil à l'intérieur.

Rien n'avait bougé depuis ma dernière visite. Le tee-shirt et le bermuda étaient toujours là sur un clou, le bout de tissu également, sauf que c'était devenu un vêtement, une petite robe rose et bleu avec une bordure dorée. Était-ce le travail de Tanifa? Cela semblait difficile à concevoir. Pourquoi une femme poursuivie par la police aurait-elle pris le temps de fabriquer une robe d'enfant?

Autre élément nouveau, par terre, près du lit: un petit pot de pilules sur lequel on pouvait lire «*Antibióticos*». Plusieurs résidents de Praia avaient été

malades à cause de l'eau contaminée. Apparemment, Tanifa n'y avait pas échappé.

En soulevant une poche de jute pleine de poussière, je découvris des objets qui m'étaient familiers: deux contenants de plastique, un blanc et un jaune. Comme on pouvait s'y attendre, Kammou était passé par là. Dans la blanche il y avait seulement de l'eau mais la jaune contenait un objet inattendu: une petite flûte en bois. Kammou était-il musicien? Compte tenu de sa carrure et de la robustesse de ses mains, j'avais du mal à l'imaginer en train de jouer d'un instrument si délicat.

C'est toutefois en dessous du matelas que je fis la découverte la plus intéressante: quatre calepins noirs, exactement comme celui que j'avais vu quelques jours plus tôt à l'église sur l'agenouilloir devant le banc où dormait Tanifa. Ils étaient numérotés de un à quatre.

Après avoir pris le premier, j'hésitai à l'ouvrir. C'était peut-être un journal personnel. En plus d'une répugnance naturelle à fouiller dans la vie privée des gens, il me paraissait beaucoup plus sage d'oublier cette femme que d'entrer davantage dans son intimité. Mais si j'avais eu cette sagesse, serais-je venu dans cette cabane? En ouvrant le calepin au hasard, je tombai sur un texte intitulé «Méditerranée». Ce nom piqua ma curiosité, car Tanifa avait parlé d'une tentative de se rendre en Italie, ce qui nécessitait de traverser une partie de cette mer.

La traversée n'avait pas trop mal commencé, sauf que j'étais épuisée. Peu après le départ de Zuwarah, au début de la nuit, je me suis assoupie. J'ai dormi pendant deux heures dans le ronron du moteur, bercée par la vague. Heureusement, la mer n'était pas trop forte. Il faisait plus noir encore quand je me suis réveillée. De l'arrière, je distinguais à peine les passagers d'en avant. Tous des hommes! Une seule femme dans cette galère. À nouveau, il y avait du vinaigre dans ma poitrine. Rebonjour, madame l'Angoisse!

L'écriture était nerveuse et il y avait pas mal de ratures mais le texte se lisait bien. Quelques pages plus loin, le mot «Libye» attira mon attention.

La Libye n'était plus qu'un mauvais souvenir. Le genre de souvenir qu'on aimerait pouvoir extirper de son cerveau pour qu'il cesse de gâter les autres.

La série de petites lumières était de plus en plus loin à l'horizon. Nous avons réussi à quitter la côte. Nous avons échappé à deux polices, celle de notre tyran national et celle de Kadhafi. Ils ne pouvaient plus rien contre nous, ces salopards. Nous étions enfin sortis de l'enfer. Nous avons enfin

échappé aux griffes de Satan et de Belzébuth. Mais il faisait froid sur mon nuage qui montait vers le ciel. Et, pour tout dire, je n'étais pas certaine d'être en route pour le paradis.

Ce passage me laissa songeur. Des démêlés avec la police de son pays. J'aurais bien aimé savoir pour quel motif. En tout cas, il était clair maintenant que la Libye n'était pas son pays d'origine. Sur les cinq possibilités, il en restait donc quatre: Niger, Algérie, Mali et Burkina Faso.

Des bruits provenant de l'extérieur me firent sursauter. Je pensai tout de suite à la police mais, en sortant, je vis deux enfants qui se sauvaient: un garçon et une petite fille. La grosse femme qui les rejoignit un peu plus loin leur parla sur un ton agressif en agitant une main menaçante. Je repensai à la petite robe, dont la taille semblait correspondre à celle de cette fillette, mais l'hypothèse qu'elle puisse lui être destinée ne faisait que m'embrouiller davantage.

De retour dans la cabane, je réalisai que si je n'avais pas trouvé ces calepins, ces enfants et peut-être d'autres auraient sûrement fini par les découvrir. Et Dieu sait ce qu'ils en auraient fait. Avant de partir, un moment de réflexion s'imposait.

Les passages que j'avais lus montraient que Tanifa avait essayé de se rendre en Italie, ce qui concordait avec ce qu'elle m'avait dit. Par ailleurs, une personne qui fuit la police de son pays n'est pas forcément une criminelle de droit commun, surtout pas en Afrique. Et une personne qui désigne le chef de son pays comme «notre tyran national» ressemble davantage à une réfugiée politique qu'à une voleuse ou une meurtrière. Le cas échéant, ces calepins contenaient peut-être des informations susceptibles de le démontrer.

Étais-je totalement naïf? Malgré tout ce qu'on disait dans les médias, l'idée que cette femme puisse avoir participé aux meurtres de trois hommes à Dakar ne me rentrait pas dans la tête. Kammou peut-être, à la limite, mais pas elle. Et encore, Kammou, quelle preuve avait-on contre lui? Le fait qu'il soit recherché par les polices du Sénégal et du Cap-Vert?

— Ce serait peut-être plutôt ça, la vraie naïveté...

La question principale demeurerait: que faire de ces documents? Les remettre à la police? Cette option ne me plaisait guère. J'avais trop de doute sur la façon dont on allait les utiliser. Essayer de retracer sœur Thérèse en Guadeloupe? Elle ne les recevrait pas avant plusieurs jours. Et en plus, qu'est-ce qu'elle pourrait en faire? Pour l'instant, je ne voyais qu'une possibilité: les examiner un peu plus et décider ensuite.

J'avais encore sur le dos le sac dans lequel je transportais mon ordinateur. Sans plus réfléchir, j'y plaçai les calepins. Après une brève hésitation, et sans trop savoir pourquoi, je pris aussi la flûte.



De retour sur mon voilier, je venais d'enlever mon sac à dos et je commençais à chercher la clé du cadenas fermant la porte, quand je vis venir à toute vitesse une vedette de la police. Plutôt inquiétant. Avait-on déjà fait le lien entre l'épave de l'*Espoir* et les dommages à la coque de l'*Émerillon*?

La vedette ralentit, roula un moment sur la vague qu'elle avait créée et se rangea à côté du voilier, lui-même un peu bousculé par les remous du sillage. Comme je le craignais, un des deux policiers me demanda de venir immédiatement au poste de police. Malgré les difficultés de la langue, je compris qu'on voulait me poser des questions sur Craig, comme si on savait déjà que Tanifa était venue avec lui. Donc, apparemment aucun lien avec la pirogue coulée, mais je n'étais pas tranquille. Le fait d'être canadien, moi aussi, pouvait suggérer une complicité.

Et ces flics n'étaient pas vraiment du genre cool. Pas question de prendre mon temps et d'aller à terre un peu plus tard avec mon zodiac comme je l'aurais souhaité. Il fallait que je monte avec eux et tout de suite. Sur un ton aussi ferme que respectueux, le policier qui tenait la roue promit de venir me reconduire dès ma sortie du poste.

La vedette commençait à s'éloigner du voilier et à prendre de la vitesse quand je réalisai que j'avais laissé sur le plancher du cockpit mon sac à dos qui contenait toujours mon ordinateur, les calepins et la flûte. J'aurais pu demander aux policiers de retourner mais le risque de me faire voler me semblait minime. Les vols des dernières semaines, entre autres, sur le *Celtic Dream* et le *Girassol*, avaient eu lieu la nuit et, comme on était seulement au milieu de l'après-midi, il y avait tout lieu de croire que je serais de retour avant la fin de la journée.

Chapitre 11

En entrant dans ce grand bâtiment en béton à la mine sévère, j'eus l'idée de téléphoner à Patrice Lemay, l'agent consulaire canadien que j'avais connu au Cercle de voile de Dakar, celui qui m'avait parlé des exigences élevées des douaniers du Cap-Vert envers les bateaux de passage. Cette visite forcée au poste de police de Praia ne me disait rien de bon. Je voulais au moins reprendre contact avec l'ambassade du Canada au Sénégal – qui s'occupait également du Cap-Vert – au cas où la situation se compliquerait.

Le policier qui m'accompagnait me conduisit à une petite pièce pourvue d'un vieux téléphone à roulette, véritable pièce de musée, près du hall d'entrée. Depuis mon arrivée en Afrique, j'avais toujours sur un bout de papier dans mon portefeuille la liste des numéros les plus importants des pays visités. Cette précaution me permit de rejoindre rapidement l'ambassade mais, au moment où je commençais à parler à la réceptionniste, la ligne fut coupée. Il me fallut deux autres tentatives pour enfin réussir à parler à Patrice Lemay.

Même si le fait de le connaître un peu me simplifiait la tâche, je ne voulais pas tout lui dire, du moins pas tout de suite. Comme personne, à l'exception de Craig, Pedro et Simone, ne connaissait mes liens avec Kammou, je décidai d'en faire abstraction. Après avoir expliqué où je me trouvais en ce moment, je racontai brièvement ma rencontre avec une Nord-Africaine qui par la suite avait été arrêtée par la police.

Lemay ne tarda pas à découvrir de qui il s'agissait.

— Pas une femme nommée Tanifa, j'espère?

— Oui, justement. Je vois que les médias du Sénégal en ont parlé.

— Évidemment, c'est à la une de tous les journaux. Trois hommes assassinés sur un bateau au port de Dakar, une vraie manne pour les journalistes.

— Sur un bateau, tu dis?

— Oui, un bateau de pêche, je crois: le *Cabestan*. Il y a beaucoup de chalutiers dans la région, beaucoup trop en fait, ils sont en train de vider la

mer avec leurs satanés filets d'un kilomètre de large. Mais je reviens aux meurtres. Les trois cadavres, celui du capitaine et ceux de deux matelots, ont été découverts dans la cabine du capitaine plusieurs jours après le crime. Heureusement, il y avait une caméra de surveillance dans cette section du port. C'est ce qui a permis à la police d'obtenir le signalement des trois assassins.

— Ils étaient trois?

— C'est ce qu'on dit dans les médias: trois victimes et trois assassins.

— Charmante symétrie!

— Il paraît que sur le film, on voit d'abord une femme blanche qui entre dans le chalutier et ensuite un homme noir très costaud. Dix minutes plus tard, le même homme en ressort, blessé au visage, et avec une autre femme, blanche elle aussi. Les deux s'éloignent en courant.

Cette blessure concordait avec la cicatrice que j'avais remarquée sur la joue de Kammou, mais la participation de deux femmes à ce crime m'intriguait.

— Comment expliquer qu'on ne voit pas la même femme à l'arrivée et au départ?

— Pour l'instant, ça demeure un mystère. Et à mon avis, ça risque de le rester longtemps. En fait, tant qu'on n'aura pas arrêté la deuxième femme. Mais ce n'est pas tout. Les médias viennent d'annoncer que le groupe est recherché pour un autre crime, à Ziguinchor, celui-là. Un enlèvement d'enfant.

Le nom «Ziguinchor» résonna dans ma tête comme un coup de gong et le mot «enfant» ne manqua pas de me rappeler la petite robe dans la cabane.

— Une fillette blanche, précisa Lemay, et pas n'importe qui. La fille de Gérard Brulin, un homme d'affaires d'origine française, immensément riche, un des plus grands nababs du Sénégal. Ça s'est passé tout près du centre-ville, en plein jour. Des témoins ont vu une femme blanche, grande et mince, qui la faisait monter dans une voiture. La description qu'ils en ont faite correspond en tout point à une des deux femmes de la vidéo, celle qui a été filmée à la sortie du bateau après le triple meurtre. On a su par la suite qu'elle s'appelait Tanifa Ouzikar et qu'elle venait du Mali.

— Du Mali... répétais-je, songeur. Et cet enlèvement, c'était quand?

— Il y a une dizaine de jours, environ.

Aux dires de John, Tanifa était à Praia depuis seulement quelques jours. Même en comptant environ quatre jours pour la traversée, elle avait pu participer à cet enlèvement avant de quitter ses complices pour s'embarquer sur le voilier de Craig. Et, compte tenu de la petite robe de la cabane, on

pouvait même se demander si elle n'avait pas emmené la fillette.

— Est-ce qu'on sait comment les deux criminels ont traversé au Cap-Vert?

— Ah ça, c'est ce que tout le monde se demande. Surtout que leurs photos avaient été affichées partout dans les ports, les aéroports et autres lieux publics, sans parler des journaux et de la télévision. Mais justement, tu disais qu'on voulait t'interroger sur ta rencontre avec cette femme. Est-ce que tu crois qu'ils te soupçonnent de l'avoir emmenée là-bas?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Si c'est pas trop indiscret, tu l'as connue comment, cette femme?

Encore une fois, je sentis le besoin d'en dire le moins possible.

— Simplement une rencontre sur la plage. Ça n'a duré que quelques minutes. Elle voulait que je l'emmène sur une île voisine en bateau mais, naturellement, j'ai refusé.

— Ouais, on peut dire que tu l'as échappé belle, mon vieux. Néanmoins, cette rencontre fait de toi un témoin important et, considérant l'envergure de l'affaire, un témoin très important. Or, tu sais comme moi que les démêlés avec la police, dans certains pays africains, on ne sait jamais trop comment ça va tourner.

— En cas de problème, est-ce que je peux compter sur l'aide de l'ambassade?

— J'aimerais bien, mais on ne peut pas faire beaucoup plus que de t'aider à trouver un avocat. En attendant, le mieux c'est toujours de parler le moins possible.

— Si on me pose des questions, il va bien falloir que je réponde.

— Je ne sais pas trop quoi te dire, Michel. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de partir dans les meilleurs délais, avant d'avoir de vrais embêtements. D'ailleurs, tu voyages en voilier. Tu peux lever l'ancre quand tu veux, non?

Je commençais à lui expliquer mes problèmes d'approvisionnement en eau quand, à nouveau, la ligne se coupa.

Il me fallut quelques minutes pour rétablir le contact et c'était trop tard. La réceptionniste m'informa que Lemay venait de partir, à la même heure que d'habitude. Maudits fonctionnaires! Je faillis démolir l'antique téléphone en raccrochant.



Une femme noire en civil ouvrit la porte d'un local et actionna un interrupteur

pour faire de la lumière. C'était un petit espace sans fenêtre, aux murs gris, avec pour tout ameublement une table et quelques chaises.

— Voilà, dit-elle, en portugais. Monsieur l'inspecteur viendra vous rejoindre dans une quinzaine de minutes.

J'étais content d'avoir un peu de temps pour réfléchir. Que faire si «monsieur l'inspecteur» me posait des questions sur les dommages à mon bateau? M'en tenir à ce que j'avais dit au douanier ou avouer mon accident avec une pirogue?

Un tel aveu aurait pu présenter un avantage important. La police allait peut-être finir par faire le lien entre l'épave de l'*Espoir* et les dommages à la proue de l'*Émerillon*. En plus, Kammou lui-même finirait sans doute par révéler à la police comment il était venu. Dans un cas comme dans l'autre, il serait nettement préférable pour moi d'avoir déjà tout avoué.

D'un autre côté, révéler comment Kammou était venu ne manquerait pas de compliquer la situation. D'abord, le fait d'avoir caché la vérité au douanier m'enlevait à l'avance toute crédibilité et on me soupçonnerait sûrement d'avoir agi comme passeur. De toute façon, on aurait besoin de mon témoignage, ce qui pourrait retarder mon départ de plusieurs jours ou même de plusieurs semaines. Par ailleurs, d'après ce que Lemay venait de me dire, il ne fallait pas trop compter sur l'ambassade du Canada.

Je marchais de long en large comme un tigre en cage.

L'idée de devoir repousser la date de mon départ pour une période indéterminée me rendait fou mais, à la réflexion, il fallait considérer le facteur temps. Kammou était de toute évidence un dur à cuire. On pouvait espérer qu'il continue de se taire, du moins, pour quelques jours. Quant à l'épave de la pirogue, la retraite du douanier qui avait visité l'*Émerillon* réduisait de beaucoup les risques qu'on fasse le lien avec les dommages à mon bateau, du moins à court terme. Il semblait avoir gobé l'histoire de la collision avec un gros morceau de bois et, compte tenu du caractère anodin de ce genre d'accident, il avait probablement omis d'en parler dans son rapport.

«Parler le moins possible...», avait conseillé Lemay. Et «partir dans les meilleurs délais...». En me rappelant ces conseils qui me semblaient très judicieux, deux mots me vinrent à l'esprit: ce soir!

Était-ce vraiment envisageable?

Mon bateau était maintenant réparé, mon rapport déjà transmis et, à la réflexion, il n'était pas nécessaire d'aller chercher mon passeport à la douane. En arrivant dans un autre pays, je pourrais toujours invoquer une perte ou un vol. Je ne serais sûrement pas le premier à le faire. Côté bouffe, nul besoin de

produits frais et sophistiqués. À la limite, un petit supermarché le soir même pourrait convenir. En somme, il ne manquait pratiquement que l'eau douce. Les deux ou trois litres qui restaient dans mes réservoirs étaient nettement insuffisants pour une traversée de trois semaines. Juste pour boire et cuire la nourriture sèche, comme le riz et les pâtes – mon alimentation de base en traversée –, il m'en fallait au moins quinze. Et à la télé, on avait annoncé que la pénurie allait durer encore deux jours. Ce qui voulait dire peut-être trois, peut-être quatre...

— Que faire?

Je regrettais amèrement de ne pas être parti plus tôt en emmenant John avec moi. Une fois à Mosteiros, il aurait bien réussi à me trouver quelques dizaines de litres. Trop tard maintenant. Quitter Praia sans passer prendre mon passeport ne manquerait pas de susciter des doutes à mon sujet. La police pourrait facilement envoyer mon signalement et celui de l'*Émerillon* à toutes les îles de l'archipel pour demander mon arrestation.

Après quelques minutes d'intense réflexion, je finis par entrevoir une autre solution. Sur les tablettes des supermarchés, il n'y avait plus une bouteille d'eau mais sûrement encore plusieurs autres produits en contenant, tels que bière, boissons gazeuses, jus de fruits ou de légumes, soupes, etc. Qu'est-ce qui m'empêchait de faire cuire du riz ou des pâtes, par exemple, dans du jus de tomate ou même de la bière?

Cette idée me plaisait. Elle me plaisait même beaucoup!

Quand l'inspecteur arriva dans la salle, mon plan était prêt. Primo, donner à ce policier la même version des faits qu'au douanier. Secundo, tout de suite après l'interrogatoire me précipiter au supermarché pour acheter de la nourriture et un maximum de produits liquides. Tertio, lever l'ancre dès cette nuit et mettre le cap directement sur les Antilles.

L'idée de retrouver le souffle du grand large dans quelques heures me procura une telle excitation que je dus faire un effort pour me calmer, de peur que l'inspecteur ne soit intrigué par mon attitude.

Chapitre 12

Contrairement à plusieurs de ses collègues, l'inspecteur Francis Kinsou ne ressemblait pas du tout à un Portugais. Son visage était celui d'un Africain noir.

Dans les premières minutes de notre rencontre, il m'apprit qu'il était né d'une mère cap-verdienne et d'un père béninois et qu'il avait passé la majeure partie de son enfance à Cotonou. Voilà pourquoi il parlait si bien français. Tout en étant plus jeune que moi d'au moins dix ans, il était déjà complètement chauve et ses grosses lunettes à monture noire lui donnaient un air sévère.

D'une grande enveloppe, il sortit un petit cahier et deux passeports canadiens. Je devinai que c'étaient le mien et celui de Craig. Il en ouvrit un et commença par examiner la page principale.

— Michel Bussièrès. Montréal, Canada... Il ne fait pas très chaud chez vous, en ce moment, à ce qu'on dit. En décembre, c'est déjà tout blanc de neige, non?

L'interrogatoire commençait d'une façon plutôt amicale mais, pour en finir au plus vite, je préférais m'en tenir à des réponses aussi brèves que possible tout en restant dans les limites de la politesse.

— Oui. C'est plus agréable au Cap-Vert.

L'inspecteur tournait les pages une à une.

— Je vois que vous avez beaucoup voyagé, monsieur Bussièrès.

Espérant que mon statut de professeur me donnerait une aura d'honnêteté, je lui expliquai que j'enseignais à l'Université de Montréal et lui parlai brièvement de mes recherches des dernières années sur certaines ethnies du Sahel.

— Il y a beaucoup de Touaregs dans ces pays, remarqua Kinsou. Est-ce que vous en avez rencontré?

— Non, ce groupe ne faisait pas partie de mon projet de recherche. Mais, écoutez, monsieur l'inspecteur, j'ai beaucoup de travail qui m'attend. Est-ce

qu'on pourrait aller directement au but? On m'a dit que vous vouliez me parler de Craig, le propriétaire du *Celtic Dream*. C'est bien ça?

— En fait, nous aurions préféré lui parler personnellement, mais comme il est déjà parti... Et curieusement, sans avoir pris la peine de passer au bureau des douanes pour reprendre son passeport. Il faut croire qu'il était vraiment pressé de lever l'ancre, comme vous dites entre marins.

Il déposa mon passeport sur la table et ouvrit l'autre.

— Craig O'Gallagher. Halifax, Canada... Plutôt rares, les voiliers canadiens sur notre île, vous savez. Or, ces jours-ci nous avons eu la chance d'en avoir deux. Et en plus, les deux arrivaient du Sénégal. Alors, évidemment, nous sommes un peu intrigués. Est-ce que je dois comprendre que vous vous connaissiez et que vous aviez rendez-vous ici, à Praia?

— Vous savez, monsieur Kinsou, il y a trente-quatre millions de personnes au Canada et c'est un pays immense. Halifax pour un Montréalais, c'est un peu comme Nairobi pour un Cap-Verdien. Je peux vous assurer que je ne connaissais pas du tout cet homme.

— D'accord, mais son bateau était ancré tout près du vôtre. Vous avez sûrement pu échanger un peu.

Après avoir raconté à peu près tout ce que je savais sur Craig, je ne pus résister à la tentation de demander à Kinsou pourquoi la police s'intéressait à lui. Il me lorgna d'un œil perplexe.

— O'Gallagher ne vous a pas parlé des deux Africains qu'il avait emmenés du Sénégal?

— Deux Africains?

Sans le vouloir, je mis l'accent sur le «deux». Il semblait croire que Kammou était venu sur le *Celtic Dream* comme Tanifa.

Il me parla alors sur un ton presque chaleureux, qui semblait tout à fait sincère.

— J'imagine, professeur, que vous commencez à percevoir la gravité de la situation. Car vous n'êtes pas sans savoir, les médias en ont tellement parlé, que les deux personnes arrêtées hier soir sont accusées d'un triple meurtre, d'un vol de huit mille euros et de l'enlèvement d'une fillette. Cet enlèvement a eu lieu à Ziguinchor. Or, cette femme, qui s'appelle Tanifa, venait de Ziguinchor, justement, comme votre compatriote O'Gallagher. Et, comme par hasard, l'homme arrêté avec elle hier portait une veste sur laquelle on pouvait voir l'image du *Bluenose*... un voilier célèbre dans votre pays, à ce qu'on dit?

— Il est sur toutes nos pièces de dix cents, articulai-je péniblement.

— Oui, c'est ce que j'ai appris sur le Web. On dit aussi que ce voilier a été

construit dans un village de la Nouvelle-Écosse. Un village nommé... attendez, j'ai noté ça quelque part. (Il ouvrit son cahier et tourna quelques pages.) Oui, c'est bien ça, Lunenburg, une petite localité près de Halifax. Ce qui, une fois de plus, nous ramène à Craig O'Gallagher. Nul besoin de s'appeler Sherlock Holmes pour comprendre que nos deux moineaux sont venus avec lui.

— Je vois, dis-je, en retenant un soupir.

— Ce n'est pas une petite affaire, vous savez: trois meurtres. Et d'ailleurs, trois assassins. Heureusement, nous avons pu en épingler deux mais il est urgent qu'on trouve le troisième, ou plutôt, la troisième, puisqu'il s'agit d'une femme.

— Vous croyez qu'elle est ici, au Cap-Vert, comme les deux autres?

— Ça me paraît très probable. D'ailleurs, il n'est pas impossible qu'elle soit venue, elle aussi, avec O'Gallagher sur le *Celtic Dream*. Mais, évidemment, pour les fins de l'enquête, toutes les hypothèses doivent être examinées. Alors, j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous pose une petite question.

— Je vous écoute.

— Est-ce que vous êtes venu seul sur votre voilier, de Dakar à ici?

Question tout à fait prévisible.

— Oui, effectivement. Je fais une traversée en solitaire.

— Je tiens à vous dire, professeur, que nous n'avons aucun doute sur vous. Il ne me serait jamais venu à l'idée que vous auriez pu aider des criminels à fuir la police. Mais vous auriez pu prendre des passagers sur votre bateau sans savoir qu'il s'agissait de criminels.

En réalité, cela correspondait exactement à ce qui s'était passé. Kammou avait fait un bout de chemin sur mon voilier sans que je sache qui il était. Je n'avais donc absolument rien à me reprocher à cet égard.

Le téléphone sonna et Kinsou s'empressa de répondre. Il semblait attendre cet appel.

— Allô!... *Novo?*...

Visiblement intéressé par ce qu'il entendait, l'inspecteur passait sans cesse la main sur son crâne luisant comme pour le polir davantage. De temps à autre, tout en écoutant, il me regardait, ce qui me donnait la désagréable impression qu'on lui parlait de moi.

— *Muito bem!* finit-il par dire. *Martenha-me informado.* (Tenez-moi informé.)



Après avoir raccroché, un sentiment de reproche se lisait sur son visage.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez parlé à cette femme.

Cette information venait sans doute de Tanifa elle-même. Quel type d'interrogatoire pouvait-elle subir en ce moment? Sûrement moins cordial que le mien.

— Je m'excuse, monsieur l'inspecteur, mais je dois vous faire remarquer que vous ne me l'avez pas demandé. De toute façon, elle ne m'a pas dit grand-chose et je suis pleinement disposé à tout vous répéter.

Je racontai ce que Tanifa m'avait dit sur la tentative ratée de se rendre en Italie cinq ans plus tôt, son séjour dans un orphelinat de Dakar, sa collègue sœur Thérèse qui était partie pour la Guadeloupe, son objectif d'aller la rejoindre, la demande qu'elle m'avait faite de lui faire traverser l'Atlantique, etc.

Kinsou m'écoutait en prenant des notes. De temps à autre, il demandait des éclaircissements sur certains passages. Quand je parlai des billets de cinq cents euros, il cessa un moment d'écrire et leva les yeux vers moi.

— Jolie somme pour une employée d'un orphelinat! De l'argent européen en plus! Et vous n'avez pas jugé opportun d'alerter la police?

— À ce moment-là, les journaux n'avaient pas encore annoncé son arrestation. Je ne pouvais pas savoir que cette femme était une criminelle. J'ai pensé que cet argent pouvait provenir d'un don ou d'un héritage.

Kinsou esquissa un sourire suave et me fit un petit air complice.

— Cette Tanifa est un beau brin de femme, hein, professeur? Entre hommes, on peut bien se l'avouer. Une femme particulièrement attirante. En plus, on peut même dire qu'elle a l'air gentille, pas vrai?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Mais dans mon métier, dit-il sur un ton plus froid, on apprend vite à ne pas se fier aux apparences. Attendez, je vais vous montrer quelque chose.

Il sortit de son enveloppe un troisième passeport, européen celui-là, et plusieurs grandes photos qu'il étala sur la table. En voyant ces clichés, je faillis vomir. L'un des trois cadavres en décomposition avait un œil crevé et cet œil avait coulé en partie sur sa joue. Un autre avait un poignard planté dans le fond de la bouche, sa pointe ressortant par la nuque. Impossible de regarder cette photo sans penser à l'arme de Tanifa.

L'inspecteur ouvrit le passeport européen et me montra la photo de son détenteur.

— Est-ce que vous reconnaissez cet homme?

Au début, ce visage ne me disait rien, mais je finis par me rendre compte

qu'il ressemblait à celui d'un des trois cadavres sur les photos. Je pointai du doigt le visage en question.

— C'est bien lui, confirma Kinsou. Un des matelots assassinés du *Cabestan*. Et ce passeport a été trouvé dans les poches de l'Africain que nous avons arrêté hier en même temps que la belle Tanifa. Il voulait sûrement essayer de le trafiquer pour s'en servir lui-même. Heureusement qu'on a réussi à lui mettre la main au collet, celui-là. Mais surtout, il ne faut pas croire que sa compagne était moins dangereuse. Attendez, je vais vous lire quelque chose. (Il ouvrit son cahier et en sortit une feuille volante.) «Tanifa Ouzikar. Fille de Mazdal Ouzikar, médecin d'origine touarègue établi depuis longtemps à Bamako au Mali. Le docteur Mazdal Ouzikar faisait partie d'un groupe terroriste très actif depuis plusieurs années. Malgré un comportement irréprochable dans son milieu de travail, la police a fini par le démasquer. Il a été tué au cours d'une chasse à l'homme dans l'Azawad, au nord du Mali. C'était il y a cinq ans, donc bien avant le début de la guerre du Mali, mais à une époque où la guérilla des Touaregs était déjà très active.»

Je savais que les Touaregs avaient toujours refusé de reconnaître les pays où ils habitent. Je savais aussi que plusieurs groupes extrémistes, surtout au Niger et au Mali, ne cessaient de harceler les gouvernements en place pour essayer d'obtenir une plus grande autonomie. Et ce recul de cinq ans correspondait au moment où Tanifa avait tenté de se rendre en Italie.

J'avais un peu oublié où je me trouvais.

— Et Tanifa, la fille de Mazdal Ouzikar, était impliquée elle aussi dans cette guérilla?

— Au Mali, elle est considérée comme aussi dangereuse que son père. Elle a étudié la médecine, elle aussi, mais sans jamais terminer son cours. On dit qu'elle s'intéressait davantage au théâtre. Raison de plus, quand on parle d'elle, pour se méfier des apparences.

— Au théâtre?

— Dans ses dernières années à Bamako, elle avait entrepris une carrière de comédienne et commençait à être connue. Je pense même qu'elle avait joué dans quelques films français. On peut facilement imaginer qu'elle se servait de son métier et de ses déplacements dans différentes villes pour communiquer des renseignements stratégiques. Après la mort de son paternel, elle a complètement disparu. Jusqu'à la semaine dernière, la police n'avait plus jamais entendu parler d'elle, ce qui ne veut pas dire qu'elle avait cessé ses activités terroristes. Son séjour de cinq ans dans un orphelinat de Dakar vient d'être confirmé mais, de toute évidence, ce n'était qu'une planque.

L'endroit idéal pour se cacher et continuer ses opérations.

Je n'avais plus le moindre doute sur la culpabilité de Kammou et de Tanifa. Je me demandais seulement par quel mauvais coup du sort ces deux personnes, l'une après l'autre, s'étaient trouvées sur mon chemin. Si tout avait été à refaire, j'aurais tout dit ce que je savais sur eux depuis le départ.

— Il y a une chose qui m'échappe, dis-je. Quel est le lien entre des terroristes touaregs et le meurtre de trois étrangers sur un chalutier à Dakar?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Les chalutiers sont souvent utilisés pour toutes sortes de trafic. Notamment les armes et la drogue.

— D'accord, mais pourquoi l'enlèvement d'une fillette?

— Question d'argent, bien sûr. La rançon demandée s'élève à un million d'euros. Belle source de financement pour des activités terroristes, non? Sauf que si Brulin n'est pas complètement dingue, il doit bien savoir qu'on ne peut transiger avec ce genre de personne. Si vous voulez mon avis, la fillette est peut-être morte à l'heure actuelle. Ou bien, ils vont la vendre à un couple fortuné et stérile. Qui sait si elle n'est pas déjà en Espagne ou en Allemagne? Ou pourquoi pas au Canada, dans votre beau grand pays plein de gens bien nantis? À moins qu'ils ne décident de s'en servir comme otage dans une prochaine revendication. Ces gens-là n'ont aucun scrupule, vous savez. Aucune morale. Le Coran, ou du moins la façon dont ils le comprennent, leur dit de tuer les infidèles. Pas de problème. Femmes, vieillards, enfants... Couic! Ça ne les chatouille même pas.



Craig avait bien fait de me prévenir des dangers que représentait cette femme et j'aurais dû l'écouter. Quand je fis remarquer à Kinsou qu'il était tard, il me demanda d'avoir encore une peu de patience.

— De toute façon, dit-il, je dois bientôt rentrer chez moi. Sinon, je risque aussi de me faire assassiner.

— Par votre femme?

— Oui, répondit l'inspecteur, avec un sourire en coin. C'est une vraie terroriste, elle aussi. Et même pire, je dirais. Au moins avec les terroristes, on peut négocier... (Il jeta un coup d'œil à ses notes.) Bon, écoutez, il me reste seulement deux ou trois questions à vous poser. D'abord, les deux Portugais du *Girassol*, est-ce que vous avez pu leur parler?

— J'ai discuté un peu avec eux, l'autre soir, au bistrot sur la plage.

- Est-ce qu'ils vous ont dit quel était le but de leur visite au Cap-Vert?
- Pas vraiment. Ils ont simplement dit qu'ils voulaient passer quelques semaines dans l'archipel avant de traverser vers les Antilles.
- Et cela ne vous a pas semblé étrange?
- Mais non. Des Portugais voulant visiter une ancienne colonie portugaise, ça me paraissait tout à fait normal. Maintenant, si vous permettez...
- Au moment où j'allais me lever, le téléphone sonna à nouveau et l'inspecteur leva un index.
- Une minute, je vous prie.



La conversation téléphonique dura un bon moment et Kinsou semblait encore plus intéressé que lors de la précédente. Tout de suite après avoir raccroché, il se leva sans me regarder pour aller ouvrir la porte du local et dire quelques mots que je ne pus comprendre à une personne de l'autre côté.

Ensuite, il revint vers moi en me fixant d'une façon franchement inquiétante et me parla sur un ton glacial.

— Vous m'avez caché une autre chose importante, professeur.

— Quoi? Quelle chose importante?

Contrairement à ce que je craignais, cela n'avait rien à voir avec l'épave de l'*Espoir*. C'était bien pire.

— Je viens d'apprendre que la belle Tanifa et son complice avaient trouvé un bateau pour quitter Praia en direction de Mindelo.

— Ah oui? Un bateau de pêche?

— Non. Un voilier. Votre voilier, professeur.

Je me levai d'un bond.

— C'est insensé! Elle m'a demandé de l'emmener, je vous l'ai dit, mais je n'ai jamais accepté.

— Malheureusement, ça ne correspond pas à ce qu'elle vient d'affirmer à mon collègue.

— Mais vous devez bien vous rendre compte que cette femme a pu inventer n'importe quoi. D'ailleurs, elle était très fâchée que je refuse sa demande. Il est clair qu'elle a voulu se venger.

— Peut-être, mais vous comprendrez que dans une affaire aussi grave, on ne peut rien laisser au hasard. En plus, votre récent séjour au Mali et au Sénégal, deux pays où elle a vécu, ne plaide pas en votre faveur. Avant de vous laisser partir, il va falloir effectuer certaines vérifications.

— Des vérifications? Mais quel genre de...

Un policier en uniforme entra dans la salle et échangea quelques paroles en portugais avec l'inspecteur. En entendant les mots «*hotel*» et «*proibicao de deixar a ilha*» (interdiction de quitter l'île), je me sentis pâlir.

— Vous ne pouvez pas faire ça. Vous ne pouvez pas me retenir ici. Vous n'avez pas le droit.

— Dans le Code de procédure pénale du Cap-Vert, ça s'appelle «*assignation à résidence*», et je peux vous assurer que c'est parfaitement légal.

— Ma résidence, c'est mon bateau. Rien d'autre. Il n'est pas question que j'aille coucher à l'hôtel.

— Désolé mais je n'ai pas le choix. Bien entendu vous aurez un ange gardien et je tiens à vous informer que si jamais vous cherchiez à lui fausser compagnie, ce serait considéré comme une tentative d'évasion. Article 277 du Code de procédure pénale.

— C'est odieux!

— Il ne faut pas vous en faire, ajouta l'inspecteur, sur le ton le plus faussement rassurant que l'on puisse imaginer. C'est seulement pour une nuit ou deux. Nous voulons juste éviter que l'idée vous prenne de nous quitter en douce comme votre ami canadien. Simple mesure préventive.

— Inutile de vous inquiéter pour ça, mes réservoirs d'eau sont vides.

— Oui, je sais. C'est ce que vous avez dit tout à l'heure à votre ami de l'ambassade du Canada. Mais on n'est jamais trop prudent.

— Quoi? Est-ce que j'ai bien compris? Vous avez écouté ma conversation? Une conversation dans un téléphone public?

— Public, façon de parler mais, en tout cas, à l'intérieur d'un poste de police. D'ailleurs, si vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas où est le problème.

Face à une réponse aussi tordue, j'eus du mal à contenir ma colère. Je me mis à parler plus fort et avec un débit plus rapide.

— Écoutez, monsieur, je ne suis pas un criminel. Je suis un professeur d'université. Un homme tout à fait honnête et respectueux des lois, tant dans mon pays que dans ceux que je visite. Et, pour tout vous dire, je commence à en avoir ras le bol de toutes vos histoires...

L'air nullement impressionné, le policier entré un peu plus tôt me regardait les bras croisés. Visiblement, il m'attendait. L'inspecteur, lui, avait déjà cessé de me regarder. Il me parlait en ramassant ses choses sur la table.

— Bien sûr, professeur, vous êtes un homme respectable. Nous le savons très bien. C'est d'ailleurs pourquoi vous aurez droit au traitement VIP.

— Qu'est-ce que ça veut dire, VIP? On va me servir des croissants au petit-déjeuner?

— Ça veut dire qu'au lieu d'être dans une cellule ici ou à la prison, vous serez logé dans un des meilleurs hôtels en ville. Vous aurez même le privilège d'avoir une vue sur la baie. Et tout ça, bien sûr, aux frais de notre bon gouvernement.

— Vous n'avez pas le droit de me retenir. Ni à la prison ni à l'hôtel. Vous n'avez aucun mandat. C'est de l'abus de pouvoir. L'ambassade du Canada est déjà sur l'affaire, comme vous le savez, et je vous préviens que vous allez avoir de gros ennuis.

L'inspecteur, qui à ce moment-là se dirigeait vers la sortie, s'arrêta pour se tourner vers moi et me regarder d'un œil sévère.

— C'est gentil de me prévenir, professeur. J'apprécie. D'ailleurs, ce monsieur Lemay qui vous a conseillé de quitter le Cap-Vert le plus vite possible n'a pas été très... comment dire, très correct. Il n'est pas impossible que les autorités du Cap-Vert décident de loger une plainte auprès du gouvernement canadien.

Comprenant que c'était peine perdue, je fis un effort pour me calmer.

— Est-ce que je peux au moins passer sur mon bateau pour prendre mes effets personnels?

— Ce ne sera pas nécessaire. Vous allez voir, il y a tout ce qu'il vous faut à cet hôtel, même de l'eau, alors que tout le monde en manque. Ça aussi, ça fait partie du traitement de faveur. Bonne nuit, professeur.

Chapitre 13

Ce que l'inspecteur Francis Kinsou avait désigné comme «un des meilleurs hôtels en ville» n'était rien d'autre qu'un vieil immeuble en béton à deux étages, étroit comme une tour de garde, au fond d'un cul-de-sac.

La voiture de police s'arrêta juste en face et un des agents descendit avec moi et me suivit dans le hall d'entrée. C'était un homme dans la trentaine au corps athlétique, avec un revolver et une matraque à la ceinture. Mon «ange gardien» n'avait rien d'un ange! Le Cap-Verdien aux cheveux gris et au regard terne qui attendait derrière le comptoir avait sans doute été prévenu de la situation, car il ne semblait aucunement surpris. Pendant que j'enregistrais mon nom et mon adresse, le policier s'installa dans un fauteuil, devant un poste de télévision.

En allant vers ma chambre au premier étage, je ne vis qu'une porte donnant accès à l'extérieur: une sortie de secours... verrouillée comme un coffre-fort. Bravo pour la sécurité! La chambre n'était pas beaucoup plus grande que le lit collé au mur et la seule fenêtre était si étroite qu'elle ressemblait davantage à une meurtrière. En plus, elle ne s'ouvrait pas, ce qui pouvait expliquer en partie la chaleur et l'odeur de moisissure qui flottait dans la pièce.

Comme promis par Kinsou, il y avait une vue sur la baie, mais était-ce vraiment un avantage? En voyant l'*Émerillon* tout calme sur une eau reflétant la lumière du couchant, j'en ressentis une véritable douleur. Ce bateau, c'était un gage de liberté, une promesse d'aventure. Exactement le contraire de l'affreuse piaule où j'étais confiné. Et plus loin, par-delà la petite pointe de terre protégeant la baie, je pouvais voir au large, la mer et ses moutons blancs. Comme toujours, l'alizé soufflait du nord-est, le vent idéal pour naviguer vers les Antilles. Terrible frustration!

Il y avait de fortes chances pour que les voleurs profitent de mon absence au cours de la nuit. Pour s'emparer de mon sac à dos resté dans le cockpit, il ne serait même pas nécessaire de couper le cadenas ou de défoncer la porte. Heureusement que mon rapport de recherche avait été expédié. En fait, mis à

part cet ordinateur, mon bateau ne contenait pas grand-chose d'intéressant pour un cambrieleur. Le risque de vol n'avait donc plus tellement d'importance, pourvu qu'il n'y ait pas trop de casse.

Comme dans la salle d'interrogatoire un peu plus tôt, je fis les cent pas, chose encore plus indispensable cette fois. Ce sale coup de Tanifa me révoltait d'autant que j'avais sincèrement voulu l'aider en lui conseillant d'aller à Mindelo. Cependant, après un moment de réflexion, des doutes surgirent. N'était-ce pas plutôt l'inspecteur qui avait inventé cette déclaration de Tanifa pour justifier mon assignation à résidence? Une idée affolante me vint à l'esprit: les voleurs n'étaient pas les seuls qui pourraient profiter de la nuit pour visiter mon voilier; la police aussi pouvait avoir cette idée. Qu'allait-il arriver si un agent de Kinsou trouvait les calepins de Tanifa? Est-ce qu'en lisant ces textes, il était possible d'en identifier l'auteur? Cela semblait très probable. Et bien sûr, le cas échéant, il me faudrait expliquer pourquoi j'avais omis d'en parler.

Toute cette histoire m'apparaissait de plus en plus comme un piège diabolique qui s'était refermé sur moi. Quand allais-je retrouver ma liberté? Une question à vous rendre malade. À mon âge, on a plus de temps à perdre, chaque jour compte.

Brisé par la rage, la frustration et un insupportable sentiment d'injustice, j'aurais aimé pouvoir pleurer comme un enfant mais, depuis des années, je n'arrivais même plus à pleurer comme un adulte. Je finis par me jeter à plat ventre sur le lit, le visage enfoui dans l'oreiller, comme pour ne pas voir où j'étais, et je finis par m'endormir.

À mon réveil il faisait noir et, couché sur le dos, je sentais quelque chose dans la poche arrière de mon pantalon. C'était le calepin que j'avais commencé à lire dans la cabane avant que les enfants ne fassent du bruit à l'extérieur. Je l'avais sans doute glissé distraitemment dans ma poche au moment où j'étais sorti pour aller voir ce qui se passait. Après avoir allumé la lumière, je retrouvai la dernière page que j'avais lue dans la cabane et continuai ma lecture.

Quand j'étais petite, je pouvais à peine traverser le Niger, tellement j'avais peur de l'eau. Même si j'adorais ce fleuve, je montais dans une pirogue seulement quand il fallait le traverser et qu'il n'y avait pas de pont. Sinon, je préférais marcher à ses côtés, quelle que soit la distance, quelle que soit ma fatigue. La traversée était toujours une épreuve. Plus on s'éloignait du rivage, plus j'étais terrifiée, surtout que je ne sais pas nager. Et maintenant, je

naviguais sur la Méditerranée! Qu'est-ce que je faisais là? Alors que j'aurais dû être morte de peur, je me sentais plus en sécurité que sur la terre ferme. Cette mer m'apparaissait comme un lieu de paix entre le continent que nous venions de quitter et la petite île vers laquelle nous nous dirigions. Qu'est-ce qui nous attendait là-bas, sur cette Lampedusa, un nom que j'arrivais à peine à prononcer?

J'avais souvent entendu parler de Lampedusa, une île italienne située entre la Libye et la Sicile. Au cours des dernières années, de nombreux bateaux chargés de clandestins avaient réussi à s'y rendre, ce qui avait forcé les Italiens à aménager des centres de détention temporaire pour les héberger. Avec le temps, l'endroit était devenu si important que le pape François l'avait choisi pour un de ses premiers déplacements à l'extérieur de Rome après son élection à la tête de l'Église catholique. Cependant, l'histoire que Tanifa racontait avait eu lieu cinq ans plus tôt, à une époque où les journaux parlaient beaucoup moins souvent de Lampedusa.

Quel accueil nous réserveraient les autorités italiennes? Allions-nous être emprisonnés? Transférés ailleurs en Italie? Serions-nous libres ou esclaves? Comment allions-nous pouvoir nous débrouiller, tous les trois, dans cet autre monde? Heureusement, mon frère Kammou ne semblait pas trop inquiet.

— Mon frère Kammou? m'étonnai-je à haute voix.

Si la présence de Kammou dans cette barque avec Tanifa était déjà fort surprenante, le fait qu'il soit son frère me semblait tout à fait incroyable. Elle, blanche et longiligne, lui, brun plutôt foncé et bâti comme un bœuf, comment pouvaient-ils avoir les mêmes parents?

Le paragraphe suivant se lisait comme suit:

Le calme était un trait qu'il tenait de notre père, mais il ne connaissait que la musique africaine et la construction de pirogues. Est-ce qu'il pourrait trouver un emploi dans ce nouveau pays? Et notre ami Amadou, excellent musicien mais à demi aveugle. Qu'allait-il devenir?

Les mots «notre père» confirmaient que Kammou et Tanifa étaient de la même famille. Cependant, compte tenu de leurs différences physiques, Kammou ne pouvait être qu'un demi-frère de Tanifa. Ils pouvaient avoir le même père – le docteur Mazdal Ouzikar, médecin d'origine touarègue à Bamako –, mais certainement pas la même mère. Mon cerveau fonctionnait à

plein régime. Sachant que les peuples berbères sont généralement monogames, j'en conclus que la mère de Tanifa était probablement morte et que son père s'était remarié avec une femme noire. Une seconde épouse physiquement très différente de la première et qui lui avait donné au moins un fils. Le fait que ce dernier s'appelait Kammou permettait de croire que cette femme était d'origine peule. D'ailleurs, «Amadou» est également un nom fréquent chez les Peuls. Qui était cet excellent musicien à demi aveugle? Un ami de longue date ou un simple compagnon de traversée? Fasciné par ma lecture, j'en vins presque à oublier ma situation de captif.

Au petit matin nous étions contents de voir le soleil. C'était d'ailleurs la seule chose à voir, à part le bleu de l'eau et du ciel, car la terre n'était plus visible. Par chance, il n'y avait pas de vent et pratiquement aucune vague. Plus tard dans la journée nous avons vu quelques bateaux au loin mais rien d'autre. Serrés comme des harengs dans une boîte, nous pouvions au moins profiter d'une vue à l'infini. Nous avons chanté une partie de la journée, tant pour oublier la faim que pour nous donner du courage. Le soir venu, j'étais contente de retrouver les étoiles. Il y avait quelque chose de sécurisant dans le fait de reconnaître les constellations comme mon père m'avait appris à le faire.

L'arrivée à Lampedusa était prévue pour le lendemain. Vers minuit, Kammou était aux commandes du moteur et Amadou tenait la boussole en l'éclairant avec une petite lampe. Ils semblaient très calmes tous les deux. La violence de mon frère m'avait toujours fait peur et je l'avais toujours déplorée mais, en ce moment, sa forte personnalité me rassurait. J'essayais de me rendormir quand j'ai entendu sa voix: «Il y a de la lumière là-bas.»

En me retournant, j'ai aperçu une masse lumineuse au loin. C'était un paquebot qui venait vers nous, une vision extraordinaire. Ceux qui ne dormaient pas réveillaient les autres. Personne dans la barque n'avait jamais rien vu de semblable. Un peu plus tard, nous avons commencé à entendre de la musique. Quel spectacle! J'imaginai tous ces passagers richement vêtus qui se promenaient dans les restaurants, les bars et les discothèques. Ils mangeaient de la langouste et du canard rôti, ils buvaient des cocktails dans de grands verres à pied ornés de cerises, aussi rouges que les lèvres des femmes. Ils dansaient des danses lascives et compliquées venues du Brésil ou d'Argentine. Les hommes fumaient d'énormes cigares et discutaient de leurs voyages passés et futurs, de leurs safaris au Kenya, de leur dernière partie de golf à Miami. Les femmes parlaient de leurs robes et de leurs bijoux, des

opéras auxquels elles avaient assisté, des somptueux cadeaux dont elles allaient couvrir leurs enfants...

C'est la voix d'un passager assis près de moi qui m'a sortie de ce monde où je ne me sentais pas vraiment bien. Il parlait à mon frère: «Attention, Kam. Nous sommes trop près.» Effectivement, le bateau était maintenant tout proche et il paraissait si gros, si lumineux, si puissant. À ce moment-là, je nous ai vus tels que nous étions. Tous entassés dans une minuscule embarcation qui prenait l'eau, dans la pénombre, dans nos guenilles, sans valise ni visa, ni même l'adresse d'un ami, ni même la carte du pays où nous allions. Nous avions la tête pleine de rêves, mais dans nos ventres, il n'y avait que la faim et l'angoisse. Malgré moi, je détestais les clients de cet hôtel flottant.

Le paquebot est passé suffisamment près pour qu'on puisse lire son nom à l'arrière: Vivaldi. Kammou, Amadou et moi étions peut-être les seuls dans la barque à savoir que c'était le nom d'un musicien. Je ne suis même pas certaine que nos compagnons de voyage, des gens du Tchad et de la Somalie, savaient lire. Tout à coup, tous en même temps, comme si quelqu'un venait de nous en donner la permission, nous nous sommes mis à crier. Impulsivement, nous tentions de signaler notre présence. Sans savoir s'il était possible qu'on nous voie. Ces cris jaillissaient du plus profond de nous-mêmes. Nous aurions tellement aimé que ce bateau s'arrête pour qu'on puisse y monter.

Seul Kam (comme tout le monde l'appelait, y compris moi après un certain temps) est demeuré stoïque. «Taisez-vous, a-t-il crié. Vous voyez bien qu'il ne va pas s'arrêter. Et de toute façon, ce n'est pas notre plan...»

Notre frêle embarcation était à peine visible dans le noir et il y avait beaucoup de bruit sur le paquebot, sans compter celui du moteur. Personne ne nous a vus, personne ne nous a entendus. Et puis, est-ce que quelqu'un avait envie de nous voir ou de nous entendre? Le paquebot a continué sa route comme si de rien n'était, ignorant nos misères, comme les pays riches avaient toujours ignoré celles de l'Afrique, victime de leurs pillages et de leurs destructions. Une terrible pulsion de vengeance s'est emparée de moi et des mots brûlants comme des tisons m'ont enflammé les lèvres: «Un jour, il faudra que quelqu'un paie pour cette injustice.» Ce n'était pas la première fois que ces mots s'échappaient de ma bouche. Je les avais déjà prononcés quelques semaines plus tôt à la mort de notre père.

La barque était assez grande pour négocier les vagues mais une importante quantité d'eau se déplaçait dans le fond. Une masse liquide d'autant plus considérable et d'autant plus lourde que pendant la dernière demi-heure, les

hommes ayant des écopes avaient davantage observé le paquebot que travaillé. Le nombre de personnes encore debout rendait l'embarcation encore plus instable. Quand la barque s'est inclinée, on a tous repris notre place assise, plusieurs ont poussé un cri et, heureusement, on a eu le réflexe de se déplacer de l'autre côté pour faire contrepoids. Mais d'autres vagues encore plus hautes suivaient. C'était déjà la panique et le chaos à bord quand, tout à coup, comme dans mes pires cauchemars de jeunesse, la barque s'est renversée en nous envoyant tous à la mer. Dans l'eau noire et froide! Elle a viré complètement à l'envers et je suis restée prise en dessous, le nez et la bouche pleins de sel, convaincue que c'était la fin de tout. Il m'a fallu plonger pour passer sous la paroi. Je ne sais plus si je l'ai fait moi-même ou si quelqu'un m'a entraînée. J'étais tellement terrifiée que je ne pouvais réaliser pleinement ce qui se passait.

En refaisant surface près de la barque renversée, j'ai vu la poupe du paquebot déjà loin. Et, une fois de plus, une rage épouvantable s'est emparée de moi. Avec le recul je comprends maintenant une chose abominable: j'avais envie d'assassiner tous les gens de cette ville flottante. Pendant deux ans à l'université, j'avais appris à guérir, et maintenant je ne pensais qu'à tuer...

La lumière de ma chambre s'éteignit tout à coup. On m'avait prévenu que chaque soir, à 21 heures, on éteignait tout. La contamination de l'eau s'était aggravée lors d'une panne d'électricité qui avait paralysé la principale usine de filtration de l'île. Il fallait maintenant ménager le courant.

Étendu sur mon lit avec pour tout éclairage une faible lueur provenant de la fenêtre, je demeurai un long moment imprégné de ce que je venais de lire. Sachant que Tanifa et Kam avaient survécu, il fallait qu'un autre bateau soit venu à la rescousse, mais ce navire avait-il réussi à sauver tous les passagers de la barque? Et que s'était-il passé par la suite? Le groupe avait-il fini par atteindre Lampedusa? Comment ces voyageurs clandestins avaient-ils été accueillis par les autorités italiennes? J'avais hâte au lendemain pour reprendre ma lecture.



Je m'endormis vite dans le silence de la chambre, mais me réveillai en sursaut peu après: des bruits stridents venaient de l'extérieur.

— Des sirènes? m'étonnai-je en sortant du lit pour courir à la fenêtre.

Des sirènes et des gyrophares déchiraient la nuit: une procession de camions de pompiers, voitures de police et ambulances. Incendie majeur, de

toute évidence, même si je ne pouvais en voir les lueurs. Apparemment, tous les pompiers et policiers de la ville avaient été mobilisés, car alors survint une chose inespérée: une voiture arriva en trombe et s'arrêta devant l'hôtel, juste le temps de laisser un homme y monter. Mon ange gardien!

Un deuxième incendie venait de s'allumer. Dans ma tête, celui-là.

À nouveau, j'arpentai la pièce, et à une telle vitesse que je passais plus de temps à me retourner qu'à avancer. Oui, je pouvais partir, mais c'était risqué. L'inspecteur Kinsou m'avait prévenu que toute fugue serait considérée comme une tentative d'évasion. Et en plus, partir pour aller où? Sur mon bateau? Pour ensuite lever l'ancre et prendre le large? Idée pour le moins exaltante, sauf que demeurait le problème de l'eau douce.

Mais cette difficulté était-elle vraiment insurmontable? Plus tôt, j'avais écarté la possibilité d'une escale sur Fogo par crainte qu'on avertisse la police des autres îles, mais celle de Praia avait déjà beaucoup à faire cette nuit. Et le village de Mosteiros, au nord de Fogo, se trouvait à seulement cinq heures de navigation. Avec un peu de chance, j'aurais peut-être le temps de m'y rendre avant que mon départ de Praia ne soit remarqué et qu'un avis de recherche ne soit transmis aux autres îles. Et nul besoin de remplir mes réservoirs au complet; je trouverais bien un robinet pour remplir un petit bidon. Mon envie de gagner le large était si démesurée que j'étais prêt à partir avec seulement douze litres.



Il y avait bien des années que le sexagénaire n'avait pas couru aussi vite et aussi longtemps. Je fonçais éperdument dans les rues noires et désertes sans vraiment savoir où j'allais. La priorité absolue était de m'éloigner de l'hôtel, tout en évitant de me rapprocher de cet incendie dont les reflets lointains rougissaient un coin de ciel. Des mugissements de sirène convergeaient encore dans cette direction.

Au bout d'une vingtaine de minutes, j'étais complètement égaré. Pour atteindre la rive, il fallait aller vers l'est et, n'ayant aucune connaissance de ces rues, je devais me fier aux étoiles que, par chance, la pureté du ciel et l'absence de lumière dans la majeure partie de la ville permettaient de bien voir. Malheureusement, pas de route directe, mais de grands bâtiments à contourner et, à certains endroits, des clôtures. L'énorme berger allemand qui arriva en bondissant et en jappant derrière un grillage alors que je passais tout près me causa toute une frayeur. Une lumière s'alluma et un homme se mit à

parler. J'espérai qu'il ne lance pas le molosse à mes trousses.

Il me fallut encore plusieurs minutes de course effrénée pour atteindre le rivage et, par malheur, l'endroit où j'aboutis était de l'autre côté de la baie: la coque et le mât de l'*Émerillon* se distinguaient à peine, au loin, dans la pénombre. Quand l'idée de longer la rive jusqu'à mon pneumatique m'effleura l'esprit, je me souvins qu'il était resté amarré au voilier. Et de toute façon, c'était trop risqué. Marcher dans cette direction par la grève ou les rues qui la bordent m'aurait rapproché du secteur de l'incendie et du grand nombre de policiers qui s'y trouvaient.

Plus je regardais le bateau et plus je doutais de pouvoir parcourir une telle distance à la nage, mais, j'avais beau chercher, je ne voyais aucune autre possibilité. Une des sirènes semblait se rapprocher. Y avait-il déjà des policiers à ma recherche? Sans plus réfléchir, j'enlevai mes chaussures, entrai dans l'eau et me mis à nager à toute vitesse. Départ beaucoup trop rapide et, c'était à prévoir, à mi-chemin je commençais déjà à manquer de force et de souffle. Le bateau était tourné dans ma direction, comme s'il me regardait venir, comme s'il voulait m'encourager. À trente mètres du but, j'étais épuisé et j'avancais de plus en plus lentement. Mettre enfin la main sur le câble de l'ancre me procura une joie indescriptible. Je pus me reposer et reprendre mon souffle avant de me rendre jusqu'à l'arrière du voilier.

L'annexe était toujours là, accrochée à la proue. Encore une chance qu'aucun voleur n'ait eu l'idée de venir la prendre, car l'échelle du voilier n'étant pas baissée, je ne sais pas comment j'aurais pu monter à bord. Dans mon état d'épuisement, embarquer dans le pneumatique constituait déjà tout un défi et je dus me reprendre à trois reprises. Une fois à bord, je passai un long moment couché dans le fond, à prendre de grandes respirations. Une activité physique aussi intense dépassait largement mes capacités normales et mon cœur battait si fort que je craignais l'infarctus.

Quand je réussis enfin à monter sur le voilier, je fis une découverte plus désagréable que surprenante: la porte avait été fracassée. Et c'est en vain que je farfouillai dans l'obscurité pour essayer de trouver mon sac à dos. «Évidemment! pensai-je. Pourquoi un voleur aurait-il raté une si belle occasion de se procurer un ordinateur portable, avec en plus un bon sac pour le ranger? À moins que ce ne soit plutôt la police?»

Mais tant pis. Je n'avais plus qu'une idée en tête: prendre le large!

Chapitre 14

Allongé sur le dos, les yeux fermés, je n'étais conscient que d'une chose: une atroce douleur à la tête. Plongé dans une sorte de demi-sommeil léthargique et nauséux, je n'arrivais pas à ordonner mes pensées, ni même à me souvenir de l'endroit où je me trouvais.

Pire que tout, j'aurais voulu palper mon crâne; impossible, ma main refusait de bouger. J'aurais voulu parler, ne serait-ce que pour entendre le son de ma voix et me sentir un peu moins seul; rien à faire, mes cordes vocales refusaient de vibrer. Je n'arrivais même pas à ouvrir la bouche. À mesure que mon esprit se réveillait, je découvrais une réalité effroyable: mon corps était complètement paralysé!

Mon cerveau lui-même fonctionnait au ralenti. Plus j'essayais de réfléchir, plus j'avais mal à la tête. Il me fallut plusieurs minutes de douloureux efforts pour que des bribes de souvenirs commencent à me revenir: une rue noire et déserte... un incendie au loin... des bruits de sirène... Réminiscences faibles et imprécises. Incapable d'ordonner ces images qui me revenaient avec une lenteur désespérante, je ne pouvais que les laisser défiler à leur rythme.

Le visage d'un homme commença à s'esquisser sur mon écran intérieur. Qui était-ce? Je n'aimais pas ce sourire. Un nom me revint: «Kinsou, inspecteur Kinsou»... Qui était ce policier? Que me voulait-il? Sans me rappeler ses questions, je me sentais directement concerné, soupçonné, menacé. Cet homme était de toute évidence mon pire ennemi. C'était lui, sans doute, ou un de ses acolytes, qui m'avait frappé à la tête pour ensuite m'abandonner à moitié mort. À quel endroit? Où me trouvais-je? Une idée particulièrement déplaisante commença à s'imposer au milieu de mes divagations, celle d'une prison.

Paralysé dans un cachot. Doublement enfermé!

Encore une fois, malgré la douleur, je tentai de bouger. En y mettant tout mon cœur, toute ma rage, toute ma panique, mais en vain. Ces efforts intenses eurent seulement pour effet de m'étourdir davantage, à tel point que je faillis

replonger dans l'inconscience.

Je prenais de lentes et longues respirations quand je réalisai que j'avais enfin les yeux ouverts. Je voyais plusieurs petites lumières blanches sur un fond noir. Des étoiles? Elles paraissaient si proches. Puis, je crus percevoir un parfum. Fragrance non naturelle mais tout de même agréable, comme une odeur de peinture fraîche. Ces formes immobiles à mes côtés, dans la pénombre, me semblaient familières. Où étais-je? Me souvenant soudain de la couche de vernis que j'avais donnée au plancher de l'*Émerillon* dans la matinée, je fus submergé de bonheur. Était-ce possible? J'étais vraiment sur mon voilier?

J'aurais voulu me lever pour crier ma joie, mais mon corps demeurait engourdi et trop faible pour bouger. En regardant la porte donnant sur l'extérieur, une image me revint à l'esprit: le trou noir de cette porte défoncée par le voleur. En entrant dans la cabine, j'avais senti une présence. La bagarre qui avait suivi dans l'obscurité avait été un réel moment de terreur. D'une durée très courte, toutefois, car presque tout de suite, sous l'effet d'une violente poussée, j'étais tombé. Le choc de mon crâne frappant le mât constituait mon dernier souvenir.

J'en étais à me demander ce que le cambrioleur avait pu prendre quand la plainte lointaine d'une sirène me ramena à ma situation par rapport à la police. Assignation à résidence! Code de procédure pénale! En fuyant l'hôtel, j'avais acquis le statut de criminel véritable. Les choses s'éclaircissaient dans mon esprit, mais les idées noires demeuraient noires.

Au moins, je pouvais bouger un peu à présent. Je réussis enfin à porter la main à mon crâne et, en le touchant du bout des doigts, je sentis une grosse bosse sous ma chevelure mais, heureusement, rien qui pouvait ressembler à une fracture. Par contre, je n'arrivais toujours pas à me lever. Manque de coordination, besoin inhabituel de concentration pour effectuer le moindre mouvement.

Un bruit venant du pont me fit sursauter. Le cambrioleur était-il toujours là? Comment expliquer pareille chose? Après m'avoir assommé, il n'avait donc pas senti le besoin de déguerpir à toute vitesse? Quand j'entendis le déroulement du génois, il me parut clair que son but était de s'en emparer, mais tout de suite après, un winch se mit à tourner et le bateau s'inclina: le voleur n'avait pas descendu la voile, il l'avait bordée!

Il y eut des pas lourds et rapides en direction du pont avant. Ensuite, d'autres bruits à l'arrière, puis une voix. Une voix féminine.

— J'y arrive pas.

«Non, me dis-je, ça ne peut pas être elle. C'est impossible.»

La femme parla à nouveau et je dus me rendre à l'évidence, c'était bien Tanifa.

— Eh merde! Est-ce que tu peux m'aider? Le câble est coincé.

La voix d'homme qui lui répondit me glaça le sang. Tout en étant mal articulés et incompréhensibles, les quelques mots que j'entendis confirmèrent mon appréhension: Kam à bord! C'était donc lui, le scélérat, qui m'avait poussé contre le mât. Encore chanceux de ne pas avoir eu le crâne complètement démoli.

Deux assassins avec moi sur l'*Émerillon*! Terroristes ou criminels de droit commun, quelle différence? Et en plus, ils montaient les voiles, ils voulaient sortir de la baie, m'entraîner avec eux sur la mer. La situation était plus qu'alarmante. L'adrénaline aidant, je réussis à me lever sur les coudes, ce qui me permit de voir un peu mieux dehors et même d'apercevoir la tête de Tanifa, un bref moment, sous les étoiles. Mais cet effort, conjugué à une panique envahissante, m'épuisa complètement. Je redevins subitement très étourdi et, à nouveau, je perdis connaissance.



Quand je revins à moi, une étrange odeur de brûlé se mêlait à celle du vernis et une personne penchée sur moi dans le noir me secouait l'épaule.

— Hé, Michel, réveille-toi.

Tanifa parlait sur un ton froid et autoritaire.

— Réveille-toi. Vite! Il faut que je te parle.

— Qu'est-ce que vous faites sur mon bateau?

— Je t'expliquerai plus tard. Où est la clé du moteur? Vite. Ça urge!

L'odeur de brûlé venait de ses vêtements.

— C'est la prison qui brûlait? Vous...

— Oui, c'est ça. On a profité de l'incendie, mais c'est pas le moment. Où est la clé? Je te préviens, la voile, on n'y connaît rien du tout. Sans moteur, ton joli bateau risque d'aller s'abîmer sur les rochers.

Je parvins à me soulever sur les coudes.

— Vous êtes complètement fous. Il n'y a aucun endroit pour cacher un voilier dans cet archipel.

— Qui parle de se cacher dans cet archipel? Il n'est surtout pas question qu'on s'arrête avant la Guadeloupe. Mais c'est pas le temps de discuter. Vite, la clé!

Je n'aurais pu imaginer rien de pire.

— Écoute-moi, Tanifa. Il y a deux mille milles à faire pour se rendre aux Antilles. Ça peut prendre facilement trois semaines et il reste seulement deux litres d'eau dans les...

On entendit un cri venant de l'extérieur. Impossible comme toujours de comprendre ce que disait Kam, mais on sentait l'urgence dans sa voix.

— Merde! fit Tanifa. Merde de merde!

Elle se leva d'un bond et sortit.



Je réussis à m'asseoir et à m'adosser au mât, mais le retour des étourdissements m'obligea à prendre un moment de repos. Que faire?

Si au moins j'avais eu un fusil ou un revolver. Mis à part un couteau de cuisine que je n'aurais sûrement pas le courage d'utiliser sur des êtres humains, il y avait seulement une arme à bord: un harpon de chasse sous-marine. J'en étais à me demander où je l'avais rangé, quand j'entendis le claquement sec et violent de la voile avant. Le voilier, qui gîtait sur bâbord, se redressa brusquement pour aussitôt s'incliner de l'autre côté, avec un angle encore plus prononcé. Même de l'intérieur du bateau on pouvait deviner qu'il avait viré et que le génois s'était gonflé à contre, une erreur fréquente chez les apprentis marins. Les cris et les pas rapides des deux criminels sur le pont confirmaient leur total désarroi. Et pire que tout, l'augmentation de la vague indiquait qu'on sortait de la baie.

J'eus d'autant plus de mal à me mettre debout que le bateau bougeait maintenant beaucoup. Au prix d'un effort démesuré, je réussis à lever le panneau de la table de navigation pour prendre la clé du moteur. Ensuite, sans trop savoir comment, je parvins à gravir les quatre marches de l'escalier conduisant à l'extérieur. Le bateau n'avait pas eu le temps de s'éloigner beaucoup. Au-dessus de la ville, on voyait une colonne de fumée et les faisceaux de plusieurs gyrophares.

Tanifa tenait la barre et son demi-frère tirait sur des câbles en grognant comme un enragé, mais rien ne fonctionnait. Tous ses efforts ne faisaient que démontrer sa totale méconnaissance de la navigation sur ce genre de voilier.

Assis sur un banc du cockpit pour essayer de reprendre mon souffle, je pouvais voir les voiles: le génois était gonflé à l'envers et la grand-voile non montée mais partiellement détachée battait au vent au-dessus du roof. Dans ces conditions, un bateau n'avance pas, il dérive. Et pire que tout, le vent nous

poussait vers la côte déjà toute proche. On voyait l'écume autour des récifs, on entendait même le fracas des vagues dans les rochers et le roulement des galets sur la grève.

Aucune seconde à perdre! Rassemblant le peu de forces dont je disposais, je m'emparai de la barre pour la pousser tout de suite au maximum sur tribord. Le bateau vira aussitôt nez au vent et le génois, avec un claquement sourd, reprit sa position normale. Mais trop tard! L'instant d'après, la quille touchait le fond: un coup dur et sec. Le bateau s'inclina et il y eut tout de suite un autre choc suivi de bruits inquiétants. Finalement, une vague plus haute que les autres souleva le voilier pour ensuite le laisser retomber dans les rochers où il resta coincé.

Après quelques secondes d'incrédulité, je m'empressai de choquer l'écoute du génois et d'enrouler celui-ci pour éviter que le bateau ne soit poussé encore plus loin. J'étais terrifié mais peut-être pas autant que mes deux ravisseurs qui ne connaissaient rien à la navigation. Kam demeura un moment agrippé au mât, sans bouger, comme s'il venait d'être foudroyé. Tanifa descendit rapidement à l'intérieur et courut se réfugier dans la «pince», c'est-à-dire la cabine avant ainsi appelée en raison de sa forme pointue. Un peu plus tard, je l'entendis pleurer comme une enfant, ce qui cadrait mal avec son habituelle froideur.



Comble de malchance, le pneumatique, toujours attaché à l'arrière du bateau, était en partie dégonflé. La paroi d'une des deux sections avait probablement été percée par une pointe de rocher. Il n'était donc plus possible de l'utiliser pour gagner la rive. Kam m'aida à l'embarquer.

Le fait d'être pris ainsi sur un rocher présentait au moins un avantage: il n'était plus question de se lancer sur l'Atlantique avec deux terroristes et des réserves d'eau dérisoires. Il suffisait de patienter jusqu'au lever du jour. Tôt ou tard, quelqu'un nous apercevrait et nous enverrait du secours. L'idée de retomber entre les griffes de Kinsou et du système judiciaire cap-verdien m'apparaissait maintenant comme un pique-nique.

Par contre, la pensée de perdre l'*Émerillon* me crevait le cœur.

Chaque vague soulevait le voilier pour ensuite le laisser retomber brutalement sur les rochers. À un certain moment, sous l'effet d'une vague plus grosse que les autres, le bateau monta très haut. Le bruit qui se fit entendre lorsque la coque retomba fut accompagné d'un craquement lugubre

que je ressentis comme une douleur dans mon propre corps. Néanmoins, cette vague me fit comprendre une chose importante: s'il en venait une autre de cette hauteur, il serait peut-être possible de libérer le bateau. Un choix discutable, certes, compte tenu des deux personnes me servant d'équipiers, mais parfois, les sentiments l'emportent sur le rationnel.

Dans un premier temps, il fallait hisser la grand-voile, une tâche plus difficile que d'habitude car le voilier n'était pas face au vent. Si bien qu'à un certain moment, Kam dut monter dans les marches du mât jusqu'aux barres de flèches pour faciliter le passage de la toile. Quand la grand-voile fut hissée et bien étarquée, je déroulai le génois sans le border pour ensuite démarrer le moteur et le laisser tourner au neutre. Puis, en criant pour me faire entendre dans la clameur des voiles et de la mer, je pris le temps d'expliquer mon plan. Au moment où une autre grosse vague soulèverait le bateau, il faudrait embrayer le moteur et tirer vivement sur les écoutes des deux voiles afin de les tendre au maximum pour faire pencher le bateau et ainsi réduire son tirant d'eau. Kam s'occuperait de la grand-voile et Tanifa du génois. Je leur indiquai sur quel câble tirer et comment se servir du winch pour se donner plus de force.

Tout se passa comme prévu, ou presque. Après quelques longues minutes d'attente, arriva une immense vague, d'une hauteur inespérée. J'embrayai le moteur et envoyai toute la puissance en criant:

— Allez-y!

Comme de bons élèves dans un cours de navigation, Kam et Tanifa tirèrent aussitôt sur les écoutes afin de border les deux voiles et le bateau s'inclina, ce qui lui permit de se déplacer mais seulement pour s'échouer à nouveau sur les rochers quelques mètres plus loin. Le moteur poussé au maximum dans un bruit d'enfer faisait bouillonner l'eau derrière la poupe mais n'arrivait plus à nous faire bouger. Nous commencions vraiment à désespérer quand une autre vague de bonnes dimensions vint nous ragaillardir. Cette fois, Kam bondit vers le pont avant, s'empara du tangon, en plaça une extrémité dans le fond de l'eau et se mit à pousser. Cet homme ne connaissait rien à la voile, mais pousser une embarcation avec un bâton, comme une pirogue sur le Niger, ça oui. Sa force herculéenne s'ajoutant à celle du moteur et du vent permit enfin au bateau de bouger, une fois, deux fois, et finalement de se dégager complètement. Un peu plus loin, alors que le voilier prenait de la vitesse, sa quille toucha encore le fond de façon inquiétante mais pas assez pour nous arrêter.

Quand il fut clair que nous étions enfin sortis de la zone de récifs et que

nous voguions librement vers le large, je ne pus retenir des cris de joie qui furent aussitôt suivis par ceux de Kam et de Tanifa. Pendant un court moment j'avais complètement oublié ma situation d'otage.

Chapitre 15

Sous un ciel chargé d'étoiles, l'*Émerillon* voguait toutes voiles dehors et tous feux éteints en s'éloignant à bonne vitesse de la côte.

Tanifa était retournée dans la pince et, de ma position à la barre, je pouvais distinguer la silhouette immobile de Kam, torse nu, la main sur un hauban. Même pendant les éprouvantes manœuvres effectuées pour dégager le bateau des récifs, il n'avait pratiquement rien dit. Il s'était contenté d'écouter et d'agir. Contrairement à celui de Tanifa, son pantalon ample de prisonnier était complètement détrempé. Il n'était pas difficile de comprendre comment ils avaient atteint le voilier à l'ancre: Kam avait d'abord nagé jusqu'à l'annexe attachée à la poupe du voilier pour ensuite revenir vers la grève à la rame et y faire monter Tanifa.

Si ma fébrilité me faisait oublier en partie ma douleur au crâne, je demeurais très étourdi et j'avais encore beaucoup de mal à me concentrer. Il fallait pourtant que je réfléchisse à la suite des choses. J'avais réussi à fuir la police de Praia et à retourner sur mon bateau mais seulement pour tomber dans les griffes de deux criminels sanguinaires. À la fois otage et victime d'un acte de piraterie, j'avais de bonnes raisons de craindre le pire. Si les deux pirates avaient enlevé le propriétaire avec son bateau, c'était sans doute parce que cela avait paru plus facile que de le faire passer par-dessus bord. Ou encore parce qu'ils avaient besoin de lui pour la navigation.

Les cris de joie que nous venions de pousser résonnaient encore dans ma tête. Kam, Tanifa et moi avions travaillé de concert avec un même objectif, chacun jouant son rôle du mieux qu'il pouvait, et par un effort conjugué, nous avions réussi à sauver le bateau et à poursuivre notre évasion. Nous avions crié comme trois joueurs d'une même équipe après un bon coup, comme trois amis, comme trois complices. Kam faisait figure de héros pour avoir pris l'initiative de pousser sur le rocher avec le tangon. Sans son habileté et sa force prodigieuse, l'*Émerillon* n'aurait plus été en ce moment qu'une épave, au lieu de voguer librement vers le large.

Librement? Cette victoire commune ne devait pas me faire oublier la réalité: cette femme et son demi-frère étaient de dangereux criminels, deux assassins. Combien de gardiens avaient-ils dû assommer ou tuer pour réussir leur évasion? Combien d'autres prisonniers avaient pris la fuite par la même occasion? Combien étaient tombés sous les balles? Et cet incendie, qui l'avait allumé? N'était-ce pas justement Kam ou Tanifa? Des gens capables de tuer trois hommes sur un chalutier pouvaient très bien avoir posé un tel geste, même en sachant que cela risquait de causer la mort de plusieurs personnes. Et ils voulaient traverser l'Atlantique! Il fallait vite leur faire comprendre qu'avec deux litres d'eau dans les réservoirs, une telle entreprise équivalait à un suicide. À trois sur le bateau, une escale sur Fogo pour prendre de l'eau devenait trois fois plus obligatoire. Je commençais à me demander comment Kam et Tanifa allaient accueillir cette idée, quand la silhouette de cette dernière apparut, à peine visible, dans le carré sombre de la porte.

— Il y a de l'eau dans le bateau. J'en ai jusqu'aux chevilles!



En braquant ma lampe de poche vers l'intérieur, je constatai qu'il y avait effectivement plusieurs centimètres d'eau sur le plancher, chose que je n'avais encore jamais vue. Le fait qu'il y en ait déjà autant, à peine trente minutes après avoir heurté des rochers, montrait l'importance de la fuite.

La pompe de cale électrique s'avéra insuffisante. Après un bon moment d'attente, les yeux rivés sur le plancher transformé en baignoire, je pus constater, tout comme mes deux ravisseurs, que l'eau continuait de monter. Heureusement, il y avait aussi une pompe manuelle à bord, tout aussi efficace que la pompe électrique, sauf qu'il fallait de bons bras pour l'actionner. Dès que je commençai à pomper, malgré les étourdissements qui me faisaient tituber, l'Africain s'approcha pour me remplacer. Il avait sans doute compris que la condition physique du capitaine – ou de celui qui avait déjà tenu ce rôle – ne lui permettait pas d'accomplir adéquatement cette tâche. Une fois de plus, la force de Kam s'avéra indispensable.

J'avais l'impression que ma tête allait éclater. En fouillant dans une armoire je trouvai une petite bouteille d'aspirines et avalai les trois derniers comprimés; je laissai ma lampe allumée sur un banc et sortis pour aller voir comment Tanifa se débrouillait à la barre. Elle avait beaucoup de mal à garder le cap, entre autres, parce que le génois était trop déployé. M'attelant aussitôt à la tâche, je parvins à l'enrouler de quelques tours, ce qui rendit le bateau

plus docile. Ensuite, je demandai à Tanifa de retourner vers la côte, ce qu'elle refusa.

J'eus du mal à contenir ma rage.

— Tu ne vois pas qu'on est en train de couler? À deux milles au large! Ça ne t'intéresse pas, toi, de rester en vie?

— Kam est un nageur extraordinaire, dit-elle. À l'aube, il va plonger pour réparer.

La petite crise de larmes qu'elle avait faite un peu plus tôt semblait bien loin. Tout comme Kam, elle demeurerait étrangement stoïque. On sentait qu'ils en avaient vu d'autres.

— Réparer? Mais comment va-t-il s'y prendre pour réparer une fissure dans la coque de ce voilier en pleine mer? D'abord, qu'est-ce qu'il connaît, lui, dans la réparation de bateaux?

— Beaucoup de choses. Il a déjà travaillé sur un chantier de construction de pirogues.

— Des pirogues. Et tu penses, toi, qu'une pirogue, c'est la même chose qu'un voilier de sept tonnes?

— C'est une sorte de bateau, non?

— Oui mais pas du tout le même type de construction.

— On verra bien.

— D'accord, on verra. Mais en attendant, si tu tiens à la vie et à celle de ton demi-frère, il vaut mieux ne prendre aucun risque inutile.

— Mon demi-frère? Comment le sais-tu?

Je n'aurais pas dû dire ça. Cette information venait de ses calepins mais je n'avais pas du tout envie de commencer à lui fournir des explications à ce sujet.

— D'un policier, dis-je. Le policier qui m'a interrogé à Praia.

— Il savait que Kammou était mon demi-frère?

— Il faut croire puisqu'il me l'a dit. Mais pour le moment, il y a des choses plus importantes.

À force de discuter, je réussis à la convaincre, au moins, de ne pas s'éloigner de la côte, de naviguer en parallèle.



Aussi épuisé que découragé, je n'avais qu'une idée en tête: me réfugier dans mon lit de quart, un lit situé à l'arrière du voilier sous un banc du cockpit et isolé de la cabine principale par un simple rideau. Le plafond était tellement

bas qu'un adulte pouvait à peine s'y asseoir et, à l'exception du panneau amovible donnant accès au moteur, cet espace ne comportait aucune ouverture. Pas le genre de lit pour les claustrophobes. Souvent, on dit «le tombeau».

Grâce aux aspirines réduisant quelque peu ma douleur, je finis par m'endormir, plus ou moins. À mon réveil une heure plus tard, Kam pompait toujours. J'aurais aimé pouvoir le relayer mais, dès que je me trouvais en position assise, mes étourdissements empiraient et la nausée revenait. La situation me semblait irréelle. Qui étaient ces deux Africains? Que faisaient-ils sur mon bateau? Une phrase du calepin de Tanifa me revint en mémoire: *Un jour, il faudra que quelqu'un paie pour toute cette injustice...* Et un peu plus loin, elle avait écrit: *J'avais envie de tuer tous les gens de cette ville flottante...*

Combien de temps encore avant qu'ils me jettent à la mer?

Le calepin que je sortis de la poche de mon pantalon avait passé un long moment dans l'eau et la plupart des pages étaient complètement détrempées, mais certains passages demeuraient plus ou moins lisibles. Le premier paragraphe que je pus lire en partie, à la lumière de ma lampe de chevet, se terminait ainsi:

Le yacht de nos bienfaiteurs portait les couleurs de la France et tout le monde parlait français à bord.

C'était donc de cette façon que le groupe de migrants clandestins avait pu s'en sortir après le chavirage de leur barque. Un yacht. Sûrement très grand car, dans un autre paragraphe, il était question de «matelots» et «d'hommes d'équipage». En lisant à la page suivante les mots «confort» et «opulence», je pensai aux yachts de milliardaires que j'avais pu voir à Nice et à Saint-Tropez quelques années plus tôt. Mais tout n'allait pas pour le mieux sur ce luxueux bâtiment. On manquait de nourriture pour satisfaire tous les affamés et de couvertures pour réchauffer ceux qui souffraient d'hypothermie. Plusieurs avaient perdu le peu de biens qu'ils possédaient, dont Amadou, l'ami de Kam et de Tanifa.

Dans le petit sac qu'il avait l'habitude de porter en bandoulière, il y avait sa flûte en bois et, chose encore plus importante, une petite boîte contenant de l'Ivermectine... (passage illisible)... mais aussi une machette. Un des hommes d'équipage s'en était rendu compte et lui avait confisqué le sac sans se soucier de... (illisible).

L'Ivermectine est un médicament contre l'onchocercose, cette maladie qui peut rendre aveugle et qu'on appelle souvent «cécité des rivières» parce qu'elle est transmise par une mouche vivant dans les marécages bordant les cours d'eau. J'avais vu moi-même plusieurs personnes atteintes de ce mal à différents stades.

Dans une des pages suivantes, il était question d'une violente bagarre.

Après l'avoir poussé violemment sur le mur de la cabine, Kammou a commencé à l'étrangler. Il était fou de rage. Le matelot avait beau le frapper de toutes ses forces, tant avec ses pieds qu'avec ses poings, mon frère continuait à lui serrer la gorge. Terrifiée, je me suis mise à crier: «Arrête, Kam. Arrête. Tu vas le tuer...» Mais on aurait dit qu'il ne m'entendait pas. Cette scène atroce... (illisible). L'homme déjà bleu avait cessé de se débattre. Je pensais qu'il était déjà mort quand j'ai vu un autre matelot arriver derrière mon frère avec un gros tuyau de métal et le frapper à la... (illisible). Même si c'était mon frère, je ne pouvais m'empêcher d'être contente. Tout de suite après, un autre homme est intervenu avec un revolver. Sans eux, Kam aurait certainement tué ce... (illisible). Il faut dire... (illisible)... bien mérité.

Incapable de lire davantage dans l'état où j'étais, et en plus sur ce bateau qui ne cessait de bouger, je passai le reste de la nuit tantôt éveillé et tournant dans mon lit, tantôt dans un demi-sommeil peuplé de mauvais rêves, sans jamais parvenir à oublier totalement cette satanée douleur au crâne.



À l'aube, heureusement, les étourdissements avaient diminué et je pouvais au moins rester assis sur mon lit sans avoir envie de vomir. Le vent semblait souffler moins fort mais, à en juger par les mouvements du voilier et les gargouillis de l'eau sous la carène, on avançait encore à bonne vitesse. En plus du bourdonnement de la pompe électrique, on entendait le bruit toujours aussi régulier de la pompe manuelle actionnée par Kam. La force et l'énergie de cet homme semblaient illimitées mais, tôt ou tard, on en verrait le bout. Et la pompe électrique avait aussi ses limites. Après avoir épuisé les deux grosses batteries du bateau, on pourrait utiliser le moteur pour les recharger, mais il y avait du carburant pour une dizaine d'heures, tout au plus.

J'ouvris le rideau me séparant du carré et sortis tant bien que mal du «tombeau». En regardant par un hublot, je constatai que Tanifa n'avait pas tenu sa promesse: l'Émerillon était à au moins cinq milles de la côte et

continuait de s'en éloigner. Il devenait urgent d'agir pour éviter le naufrage.

«Kam est un nageur extraordinaire», avait dit Tanifa. «Il va plonger pour réparer.» En réalité, ce n'était peut-être pas si impossible.

Quelques années plus tôt, j'avais assisté à une conférence donnée par un Montréalais racontant son tour du monde sur un voilier en bois. Photos et croquis à l'appui, le navigateur avait grandement intéressé son auditoire en expliquant comment il avait réparé une importante voie d'eau alors qu'il se trouvait au milieu du Pacifique. Un équipier muni d'un masque et d'une bouteille d'air comprimé avait plongé sous la coque avec un morceau de contreplaqué pour le placer sur la partie abîmée. Pendant qu'il tenait le morceau en place, un autre équipier à l'intérieur, avec une perceuse électrique, forait quatre trous à travers la coque et le morceau de contreplaqué, aux quatre coins de ce dernier. Après chaque trou ainsi percé, aussitôt la mèche retirée, il entraînait un boulon sur lequel le plongeur de l'autre côté de la coque plaçait un écrou et le vissait le plus serré possible. Le plus difficile pour le plongeur était de se maintenir à l'endroit voulu. Pour l'aider on avait fait passer un câble sous la quille et on l'avait attaché de façon à ce qu'il puisse s'y agripper.



Le bateau maintenant sans voile se berçait mollement dans la vague à cinq ou six milles de Sao Tiago et à environ vingt-cinq milles de Fogo dont la forme conique se découpait au-dessus de l'horizon. Tout était prêt. Un câble passant sous la quille était attaché sur les deux côtés du pont. Dans le carré, un panneau du plancher avait été retiré afin de donner accès à la zone où se trouvait la voie d'eau. Après avoir colmaté cette dernière du mieux que je pouvais avec un bout de chiffon enduit de silicone pour ralentir un peu le passage de l'eau, j'avais sorti ma perceuse et quatre boulons. La pompe électrique fonctionnait et le moteur tournait au ralenti pour maintenir la charge des batteries.

Kam, debout sur le pont arrière avec quatre écrous dans la bouche, prit le temps de bien ajuster son masque de plongée. Ensuite, il s'empara du morceau de contreplaqué que Tanifa lui tendait et enjamba la barre du balcon pour descendre l'échelle. Pendant qu'il s'enfonçait dans la mer, une idée terrifiante me traversa l'esprit... Cette idée me fit si peur que je m'empressai de la chasser.

Au départ, tout alla pour le mieux. Kam parvint à tenir la planche jusqu'à ce que le premier boulon et son écrou soient en place. Tanifa sur le pont le vit

ensuite revenir à la surface pour prendre une grande bouffée d'air et replonger sous la coque.

— Ça y est! me cria-t-elle. Il a replongé.

Mais au moment où je commençais à percer le deuxième trou, l'idée terrifiante s'imposa à nouveau dans mon esprit. Au prix d'un effort de lucidité qui s'avérait indispensable dans les circonstances, je réalisai qu'en ce moment et pour quelques minutes encore, j'avais la possibilité de me débarrasser de Kam. Comment? Tout simplement en le laissant à la mer. Il suffisait d'embrayer le moteur et de partir. Étais-je capable de faire une pareille chose?

Même en cas de légitime défense, j'aurais eu beaucoup de mal à tuer un homme mais, en l'occurrence, il n'était pas nécessaire d'aller jusque-là. Avant de quitter les lieux avec le voilier, je pourrais lui lancer la bouée de sauvetage et la perche de l'homme à la mer à laquelle elle est attachée. Ensuite, dès l'arrivée sur Fogo, je demanderais à la garde côtière de venir le chercher. Évidemment, ce n'était pas sans danger. La garde côtière du Cap-Vert n'était pas celle du Canada ou des États-Unis. Combien de temps leur faudrait-il pour venir récupérer un homme à la mer? Difficile à dire...

En perçant le troisième trou, je pensais à tout ce que Kam avait fait depuis le départ de Praia. Il avait largement contribué à sauver la situation quand l'*Émerillon* était pris dans les récifs. Ensuite, il avait pompé toute la nuit pour empêcher le voilier de couler et, maintenant, il se comportait encore de façon admirable pour effectuer cette difficile réparation. Mais en perçant le quatrième trou, je pensais aux gens que Kam et Tanifa avaient assassinés et je me demandais combien d'autres ils pourraient tuer, si par malheur ils réussissaient à s'échapper. Un combat épouvantable faisait rage entre les pour et les contre dans ma tête encore douloureuse, et je manquais de temps pour mener une véritable réflexion: dans quelques secondes il serait trop tard. Mes mains tremblaient tellement que j'eus du mal à saisir le quatrième boulon. Mon cœur battait comme un tambour et je me sentais horriblement étourdi.

Il n'y avait plus qu'à retirer la mèche et à enfoncer le dernier boulon. Pour que mon plan puisse marcher, il faudrait agir immédiatement. Première chose à faire avant même d'embrayer le moteur: remonter l'échelle. Évidemment, Tanifa essaierait de m'en empêcher et, malgré mon état, il faudrait que je sois plus fort qu'elle. Et si Kam parvenait à mettre les mains sur le rebord du pont, il ne faudrait pas hésiter à les frapper avec la poignée de winch: je voyais déjà ses doigts rougis par le sang, j'entendais déjà ses cris de douleur et de rage. Il serait alors impossible pour moi de reculer, il faudrait réussir, sinon subir la vengeance de cet Hercule qui ne reculait devant rien.

Une fois le dernier boulon en place, je devais le maintenir fermement enfoncé pour que Kam, de l'autre côté, puisse visser l'écrou. Ce n'était plus qu'une question de secondes, je devais faire preuve de courage et de détermination. Mais au moment où j'allais courir vers la sortie, une chose absolument extraordinaire et tout à fait inattendue se produisit: une petite fille se tenait à mes côtés! Une petite fille au visage pâle et aux cheveux châtain roux, toute fragile dans la lumière de l'aube. Une hallucination, sans doute... un effet de la fatigue, des étourdissements, de la fièvre, du coup que j'avais reçu sur la tête... C'était comme une apparition. Sa petite robe rose et bleu avec une bordure dorée lui donnait une allure de chérubin; Michel-Ange n'aurait pu imaginer mieux. Et voilà que cet ange se mit à parler d'une voix cristalline.

— Qu'est-ce que vous faites, monsieur? Il est brisé, le bateau?

J'oubliai le geste guerrier que je me préparais à poser; ma logique de légitime défense et ma volonté d'agir pour empêcher Kam et Tanifa de poursuivre leurs activités criminelles s'écroulèrent comme un château de cartes. Je venais de me rappeler à quel endroit j'avais vu cette petite robe, quand Tanifa apparut dans la porte et se mit à crier.

— Maïra. Qu'est-ce que tu fais debout? Je t'avais dit de ne pas te lever.

— Je ne m'appelle pas Maïra. Je m'appelle Claire.

Claire Brulin! La fillette enlevée à Ziguinchor. Tanifa entra rapidement dans la cabine, prit la petite par le bras et l'entraîna vers la pince.

— D'accord, mademoiselle Claire. Mais vous semblez oublier que vous êtes malade et que vous avez promis de garder le lit. Maintenant, vous allez retourner dans votre chambre et y rester bien sagement. Compris? C'est un ordre.

Quand la petite se mit à pleurer, je reconnus les pleurs que j'avais entendus la veille après la collision sur les rochers. Je comprenais maintenant que ce n'étaient pas ceux de Tanifa.

Chapitre 16

Le soleil commençait à prendre de l'altitude et l'*Émerillon* avançait à bonne vitesse sur une mer bleue et peu agitée, de longues moustaches d'écume égayant sa proue.

Tandis que je tenais la barre, encore médusé par l'apparition de la fillette, Kam ronflait sur le pont avant et Tanifa somnolait sur un banc à l'intérieur. Cela pouvait se comprendre. Contrairement à moi, les deux criminels n'avaient pas fermé l'œil de la nuit et peut-être pas beaucoup, non plus, la nuit précédente en prison. Quant à la petite Claire, la porte de la pince demeurait fermée. Après y avoir reconduit la fillette, Tanifa m'avait expliqué qu'elle avait attrapé un virus en buvant de l'eau contaminée à Praia et qu'elle était encore sous antibiotiques.

Les côtes de Sao Tiago se trouvaient déjà loin derrière et l'*Émerillon* n'était plus qu'à quelques milles de Fogo. Heureusement, j'avais réussi à convaincre Tanifa et Kam d'arrêter prendre de l'eau à Mosteiros, dans le nord de l'île. Cela n'allongeait pas le parcours, puisqu'il fallait, de toute façon, contourner l'île par ce côté. Et comme les policiers de Praia ne pouvaient savoir que les deux évadés de prison se trouvaient à bord de mon voilier, ils ne pouvaient avoir demandé à leurs collègues des autres îles de l'archipel de surveiller ce bateau. C'était du moins ce que j'avais plaidé, mais personne n'en était vraiment certain. L'éventualité d'une intervention policière comportait bien sûr une part de danger. Il y aurait de la bagarre, peut-être des coups de feu, mais cela présentait moins de risque, pour la fillette et moi, que de passer trois semaines sans eau avec deux assassins.

La présence de cette petite fille sur l'*Émerillon* demeurait mystérieuse. Selon toute vraisemblance, elle était venue avec Tanifa et Craig sur le *Celtic Dream*, ce qui expliquait encore un peu mieux pourquoi ce dernier avait si peur de la police. Une fois sur l'île, Tanifa avait pu la cacher dans la cabane abandonnée, mais où était-elle pendant les deux jours que Kam et Tanifa avaient passés en prison? Me souvenant des deux enfants aperçus autour de la

cabane et de la grosse dame vers laquelle ils s'étaient dirigés, je supposai que c'était cette dernière qui l'avait gardée. Qui sait si elle n'avait pas, elle-même, de jeunes enfants? Après leur évasion, Kam et Tanifa avaient pu passer prendre la fillette pour l'emmener sur la grève et la faire monter sur le pneumatique en même temps que Tanifa.

Mais la question la plus cruciale demeurait sans réponse. Qu'est-ce que Kam et Tanifa voulaient faire de cette petite? L'inspecteur Kinsou avait évoqué la possibilité que Brulin, son père adoptif, refuse la demande de rançon. Était-ce pour cette raison que Tanifa avait décidé de prendre Claire avec elle? Pourtant, lorsqu'elle m'avait demandé de l'emmener jusqu'en Guadeloupe, Tanifa n'avait pas parlé d'une fillette. On pouvait donc penser que dans son plan initial, la petite demeurait à Praia. Alors pourquoi Kam et Tanifa avaient-ils finalement décidé de l'emmener? Est-ce qu'ils voulaient l'utiliser comme monnaie d'échange au cas où ils se feraient prendre? Est-ce qu'ils allaient continuer de demander une rançon à partir de la Guadeloupe? Ou encore, «vendre» la fillette à une famille riche?

Aucune de ces possibilités ne pouvait être écartée.



En ouvrant le coffre principal du cockpit pour prendre le kit de réparation du zodiac, j'eus la surprise d'y découvrir mon sac à dos. Kam ou Tanifa l'avait sans doute lancé dans le coffre, peu après leur arrivée sur le bateau, pour ne pas en être encombré. L'ordinateur y était toujours, de même que la flûte et les trois calepins de Tanifa que j'y avais laissés: les numéros 2, 3 et 4. Dans les dernières pages du premier, que j'avais pu lire seulement en partie à cause des passages trop mouillés, Kam et Tanifa se trouvaient avec les autres clandestins sur un yacht de luxe. Avidé de connaître la suite de ce récit, j'ouvris tout de suite le deuxième calepin.

Nous étions tous enfermés dans un compartiment aux plafonds si bas que les plus grands d'entre nous pouvaient à peine se tenir debout. Un espace sans hublot éclairé seulement par un plafonnier falot. Pour toute nourriture on avait un sac contenant une dizaine de pommes de terre et quatre petits oignons à moitié pourris.

Peu de temps après ce maigre repas, la vue d'un énorme rat a entraîné une bousculade. Nous n'en avons pas peur, bien au contraire, nous voulions l'attraper pour le manger, mais l'animal a réussi à se sauver par un trou dans

le mur. Le matelot armé d'un revolver qui nous gardait est venu voir ce qui se passait et cette tentative désespérée pour assouvir notre faim a eu l'air de l'amuser.

C'était l'homme qui avait enlevé le sac d'Amadou et que, par la suite, Kam avait failli étrangler. Sans trop y croire, je lui ai demandé de rapporter le sac. «On n'a pas besoin de la machette mais seulement de la flûte et surtout de la boîte de pilules.» J'ai insisté sur le fait qu'il ne restait qu'une seule pilule et qu'Amadou devait absolument la prendre pour bloquer l'évolution d'une maladie qui l'avait déjà rendu presque aveugle.

Le matelot est revenu un peu plus tard avec le sac et l'a lancé à Amadou. Ce dernier a eu ainsi le plaisir de retrouver sa flûte mais, en ouvrant sa boîte de pilules, il s'est rendu compte qu'elle était vide. Le matelot tenait le dernier comprimé entre ses doigts et regardait Amadou avec un sourire d'hyène. «Il est ici ton petit bonbon, mon ami. Tu n'as qu'à venir le chercher. Tu peux te diriger à l'oreille si tu ne me vois pas...»

Quand il a eu fini de rire à cette ignoble plaisanterie, on a entendu des petits cris, ceux du rat qui venait de ressortir de son trou. «Pauvre petit animal, a repris le gardien. Regardez comme il fait pitié. Et il doit être complètement chamboulé après la peur que vous venez de lui faire. Oh mais, en plus, je vois une chose vraiment écœurante, vous avez mangé tous les légumes. Et ce pauvre rat, vous l'avez complètement oublié? C'est pas bien, ça. Pas bien du tout. Ça s'appelle de l'égoïsme...» Sur ce, il a lancé la pilule vers le rat. «Tiens, mon petit. Ça te fera au moins ça à te mettre sous la dent.»

Kam s'est précipité pour essayer d'attraper le comprimé mais l'animal a été plus rapide. Amadou, qui n'avait pratiquement rien vu mais tout entendu, demeurait silencieux, le regard fixe. Malgré mes connaissances en médecine, je savais que je ne pourrais rien faire pour lui.

Je parcourus rapidement les pages suivantes qui parlaient des conditions difficiles à bord pour m'arrêter sur un passage intitulé: «Le capitaine.»

Comme j'entrais dans sa cabine, ma crainte s'est accentuée. Il était assis dans un gros fauteuil en cuir, en train d'aiguiser une épée. Quand il m'a vue, il s'est levé pour remettre l'épée sur son support accroché au mur et, tout en sortant d'une boîte un énorme cigare, il m'a regardée des pieds à la tête. «Wow! On m'avait dit qu'il y avait une femme dans le groupe mais je ne savais pas que c'était Miss Univers.»

Quand je lui ai demandé ce qu'il voulait, il a allumé son cigare pour

ensuite se lancer dans une longue explication de sa situation par rapport à nous.

«Comme vous avez pu le remarquer, le moteur du bateau est arrêté. On a une petite réparation à faire. Mais quand on va repartir, il va falloir que je décide ce que je vais faire de vous. Lampedusa n'est pas très loin d'ici. Seulement il y a un problème, c'est pas sur mon chemin. En plus, de quoi vais-je avoir l'air en arrivant là-bas, moi, avec une bande d'Africains sans papiers à bord? Je risque fort d'avoir des ennuis avec la police. Bien sûr, je peux leur parler de votre naufrage, mais est-ce qu'ils vont me croire? Il y aura peut-être une enquête. Les Italiens sont très forts sur les enquêtes, vous savez. Dieu seul sait dans quel merdier je vais m'enfoncer. En plus, il y a le prix du carburant. Un bateau de cette taille, ça consomme beaucoup. Et moi, je ne suis que le capitaine. Ce n'est pas moi qui paye la note. Mais tout à l'heure, j'ai parlé au propriétaire à la radio et l'idée de me voir faire un détour vers Lampedusa ne lui plaisait guère.»

Il m'a demandé deux mille euros, ce qui représentait une partie importante de nos économies, à Kam, Amadou et moi. C'était déprimant au plus haut point, car je savais qu'une fois en Italie, nous allions avoir besoin d'un maximum d'argent pour survivre.

Tout en tirant sur son gros cigare, qui emplissait la cabine de fumée, il continuait à m'examiner, surtout à la hauteur de la poitrine et des hanches. «Ce ne sera pas facile pour vous chez les Ritals, m'a-t-il dit. Mais si vous voulez, je pourrai peut-être vous trouver du travail.»

Juste à voir son regard, je savais de quel genre de travail il voulait me parler. Voyant que ça ne m'intéressait pas, il en a rajouté. «Je connais même un haut fonctionnaire du gouvernement à Rome, et je suis convaincu qu'il pourrait vous obtenir un passeport. Penses-y. Un passeport italien. Donc, un passeport européen. Ce n'est quand même pas rien pour quelqu'un dans ta situation...»

Je connaissais très bien ma situation et je n'avais vraiment pas l'impression que cet homme pouvait contribuer à l'améliorer. Après avoir décliné son offre, j'ai sorti de ma blouse la pochette en cuir attachée à mon cou et je l'ai ouvert devant lui. Grave erreur! Quand j'ai pris les deux mille euros, il a vu qu'il y en avait plus et ses yeux se sont mis à briller d'un très mauvais éclat. «Oui, m'a-t-il dit, avec ce montant, je devrais pouvoir convaincre le propriétaire, mais il n'y a pas que lui. Moi aussi, je mérite un petit quelque chose...»

L'arrivée de Tanifa dans le cockpit me força à remettre le calepin dans mon sac à dos, mais je continuais à penser à ce que je venais de lire. La bassesse de certains êtres humains ne cesserait jamais de me fasciner.



L'*Émerillon* naviguait en parallèle avec la côte rocailleuse et déserte de Fogo, à une distance d'environ deux milles. La montagne située au centre de l'île, un cône volcanique s'élevant à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, était maintenant couronnée de nuages. Mosteiros se trouvait à quelque six milles plus loin vers le nord.

Tanifa regardait la côte d'un air contrarié.

— On va y être dans combien de temps?

— Environ une heure.

Elle se dirigea vers le pont avant pour réveiller Kam et ils discutèrent un bon moment. Comme d'habitude, Kam ne parlait pas vraiment. Il prononçait des sons indistincts auxquels s'ajoutaient de nombreux signes de la tête, des épaules et des mains. Sa demi-sœur était peut-être la seule personne au monde à pouvoir le comprendre. Mais aux signes qu'il faisait, je devinai qu'il remettait en question l'idée d'arrêter sur Fogo. À un certain moment, il montra les nuages au-dessus de l'île et mima une personne qui boit. Ensuite, il prit la pose d'un homme qui pêche. Heureusement, Tanifa ne semblait pas convaincue. Elle vint vers moi et me demanda ce que nous avions comme bidon pour aller chercher de l'eau. En ouvrant le coffre pour lui montrer le réservoir de vingt litres, je lui fis remarquer qu'il ne fallait surtout pas se fier à la pluie.

— Il peut se passer plusieurs semaines sans qu'il pleuve à cette latitude et à cette période de l'année.

— Je sais, dit-elle sur un ton tranchant.

— Et pour ce qui est de la pêche, il ne faut pas se faire d'illusion, non plus. J'ai seulement quelques hameçons, et il arrive souvent qu'on en perde. Quand le poisson est trop gros, il l'arrache et part avec.

Kam s'approcha en émettant une sorte de grognement que Tanifa se chargea de traduire.

— Il veut voir ton équipement de pêche.

Plongeant la main dans le coffre, j'attrapai un sac en toile et le remis à Kam qui l'emporta sur le pont arrière pour en examiner le contenu.

— Il ne faut pas vous tourmenter, dis-je. Je vais y aller, moi, chercher de

l'eau. Les gens de ce village ont peut-être vu votre photo dans les médias mais sûrement pas la mienne. D'ailleurs, c'est sans risque. On met le bateau à l'ancre, je saute dans le zodiac avec ce bidon, je le remplis et je reviens. Avec ces vingt litres, on a des chances de s'en sortir. Mais sûrement pas avec deux.

— Qu'est-ce qui nous dit que tu vas revenir?

— Vous avez deux otages: la petite et mon bateau. Pour être franc, je n'ai vraiment pas envie de les abandonner entre vos mains. En plus, si on a un minimum d'eau, la traversée m'inquiète moins. De toute façon, il faut que je rentre chez moi et la Guadeloupe, c'est sur mon chemin.

Tanifa m'étudiait du regard et semblait réfléchir intensément à ce que je venais de dire.

— Deux otages... Et qu'est-ce qui nous dit que tu ne vas pas appeler la police?

— La police dans ce village perdu? Tu veux rire. Je ne suis même pas sûr qu'il y en ait une à Sao Filipe, le village principal, de l'autre côté de l'île. Et les routes ici, ça doit être comme des chemins de vaches. Même si j'appelais la police à partir de Mosteiros, en supposant que je puisse trouver un téléphone, ça leur prendrait au moins une heure pour venir. Et moi, j'ai besoin de seulement une demi-heure pour aller chercher de l'eau. Une petite demi-heure, maximum.

On entendit alors la voix de Claire.

— Est-ce que je peux me lever?

Elle avait ouvert la porte de la pince et on la voyait assise sur le lit. Tanifa entra pour aller la rejoindre. Après avoir mis la main sur son front, elle lui donna une pilule avec un peu d'eau et lui ordonna de se recoucher.

Je ne me sentais pas très bien, moi non plus. Dès que Tanifa fut de retour dans le cockpit, je lui passai la barre, pour ensuite ramasser mon sac à dos et me réfugier à l'intérieur. De toute façon, je ne voyais pas ce que je pouvais faire de plus pour les convaincre d'arrêter à Mosteiros.



Dans le confort bien relatif du «tombeau», je me sentais moins étourdi mais les maux de tête demeuraient pénibles. Malgré cela, je ne pus m'empêcher de faire un peu de lecture.

Après le passage racontant les déboires de Tanifa avec le capitaine du yacht, il y avait un long chapitre intitulé «Les salauds». Ce que j'avais déjà lu me permettait de deviner que le capitaine avait extirpé à Tanifa un montant

d'argent dépassant largement le montant de deux mille euros d'abord convenu, et que l'équipage n'avait pas été particulièrement agréable envers les passagers pendant le reste du voyage. Mais, comme je cherchais de l'information sur Kam et Tanifa et non sur les gens du bateau, je laissai la suite du calepin numéro 2 pour passer tout de suite au numéro 3.

Avant de l'ouvrir, je remarquai une petite étiquette collée à son endos et sur laquelle on pouvait lire: *Supermarché Nina, Ziguinchor*. Un coup d'œil aux autres carnets me permit de découvrir que cette étiquette était présente sur chacun. Depuis que j'avais entrepris la lecture de ces textes, je m'étais souvent demandé à quel moment ils avaient été écrits. Des années auparavant ou seulement un peu plus tôt? Maintenant, je le savais. Le fait que les calepins avaient été achetés à Ziguinchor confirmait que Tanifa avait rédigé ce récit après son passage dans cette ville, donc tout récemment. Ce n'était pas un journal écrit au fur et à mesure que se produisaient les événements racontés, mais plutôt un récit rédigé de mémoire plusieurs années plus tard. Une question toutefois demeurerait sans réponse. Pour qui Tanifa écrivait-elle? À qui voulait-elle transmettre ce récit? Il suffirait sans doute de continuer ma lecture pour le découvrir.

«Le débarquement». Ce titre apparaissant en haut de la première page du calepin numéro 3 ne manqua pas d'aiguiser mon intérêt. J'avais bien hâte de voir comment s'était déroulée l'arrivée des clandestins à Lampedusa.

Même s'il y avait encore beaucoup à faire pour être acceptés dans ce nouveau pays, débarquer de ce maudit bateau et marcher en sol italien après toutes ces souffrances constituait déjà une grande victoire. Kam et Amadou, comme tous les autres, arboraient un large sourire. Par moments, je les entendais parler du copieux repas que nous allions bientôt nous offrir. J'aurais tellement voulu partager leur bonheur! Si au moins j'avais pu sourire. Quand ils me demandaient pourquoi je pleurais, je leur répondais que c'étaient des larmes de joie.

Le paysage n'avait rien de spécial. Il y avait plusieurs bateaux de pêche et, de chaque côté du port, s'étiraient de longues plages de sable bordées de dunes où poussaient de grandes herbes jaunes. On voyait aussi quelques palmiers, çà et là, derrière les dunes. Les bâtiments sur le quai et plus loin vers l'intérieur des terres me faisaient penser à ceux qu'on avait vus en Libye avant de prendre la mer, ce qui n'avait rien de surprenant, compte tenu que Lampedusa se trouve à seulement deux cents kilomètres des côtes libyennes.

Le fait qu'il n'y ait personne pour nous accueillir me semblait plus étrange.

On nous avait prévenus que, dès notre arrivée, nous serions placés dans une sorte de camp en attendant qu'on décide de ce qu'on allait faire de nous. Mais on ne voyait ni policier, ni soldat, ni douanier. Seulement des pêcheurs et aucun ne semblait se soucier de notre présence. Il faut dire qu'ils semblaient tous très occupés. Et ils pensaient peut-être que nous étions des pêcheurs, nous aussi. Le Cabestan était un ancien chalutier transformé en bateau de plaisance et, de l'extérieur, il ressemblait toujours à un chalutier.

— Le *Cabestan*! m'écriai-je, probablement sur un ton semblable à celui d'Archimède lançant son «Eureka». Un chalutier transformé en yacht!

Une autre pièce importante venait de prendre place dans le puzzle. Le bateau sur lequel on avait trouvé trois cadavres, dans le port de Dakar, était celui qui, cinq ans plus tôt, avait recueilli les clandestins en Méditerranée. Le même bateau et pourquoi pas le même capitaine? Pourquoi pas aussi le même équipage, du moins en partie? Contrairement à ce que l'inspecteur Kinsou avait affirmé, les trois meurtres de Dakar n'avaient sans doute rien à voir avec un trafic d'armes. Le principal mobile du crime n'était probablement rien d'autre que la vengeance.

J'avais l'impression d'avoir découvert l'essentiel de l'histoire, mais la suite du texte me réservait encore bien des surprises.

Kam, comme toujours, a été le premier à comprendre la situation. «Regardez, a-t-il crié, en pointant l'index vers un bâtiment sur la côte. Regardez ce drapeau sur le toit.» Malgré la distance, on voyait clairement que ce n'était pas le drapeau italien, mais celui de la Lybie. Un rectangle vert. Entièrement vert. Le drapeau de Kadhafi, le drapeau de l'horreur!

Je me rendis compte alors jusqu'à quel point j'avais été naïve. Ces salauds nous avaient ramenés en Libye. Nous avaient ramenés sur le continent que nous avions tout fait pour quitter. Malgré leur promesse, malgré l'argent qu'ils m'avaient pris, malgré toutes les horreurs subies sur ce bateau, nous étions revenus à la case départ. Nous étions toujours en Afrique. Et maintenant, sans argent. C'était vraiment trop. Trop de frustration, trop de révolte, trop de haine, trop de peur... Mon corps vacillait. Ma vue s'embrouillait. J'avais l'âme en feu.

Le Cabestan se préparait à repartir. Un homme sur le quai commençait à larguer les amarres. «Fumiers! a hurlé Kam, avec autant de douleur et de rage que si on venait de lui arracher un bras. Vite, il faut absolument les empêcher de partir.» Tous nos amis se sont mis à crier et nous avons couru

comme une seule personne, mais je me suis arrêtée avant les autres. Je détestais si profondément ce capitaine et ses acolytes que je ne supportais plus de m'en approcher, du moins sans un poignard à la main.

Avec son charisme naturel, en plus d'une empathie et d'une générosité qui ne cessaient d'étonner tout le monde, Kam était vite devenu le leader du groupe. Même s'il était parmi les plus jeunes, il a parlé à nos amis comme un général à ses soldats, comme un père à ses enfants. «Écoutez-moi, tous. Écoutez-moi bien. Il n'est pas question qu'on laisse repartir ce bateau. On va tous remonter dessus et reprendre la mer.»

Le capitaine a fait une brève apparition sur la passerelle en brandissant un téléphone: «Je vous préviens que la police ne va pas tarder. Vous allez voir quel sort on réserve aux criminels dans ce pays.» Pour Kam, c'était comme jeter de l'huile sur le feu. Il a tout de suite monté sur le Cabestan et trois hommes l'ont suivi, y compris Amadou malgré sa faible vision. Par la suite, on a entendu des cris et toutes sortes de bruits venant de l'intérieur du bateau. Même des coups de feu. La bagarre qui nous tenait en haleine sans qu'on puisse la voir durait depuis un bon moment quand on a commencé à entendre des sirènes de police. Deux véhicules arrivant à toute vitesse se sont arrêtés sur le quai et plusieurs hommes lourdement armés en sont descendus.

Terminée, notre tentative de fuite. Sinistrement terminée.

Kam, Amadou et leurs deux compagnons ont été emmenés. Sachant comment la police de Kadhafi traitait ses prisonniers on pouvait craindre le pire. Totalement horrifiée par cette scène, je n'arrivais pas à prononcer la moindre parole. J'aurais voulu crier, prononcer au moins leurs noms. Kammou! Amadou! J'aurais voulu leur dire jusqu'à quel point je les aimais. L'eau jaillissait de mes yeux comme d'une fontaine mais aucune parole ne sortait de ma bouche.

Peu après leur départ, un autre véhicule est arrivé sur le quai, un camion avec une boîte fermée. Deux hommes armés de mitraillettes nous ont fait monter à bord et ont refermé la porte, nous laissant dans le noir total. Après avoir roulé plusieurs heures sur des routes pleines de trous, dans une chaleur insupportable, le camion s'est arrêté et la porte s'est ouverte. La première chose qu'on a vue en descendant, c'est du sable. En fait, il n'y avait rien d'autre. Aucun bâtiment, aucune structure, aucun humain, même pas un buisson. Que des dunes et des dunes à perte de vue. Même les deux routes qui se croisaient à cet endroit semblaient faites en sable.

Un des deux hommes nous a donné un petit bidon d'eau et nous a parlé d'un hameau au milieu d'une oasis vingt kilomètres plus loin vers l'est. Il

nous a dit qu'en marchant d'un bon pas il était possible de s'y rendre avant la nuit. Quand quelqu'un lui a demandé pourquoi on ne s'y rendait pas en camion, il a vaguement invoqué un manque de carburant. Puis, le camion est reparti en nous abandonnant dans le désert.

J'ai tout de suite compris que cette histoire d'oasis à vingt kilomètres était un traquenard. Ces hommes voulaient qu'on prenne cette direction et qu'on se perde dans le désert pour ne plus jamais entendre parler de nous. Nous n'étions pas les premiers clandestins à être abandonnés dans cette partie du Sahara que certains appellent «les oubliettes de Kadhafi». Cependant, le désert était le pays de mes ancêtres et le fabuleux terrain de jeu de mon adolescence. Après ce que j'avais vécu au cours des dernières heures, j'étais presque contente de le retrouver.

Les pages suivantes racontaient l'abominable journée de marche qui avait permis à Tanifa et à ses amis d'atteindre le hameau le plus proche, un petit village nommé Kali Swaia qui se trouvait, non pas à vingt kilomètres, mais à seulement dix ou douze et dans la direction opposée à celle qu'on leur avait conseillé de prendre. Malheureusement, un des compagnons de Tanifa n'avait pas réussi à s'y rendre. Quand un autre membre du groupe était revenu avec un véhicule tout-terrain pour le chercher, il était mort.

Je commençais à considérer Kam et Tanifa d'un autre œil, mais il fallait éviter de sombrer dans la candeur. Deux assassins animés par la vengeance plutôt que par un autre objectif, personnel ou politique, demeurent deux assassins, sans parler de l'enlèvement d'un enfant.



Quand la bonite fit un premier bond hors de l'eau et montra ses couleurs argentées, Kam émit un cri de joie. C'était une bête de bonne taille, de quoi faire un repas gargantuesque pour quatre personnes. Mais, un peu plus tard, alors que le poisson à bout de force n'était plus qu'à une dizaine de mètres du bateau, il se produisit quelque chose d'inattendu. Un aileron noir apparut derrière la bonite et se dirigea rapidement vers elle en fendant les lames. Puis, en une fraction de seconde, une immense gueule hérissée de dents s'ouvrit et se referma sur le poisson. La ligne cassa net et, sous nos regards ahuris, le requin disparut avec sa proie dans les profondeurs de la mer.

Une profonde déception se lisait sur le visage de Kam mais Tanifa demeurait imperturbable.

— Tu en as pris un, dit-elle en mettant la main sur l'épaule de son demi-

frère, tu pourras en prendre d'autres.

Le soleil maintenant très haut illuminait le pont blanc du voilier et répandait une intense chaleur. On distinguait de plus en plus clairement les bâtiments de Mosteiros. Il ne semblait pas y avoir de quai, mais plusieurs petits bateaux étaient à l'ancre dans une baie. Tout en terminant la réparation du zodiac, je me demandais comment cette escale allait se passer. Est-ce qu'on trouverait facilement une fontaine ou un robinet accessible à tous? Mon ami John, qui avait traversé la veille, se trouvait probablement dans ce village en ce moment. Néanmoins, l'espoir qu'il aperçoive et reconnaisse mon bateau semblait bien mince, surtout que l'*Émerillon* arrivait au moins deux jours plus tôt que prévu.

Après avoir descendu la grand-voile pour ralentir le bateau, je remis le pneumatique à l'eau et le laissai flotter à la remorque du voilier qui avançait maintenant par la seule force d'un génois à demi enroulé. Ensuite, j'ouvris le coffre pour sortir mon réservoir portable. J'étais prêt à descendre. Plus qu'une dizaine de minutes à attendre avant de pouvoir jeter l'ancre. Mais depuis un bon moment Kam et Tanifa scrutaient nerveusement la côte en se passant les jumelles.

— C'est quoi, cette auto qui vient de s'arrêter là-bas? demanda Tanifa.

Même à l'œil nu, on pouvait distinguer une sorte de jeep avec un gyrophare sur le toit. Cela faisait inévitablement penser à une voiture de police. Dans son langage habituel, Kam parla fébrilement en faisant de grands gestes vers le large, de toute évidence la direction qu'il voulait prendre.

Saleté de jeep! pensai-je. Sans savoir s'il s'agissait réellement d'une voiture de police, j'aurais donné cher pour qu'elle reparte. Je m'efforçais toutefois de garder un air détaché.

— C'est peut-être seulement quelqu'un qui s'intéresse aux voiliers. C'est souvent comme ça aux endroits où il n'y en a pas beaucoup, les gens s'arrêtent pour nous regarder passer.

Tanifa, les jumelles sur les yeux, ne sembla pas m'entendre.

— Et ce gyrophare, c'est quoi?

— Beaucoup de voitures en ont. Les pompiers, les ambulances, et même souvent les travailleurs de la voirie.

Après quelques secondes de silence, la Touarègue lança, sur un ton sec et impérieux:

— Demi-tour! Tout de suite!

Prenant à mon tour les jumelles, je pus lire un mot sur la portière de la voiture: *Policia*.

Kam marmonna une courte phrase qui semblait commencer par «Ssap...» et finir par «... ouf».

— Tout à fait d'accord, fit Tanifa. Cap sur la Guadeloupe!

Chapitre 17

Fogo était déjà loin derrière, toute petite sur l'horizon, mais au cours de la dernière heure la force du vent avait beaucoup diminué, de même que notre vitesse. Par moments, les voiles se dégonflaient complètement. Il faisait très chaud.

Avec ma règle de navigation, je traçai une longue ligne sur la carte de l'Atlantique Nord, allant de la position du voilier jusqu'à la Guadeloupe. Une ligne horizontale, car la Guadeloupe se trouvait pratiquement à la même latitude que l'*Émerillon* en ce moment. Ensuite, je pris mes pointes sèches pour mesurer la distance que représentait cette ligne: deux mille cent cinquante milles nautiques, presque quatre mille kilomètres. Sachant que ce bateau pouvait parcourir en moyenne cent dix milles par jour, il fallait compter environ dix-neuf jours pour effectuer la traversée. Près de trois semaines sans rencontrer la moindre terre.

Dehors, Tanifa avait repris la barre, Kam surveillait patiemment sa ligne à pêche et Claire s'amusait à faire des dessins sur un bout de papier. Heureusement, la petite n'avait plus de fièvre. Elle s'était levée un peu plus tôt pour manger quelque chose et Tanifa avait accepté qu'elle demeure dans le cockpit.

Après le repas du midi, qui s'était résumé à un reste de pain et un peu de fromage, Kam avait promis un poisson pour le souper. Le manque d'eau constituait un problème beaucoup plus important que le manque de nourriture. Nous avions des pâtes et du riz pour plusieurs jours, mais comment les utiliser sans eau? Et il ne fallait pas trop compter sur la pluie. À l'exception de la couronne nuageuse encore visible au-dessus de Fogo, le ciel demeurait aussi bleu que la mer et l'aiguille du baromètre pointait obstinément du côté droit, vers le petit rond jaune symbolisant le soleil. À la météo on annonçait une augmentation de la force du vent pour la nuit mais aucune pluie avant plusieurs jours. Tanifa ne semblait pas réaliser l'importance du problème. «Il va finir par pleuvoir», s'entêtait-elle à répéter.

Délaissant la carte générale de l'Atlantique Nord, j'ouvris celle de l'archipel. Les îles du Cap-Vert se divisent en deux groupes: les Sotavento (sous le vent) et les Barlavento (au vent). Les Sotavento comprennent Sao Tiago (où se trouve Praia), Fogo (où se trouve Mosteiros) ainsi que deux îles plus petites nommées Brava et Maio. Les Barlavento comprennent notamment Sao Vicente, Sal, Santa Luzia et Boa Vista. À l'exception de Fogo que nous avions longé un peu plus tôt, Sao Vicente était l'île la plus proche de notre trajectoire vers les Antilles. Sur cette île se trouve Mindelo, la deuxième plus grande ville du pays, celle où j'avais conseillé à Tanifa de se rendre pour augmenter ses chances de trouver un embarquement vers la Guadeloupe.

Reprenant ma règle, je traçai une autre ligne, cette fois, entre la position du voilier et Sao Vicente. Contrairement à la première, cette deuxième ligne était pratiquement verticale et très courte, car Sao Vicente se trouvait presque directement au nord de notre position actuelle, à seulement cent huit milles. On aurait pu y voir une autre possibilité pour obtenir de l'eau douce mais, après l'épisode de Mosteiros, ce n'était même pas la peine d'en parler aux deux pirates. Je savais trop bien que, même en proposant une escale dans un petit village de l'île, au lieu d'aller jusqu'à Mindelo, je ne parviendrais jamais à les convaincre. Par contre, je commençais à me demander s'il ne serait pas possible de prendre la direction de Sao Vicente à leur insu...

Kam et Tanifa ayant encore beaucoup de sommeil à rattraper, ils passeraient sans doute la majeure partie de la nuit à dormir. Avec le bon vent qu'on annonçait, l'*Émerillon* pourrait facilement parcourir quatre-vingts milles avant le lever du jour, ce qui l'emmènerait à moins de trente de Sao Vicente. L'île serait peut-être déjà en vue au moment où mes «équipiers» se lèveraient et la découverte de la supercherie ne manquerait pas de les mettre en colère. Il y avait de bonnes chances pour que Kam devienne violent, et même dangereusement violent. Mais, au moins, je pourrais tenter à nouveau de les convaincre de faire une brève escale. Entre ça ou mourir de soif...



Le calepin numéro 4 racontait des événements beaucoup plus récents que les trois premiers et contenait, lui aussi, plusieurs informations surprenantes.

Dakar, cinq ans plus tard

Comme chaque matin, je surveillais les enfants qui jouaient dans la cour de l'orphelinat. Soudain, j'ai vu un homme venir vers moi, un homme que je

n'avais pas vu depuis très longtemps, mon frère Kammou. Quel bonheur! L'instant d'avant, je ne savais même pas s'il était encore en vie.

Nous aurions pu ne jamais nous revoir. Car depuis plusieurs mois je rêvais de quitter l'Afrique pour me rendre en Guadeloupe. Sans passeport il était difficile de partir mais j'allais souvent voir les voiliers de passage dans la baie de Hann. Parmi tous ces bateaux qui allaient gagner les Antilles par la route des alizés, il y en avait sûrement un qui pourrait prendre une passagère. Je n'étais pas prête à partir mais je savais que les alizés seraient toujours là et qu'il y aurait toujours des voiliers pour en profiter.

Heureusement, Kam savait déjà que notre mère (avec le temps j'avais fini par considérer la deuxième femme de mon père comme ma propre mère) était morte quelques années plus tôt. Je n'ai pas eu besoin de le lui apprendre. C'est plutôt lui qui a eu le fardeau de m'apprendre une triste nouvelle, concernant Amadou. Déjà malade et en manque de médicament au moment de son arrestation, notre ami avait survécu seulement deux ans à la prison libyenne. Kam a sorti de son sac une flûte que j'ai tout de suite reconnue et nous l'avons regardée un bon moment dans un lourd silence, le cœur débordant de chagrin.

Par la suite, j'ai posé à Kam une multitude de questions sur ce qu'il avait vécu depuis le terrible moment de notre séparation sur le quai d'un village libyen. Peu enclin à se remémorer ces cinq ans de prison, il m'a surtout parlé des trois semaines suivant sa sortie et de la façon dont il avait pu me retrouver, grâce à un cousin de Bamako avec qui j'avais gardé le contact.

Quand j'ai commencé à lui parler du Cabestan, ses yeux se sont mis à briller. On pouvait y lire une terrible soif de vengeance. Si je ne l'avais pas retenu, il serait parti tout de suite vers le port. Heureusement, le yacht n'était pas là en ce moment, ça nous donnait du temps pour nous préparer. Un débardeur que je connaissais m'avait fourni de précieuses informations. Je savais, entre autres, que le Cabestan venait à Dakar une fois par mois et qu'il y restait quelques jours. Je savais aussi que le capitaine, toujours la même racaille, faisait souvent venir des prostituées dans sa cabine.

Le ballon des enfants a roulé près de nous et quand Maïra est venue le chercher, Kam a été surpris de voir une fillette blanche aux cheveux roux dans un orphelinat sénégalais. Je lui ai expliqué qu'elle était déjà là à mon arrivée quatre ans plus tôt et que j'avais développé une grande affection pour elle. Je pensais qu'il allait me demander pourquoi la petite n'avait pas encore été prise en adoption mais il était surtout préoccupé par le Cabestan.

«Maïra»... C'est ainsi que j'appris que la fillette qui avait été enlevée à Ziguinchor et qui se trouvait en ce moment sur l'*Émerillon* avait passé les premières années de sa vie dans l'orphelinat où travaillait Tanifa. Tout en étant surprenante en elle-même, cette information soulevait de nombreuses questions. Et les Brulin dans tout ça? Ils étaient seulement ses parents adoptifs? Était-ce leur décision d'appeler la fillette Claire au lieu de Maïra? Qui étaient les parents naturels de la fillette? Qu'étaient-ils devenus?

Par ailleurs, pourquoi Tanifa et ses complices avaient-ils choisi d'enlever la fille adoptive de Gérard Brulin? Peut-être simplement parce qu'ils le savaient immensément riche et parce qu'il était plus facile d'enlever une enfant qui connaissait Tanifa, mais on pouvait imaginer une tout autre hypothèse. Dans son texte, Tanifa disait avoir développé une «grande affection» pour Maïra. De là à penser qu'elle avait enlevé la petite dans le seul but de l'emmener en Guadeloupe et de l'élever comme sa fille, il n'y avait qu'un pas. Mais dans ce cas, la fillette n'aurait pas été un otage. Pourtant, l'inspecteur Kinsou avait bien parlé d'une demande de rançon.

Tout cela me semblait bien compliqué. Il m'aurait fallu soupeser toutes les hypothèses, mais les élancements qui en ce moment ne cessaient de s'intensifier sous mon crâne m'incitèrent à remettre cette réflexion à plus tard.



Le vent annoncé se faisait attendre. Les voiles pendaient mollement comme de grands draps au séchage et le voilier n'avancait plus, mais cela ne présentait pas que des inconvénients. Le zodiac accroché à l'arrière, à demi rempli d'eau et de mousse, était devenu une somptueuse baignoire dans laquelle Tanifa et Maïra semblaient bien s'amuser. Kam, pendant ce temps, nageait tout autour, allant parfois si loin qu'on le perdait quasiment de vue, pour ensuite revenir à toute vitesse comme s'il tentait de battre le dernier record olympique.

Je préférerais rester dans le cockpit au cas où le vent recommencerait subitement à souffler. Tout en me lavant avec un seau d'eau de mer – ma méthode habituelle –, je regardais Tanifa et Maïra qui se savonnaient dans leur baignoire flottante. On aurait dit la mère et la fille. Il devenait de plus en plus évident que l'obtention d'une rançon n'avait pas été le but de cet enlèvement, ou du moins, pas le but principal. Et toute idée que la fillette puisse être vendue ou maltraitée d'une quelconque façon par Kam et Tanifa paraissait maintenant exclue.

Quand Tanifa revint sur le voilier, avec la plus grande de mes serviettes autour de la taille, j'avais du mal à la voir comme une criminelle. Des mots tout à fait sincères s'échappèrent de ma bouche :

— Tu es très belle, Tanifa.

Ce compliment qu'elle avait sûrement entendu très souvent sembla quand même la surprendre. Elle me regarda dans les yeux comme si elle me voyait pour la première fois. À ce moment-là, j'avais cessé de m'essuyer les cheveux pour tâter la bosse qui me bombait le crâne. Quand elle me demanda si ça faisait encore mal, je tournai le regard vers Kam.

— Considérant le physique de mon agresseur, je me trouve chanceux d'être encore là pour sentir de la douleur.

— Il ne faut pas trop lui en vouloir, dit-elle en se rhabillant. Kam ne connaît pas sa force. En plus, quand il t'a poussé, il y avait pas mal de panique dans l'air.

Brusquement, Maïra poussa un cri, suivi immédiatement du rire de Kam. Après avoir disparu un moment sous l'eau, le Gardien des eaux célestes venait de réapparaître de l'autre côté du zodiac pour la surprendre.

— Un monstre! cria la fillette. Un monstre sous-marin!

Et Kam s'esclaffa à nouveau d'une façon impressionnante. Un rire puissant et plein de chaleur, d'autant plus étonnant que, contrairement à sa voix, il n'avait rien d'anormal. On l'avait toujours entendu rugir, maintenant il riait, et de bon cœur, laissant voir l'éclatante blancheur de sa dentition.

Tanifa le regardait en hochant la tête.

— Est-ce que tu peux t'imaginer ce que ça représente pour lui de se retrouver ici, en ce moment, au lieu de croupir dans une prison du Cap-Vert, en attendant son extradition au Sénégal?

À mes yeux, Kam était le portrait typique, et pas si rare, du gars ordinaire que les circonstances de la vie ont transformé en tueur. S'il avait vécu dans un autre contexte, il serait peut-être devenu avocat, comptable, moine... Ou pourquoi pas professeur d'anthropologie? Tout en considérant cet homme comme particulièrement dangereux, je refusais de le juger.

— J'ai peut-être quelque chose qui va le réjouir encore plus, dis-je en entrant dans la cabine.

J'en ressortis presque tout de suite avec deux objets: la petite chaîne portant le nom «Kammou» et la flûte d'Amadou. Tanifa parut aussi émue que surprise. Je lui racontai brièvement mon passage à la cabane après leur arrestation; en évitant toutefois de parler des calepins trouvés sous le matelas.



Une heure plus tard, le vent avait enfin repris et l'*Émerillon* filait à bonne vitesse. Après avoir branché le régulateur d'allure, pour la première fois depuis le départ de Praia, je le réglai sur un cap de 270 degrés, c'est-à-dire directement vers l'ouest.

— Allez, Tournesol! Cap sur la Guadeloupe!

Sur un ton qui se voulait léger, je présentai Tournesol à Kam et à Tanifa comme un équipier infatigable, un ami qui allait grandement leur simplifier la vie pendant les longues journées de navigation à venir.

— Vous allez l'adorer!

Impressionnés par cet équipement pouvant barrer le bateau aussi bien qu'un humain, Tanifa et Kam passèrent un bon moment à regarder l'aiguille du compas de route qui oscillait de seulement quelques degrés de part et d'autre du chiffre 270, surmonté par un *W* pour *West*.



La vitesse du voilier présentait un problème pour la pêche. Le bout de la ligne restait en surface, ce qui rendait l'appât moins visible pour les poissons. Pendant que Kam sur le pont arrière s'affairait à y rajouter du poids, à l'intérieur Tanifa faisait cuire du riz dans un mélange d'eau douce et d'eau de mer. Maïra, quant à elle, somnolait dans la pince. Profitant du fait que Kam était concentré sur son travail, j'ajustai Tournesol sur le cap 280 degrés au lieu de 270 et resserrai les voiles en conséquence. Personne ne s'en rendit compte.

Je prévoyais ajouter dix degrés supplémentaires de temps en temps. Si jamais Tanifa ou Kam remarquait que le vent n'arrivait plus de l'arrière mais plutôt de côté, je pourrais toujours invoquer un changement dans la direction du vent mais, évidemment, si l'un des deux venait vérifier sur le compas, il se rendrait tout de suite compte que c'était plutôt le cap qui avait changé. Bien sûr, je pourrais encore mettre ce décalage sur le dos de Tournesol, sauf que dans un tel cas, je devrais renoncer à aller vers le nord et reprendre la route vers l'ouest.

Malgré le surcroît de sel et l'absence du poisson promis par Kam, le plat de riz assaisonné à l'eau de mer fit l'effet d'un petit festin. Mais ce n'était pas la joie totale. Tout le monde était conscient que si la pluie refusait de tomber, on aurait de sérieux problèmes. Même Tanifa commençait à le reconnaître. L'amélioration récente de mes relations avec les pirates ne réduisait en rien

mes craintes à leur égard ni ma volonté de m'approcher de Sao Vicente. Après le repas, je profitai d'un court moment où j'étais seul à l'extérieur pour ajouter un autre dix degrés vers le nord, ce qui portait le cap réel à 290. J'achevais de border les écouteles en conséquence quand Tanifa sortit à son tour de la cabine.

— Maïra dort déjà, dit-elle en s'assoyant sur un banc. La baignade l'a épuisée.

Lorsque le soleil se coucha un peu plus tard, je fus heureusement le seul à remarquer que le voilier n'allait pas vers lui comme il aurait dû le faire, mais plus au nord.



Kam adossé au mât jouait de la flûte en face de Tidjani, le masque en bois étant maintenant attaché au balcon avant.

Étrange dialogue en pleine mer entre un Africain et une sculpture africaine, mais comme j'avais pu observer toutes sortes de rituels au cours de mon séjour au Sahel, celui-ci ne me surprenait pas outre mesure. En fait, j'étais surtout étonné par la qualité de la musique. Par moments, j'avais l'impression de naviguer avec des amis. Pendant que l'*Émerillon* poursuivait calmement sa route sous un ciel mauve et sur une mer de plus en plus sombre, Tanifa et moi écoutions la musique de Kam comme des copains assistant au petit concert donné par un des leurs.

Tanifa me parla sur le ton de la confidence.

— Amadou a toujours été son meilleur ami, peut-être le seul véritable ami qu'il a eu dans sa vie. Quand ils étaient dans la vingtaine, ils avaient formé un duo de musiciens. Amadou jouait de la flûte, Kam du balafon et parfois de la flûte, lui aussi. Mais Amadou a été frappé d'une horrible maladie, l'onchocercose, et quand il a commencé à perdre la vue, cette flûte a pris beaucoup d'importance pour lui. C'était devenu son meilleur moyen d'expression, sa façon de manifester ses sentiments... Kam ne s'est jamais vraiment remis du départ d'Amadou. Tu ne peux pas savoir le plaisir que tu lui as fait en lui rapportant cette flûte.

— Je lui devais bien ça après avoir coulé sa pirogue. Mais pourquoi est-ce qu'il tient à jouer devant ce masque?

— Amadou était d'origine peule, comme la mère de Kam, et il venait d'une région du Burkina Faso où on fabriquait ce genre de masque. Lui-même en avait fabriqué pendant son adolescence. Il avait développé un style bien à lui et j'ai cru comprendre que ton masque ressemble un peu à ceux qu'il faisait.

— Une simple coïncidence, donc?

— Peut-être, mais pour bon nombre d'animistes, les coïncidences peuvent avoir une grande valeur. Et Kam n'a jamais pu se libérer complètement des croyances animistes de la famille de sa mère, la deuxième femme de mon père. Pour lui, ce masque constitue sans doute un lien privilégié avec Amadou, et jouer de cette flûte en le regardant est probablement la meilleure façon de communiquer avec son ami disparu.

Je repensais à ce qui s'était passé sur le bateau le matin où Kam avait commencé à m'étrangler. Comment oublier cette main de fer qui me serrait la gorge? Comment ne pas me souvenir du moment béni où cet étau avait commencé à se desserrer alors que Kam avait les yeux rivés sur le masque? Quand je racontai cette anecdote à Tanifa, elle demeura un moment silencieuse, comme pour mieux écouter la flûte de Kam.

— Mon frère a toujours eu énormément de difficulté à contrôler sa violence, finit-elle par m'avouer. Il est incapable de supporter l'injustice, ce qui lui a souvent causé de graves problèmes. Amadou était beaucoup plus doux et pondéré. S'il arrivait à Kam de faire une colère et de vouloir s'en prendre physiquement à quelqu'un, Amadou était le seul à pouvoir l'arrêter. Et par la suite, il ne manquait jamais de sermonner Kam en lui reprochant de ne pas avoir de jugement et de se comporter comme un enfant. Parfois, il suffisait que mon frère entende ce sermon pour retrouver graduellement son calme, et finalement, éclater de rire. Je ne pourrais pas te dire ce qui s'est passé exactement dans la tête de Kam ce matin-là, mais si ce masque lui a fait penser à Amadou, je suis certaine que cela a contribué à le calmer.

Chapitre 18

Aux environs de vingt-deux heures, alors qu'il faisait complètement noir depuis un bon moment, Kam cessa de jouer et s'étendit sur le pont. Quand Tanifa quitta le cockpit, un peu plus tard, pour rejoindre Maïra dans la pince, je pensai à modifier encore le cap mais la prudence demeurait de mise. Rien ne prouvait que Kam soit endormi; il regardait peut-être le ciel en ce moment. Heureusement, il y avait tellement d'étoiles qu'il était difficile de localiser les constellations et de s'en servir comme repères. Par contre, la lune allait bientôt se lever, ce qui fournirait un excellent point de référence. Il fallait agir maintenant.

Je me dirigeai lentement vers Tournesol pour ajouter encore dix degrés au cap, tout en étant conscient que ces efforts ne me donnaient aucune garantie de réussite. Si un de mes deux «copains» se levait et allait voir le compas, il découvrirait tout de suite que le bateau ne filait pas vers l'ouest. En réfléchissant à cette question, je me rappelai que l'instrument comportait des vis d'ajustement. Quelques minutes plus tard, à l'aide d'un tournevis, je parvins (sans changer la direction du bateau) à ramener l'aiguille à 270 degrés comme si on allait toujours vers l'ouest.

Mais cela faisait seulement trente degrés de différence et pour aller où je voulais, il fallait tricher de quatre-vingt-dix. Après un moment de découragement, je me frappai le front de la main. Je venais d'avoir une autre idée, nettement meilleure que celle des vis d'ajustement et encore plus simple. Quelques minutes plus tard, l'*Émerillon* fonçait enfin directement vers le nord, mais le compas, étrangement, indiquait toujours un cap de 270 degrés, franc ouest.

Le vent n'arrivait plus de l'arrière mais par le travers et, avec ses voiles maintenant bordées plus serrées, le voilier gîtait davantage. N'importe quel observateur, même sans expérience de navigation, aurait pu constater ces changements. Et sachant qu'à cette latitude le vent souffle presque toujours dans la même direction, cet observateur aurait tout de suite compris que le

bateau avait changé de cap. Cependant, comme le compas indiquait toujours l'ouest, il fallait croire malgré tout que, de façon tout à fait exceptionnelle, c'était le vent qui avait tourné et non le bateau.



À mon réveil au milieu de la nuit, l'*Émerillon* avançait rapidement sous un ciel chargé d'étoiles. L'aiguille du compas continuait de pointer vers l'ouest, mais le vent qui arrivait par le travers confirmait que nous foncions toujours vers le nord.

Kam dormait sur le pont avant. Par moments, je l'entendais ronfler.

Dans l'espoir de trouver des informations plus récentes sur mes ravisseurs, j'allumai ma lampe de poche et ressortis le quatrième calepin. Le titre du chapitre suivant celui de l'arrivée de Kam à l'orphelinat était écrit en majuscules: «LE CABESTAN».

La nuit était tombée depuis un bon moment sur le port de Dakar. Les débardeurs étaient partis et les marins qui n'étaient pas dans leur bateau devaient traîner dans les bars du centre-ville. Une seule personne marchait sur les quais: une femme aux cheveux blonds et au visage très maquillé. Comme au théâtre ou au cinéma, je jouais un rôle, je m'étais glissée dans la peau d'un autre personnage, ce qui ne m'empêchait pas de mourir de peur dans la mienne.

Après avoir marché un bon moment en regardant les noms des bateaux, la fausse blonde s'est arrêtée devant le Cabestan. Elle avait du mal à contenir le tremblement de ses jambes et ses souliers à talons aiguilles ne l'aidaient en rien, mais il était trop tard pour faire demi-tour. Il fallait absolument continuer.

Le matelot...

Totalement absorbé par ma lecture, je faillis ne pas entendre l'avion qui passait au-dessus de ma tête.

Une fois ma lampe éteinte, il me fallut un court moment pour trouver la petite lumière rouge se déplaçant sur fond d'étoiles. C'était sûrement un appareil à hélices, car il volait bas et n'allait pas vite. Sa direction vers le nord, comme celle de l'*Émerillon*, laissait supposer qu'il se dirigeait lui aussi vers Sao Vicente et, plus précisément, vers l'aéroport de Mindelo. Kam et Tanifa avaient interdit d'allumer les feux de position du voilier et, en l'absence de lune, la nuit était trop noire pour que le pont et les voiles soient

visibles du haut des airs. Sans prendre le temps de réfléchir, je pris ma lampe et commençai à envoyer des signaux: trois éclats courts, trois longs... Mais avant même d'avoir complété mon SOS, j'entendis du bruit sur le pont avant. Kam venait de se lever.

Une main sur le mât et l'autre agrippée à un hauban, l'Africain passa un bon moment à regarder l'avion. Je retenais mon souffle, car toute personne possédant quelques notions d'aviation et connaissant un peu la carte de l'archipel pouvait facilement deviner que cet appareil n'allait pas vers l'ouest et, par conséquent, l'*Émerillon* non plus. Ma tension monta d'un cran quand, subitement, Kam se tourna pour venir vers le compas. Ce dernier marquait toujours 270 degrés et, fort heureusement, l'Africain ne sembla pas remarquer le gros tournevis fixé tout près avec un ruban adhésif, probablement à cause du manque d'éclairage. S'il avait touché cet outil, l'aiguille ultrasensible du compas aurait tout de suite bougé, car il s'agissait d'un tournevis aimanté.

Cependant, Kam semblait perplexe, et pas seulement à cause de la direction du vent. Son regard se promenait sans cesse entre le compas et le ciel étoilé. Brusquement, je réalisai que j'avais sans doute sous-estimé les connaissances de Kam sur les constellations. Compte tenu du faible taux d'humidité des régions désertiques, on voit généralement beaucoup plus d'étoiles au-dessus du désert qu'au-dessus de la mer. Par conséquent, bien des Africains habitant dans le Sahara ou à proximité connaissent encore mieux les constellations que les marins.

Ce que je craignais par-dessus tout ne tarda pas à se produire. En farfouillant autour du compas dans la pénombre, Kam finit par découvrir le tournevis retenu par un ruban adhésif et, en le faisant bouger, il vit que cela faisait également bouger l'aiguille du compas. Avec un grognement de rage, il arracha le tournevis et le lança vivement à la mer pour ensuite s'avancer vers moi.

— Attends, dis-je, je vais t'expliquer...

La suite des événements me fit passer bien près de la mort, mais pas comme on pourrait le croire. Je venais de sortir du cockpit pour m'éloigner de Kam quand un brusque mouvement du bateau me fit perdre l'équilibre. Alors le pire des scénarios se produisit: je passai par-dessus bord!



Plusieurs types d'accident peuvent se produire sur un voilier au milieu de l'océan. On peut facilement se fracturer un membre ou une côte. Quand un

chaudron d'eau bouillante se renverse, on peut se brûler horriblement et souffrir le martyre. On peut aussi s'intoxiquer en mangeant du poisson. Mais la véritable frayeur de tout marin, la pire des hantises, le comble de l'horreur, c'est de tomber à la mer, surtout en pleine nuit, et de voir le voilier disparaître dans la pénombre.

Dans le cas d'un marin solitaire naviguant sous pilote automatique, c'est la mort assurée. Dans le cas d'un marin qui navigue avec un équipage peu expérimenté, c'est à peu près la même chose. En fait, même pour des équipiers professionnels, il est très difficile de récupérer un homme à la mer, surtout la nuit. Souvent, ils n'y arrivent pas. Les probabilités que mes «équipiers» puissent venir à ma rescousse étaient donc extrêmement faibles. En pareil cas, la meilleure approche consiste à baisser les voiles et à revenir au moteur, mais en l'occurrence, même cela n'était pas possible, car la clé se trouvait... dans la poche de mon pantalon.

On dit que l'homme en train de se noyer s'accroche à une paille. La paille, dans mon cas, c'était peut-être l'illusion que je pourrais rattraper le bateau à la nage. Pendant les premières secondes, je nageai de toutes mes forces dans le sillage du voilier, même si je savais très bien que le meilleur nageur du monde ne peut avancer à une telle vitesse. Les feux de l'*Émerillon* n'étaient pas allumés et la tache fantomatique qui flottait au-dessus de la mer ne cessait de pâlir et de rapetisser. Après sa disparition complète, je continuai pendant un bon moment à nager et à crier pour indiquer ma position, mais le fantôme ne revenait pas.

— Il va revenir plus tard... L'avion va m'envoyer du secours... Un bateau de pêche va passer...

Plus que jamais, malgré les terribles serrements de gorge, je sentais le besoin de parler à haute voix. Cette fois, c'était surtout pour me donner du courage. Je me racontais des histoires auxquelles j'essayais de croire. On dit aussi qu'un homme se sachant condamné passe par plusieurs étapes, la première étant celle du déni. C'était exactement ce que j'étais en train de confirmer.

Sans équipement de flottaison, je ne pouvais me permettre de gaspiller mon énergie en nageant et en m'agitant de façon désordonnée. En plus, me souvenant du monstre qui avait avalé la bonite, je n'avais surtout pas envie d'attirer son attention. Pour me calmer, j'avais besoin d'un objectif et, heureusement, il me fallut très peu de temps pour le trouver. Revoir le soleil!

Du fond de mon désespoir, cette idée me semblait magnifique. Conscient que ce serait peut-être la dernière fois, même si je refusais toujours de

m'avouer vaincu, je tenais absolument à revoir ce feu qui éclaire le ciel et la mer, ne serait-ce qu'une minute. Revoir le soleil! Revoir l'astre du jour!

— Il faut que j'y arrive...

Le fait d'avoir un but à atteindre, aussi dérisoire soit-il, me faisait du bien. J'avais un plan, une ligne de conduite, je savais comment gérer mes dernières réserves d'énergie. Il s'agissait tout simplement de bouger le moins possible, juste assez pour ne pas m'enfoncer.

— Surnager et attendre le soleil...

Tout en prenant de grandes respirations, j'entrepris de combattre le pessimisme et de chasser les idées noires. Et, comme je l'avais déjà remarqué, avec la bagarre vient le courage: au bout de quelques minutes, l'angoisse et la tristesse demeuraient, pas la panique. Je pouvais recommencer à penser et à réfléchir, peut-être pas normalement, mais au moins sans que mes idées se perdent dans toutes les directions.

Je repensai d'abord aux êtres humains dont j'étais en ce moment le plus proche. Qui étaient ces trois Africains que le destin avait mis sur ma route? Comment se sentaient-ils maintenant sur le voilier? Sans moi, ils pouvaient sans doute se débrouiller pour atteindre la Guadeloupe, mais pas sans eau. Et Maïra si jeune.

— Pourvu qu'il pleuve dans pas trop longtemps...

Puis, de lointains souvenirs commencèrent à émerger. Les femmes de ma vie, les amis de ma vie, les bons moments passés ensemble... Étrange ce qui peut nous remonter à la mémoire dans de telles circonstances. À un certain moment, je repensai à un bar de Baie-Saint-Paul où je m'étais arrêté un soir avec mon père. Il y avait une phrase écrite sur un mur: «J'aime mieux le vin d'ici que l'au-delà.»

Avec un petit effort, je parvins à sourire.



Pendant plus d'une heure, je continuai à surnager. Au moins, j'étais bien vêtu. Les vêtements que j'avais enfilés au début de la nuit me permettaient de conserver une partie de ma chaleur corporelle et retardaient la survenue de l'hypothermie.

De longues ondulations me faisaient monter et descendre. Quand je me trouvais au sommet d'une vague plus haute que les autres, je regardais au loin, tout autour, espérant malgré moi une chose impossible: voir les lumières d'un bateau. Chacun de ces espoirs déçus répandait dans ma poitrine une petite

dose d'angoisse dont j'avais du mal à me défaire par la suite. Le temps s'écoulait à la fois très lentement et très vite: très lentement parce que j'avais hâte de revoir le soleil, très vite parce que je sentais la fin toute proche.

«Mourir, cela n'est rien», chantait Brel, l'idole des navigateurs avec ses chants de marins et ses fabuleuses aventures en voilier. «Mourir, la belle affaire! Mais vieillir, oh vieillir!» D'accord Grand Jacques, sauf que «vieillir», on ne sait pas trop quand ça commence. Vieux? Mais qui est vieux?

Le ciel ne m'avait jamais autant fasciné. En regardant la Voie lactée, je pensais aux milliards d'étoiles qui la composent et aux milliards d'autres galaxies en expansion depuis le Big Bang. Quelle stupidité de croire que nous serions les êtres les plus intelligents de l'univers!

— Quelle incroyable prétention!

Quand la lune se leva, telle une corne jaunâtre perçant l'horizon, j'en ressentis une vive émotion. Je le prenais personnel: la vieille amie de la terre faisait dévier vers moi les rayons du soleil, m'offrant ainsi une première victoire dans mon ultime combat. Cependant, mes forces avaient beaucoup décliné et, malgré mes vêtements chauds, lorsque j'aperçus enfin les premières lueurs de l'aurore, je tremblais de tous mes membres et mes dents commençaient à claquer. J'arrivais à peine à parler. Voulant à tout prix que mon dernier mot soit parmi les plus beaux et les plus joyeux de la langue française, je puisai dans le peu d'énergie qui me restait pour dire le plus fort possible:

— Soleil... Soleil...



Un peu plus tard, du sommet d'une vague, je vis une chose étonnante à la surface de l'eau: un petit triangle rouge qui ressemblait au drapeau de ma perche de l'homme à la mer. Si c'était une vision, elle était cruelle, car la perche et la bouée de sauvetage normalement attachée à elle se trouvaient trop loin pour que je puisse les atteindre. Mais j'étais au moins content d'une chose: Kam ou Tanifa avait voulu m'offrir une chance de m'en sortir. En lançant cet équipement de survie à la mer après ma chute, ils avaient été aussi généreux envers moi que je l'aurais été envers Kam, le matin précédent, si j'avais mis à exécution mon idée de l'abandonner sur place après la réparation de la coque. Sauf qu'ils n'allaient sûrement pas s'arrêter sur une île pour alerter la garde côtière et leur demander de venir me chercher.

Profitant du petit regain d'énergie que m'apportait la vue de ce drapeau, je

nageai dans sa direction, mais avec une extrême lenteur. Mes bras étaient si lourds. Par moments, j'avais du mal à me tenir la tête hors de l'eau. Ma salive se transformait graduellement en saumure. À une centaine de mètres du drapeau, devant l'évidence que je ne pourrais l'atteindre, je me mis à halluciner, à entendre des voix, celles de Tanifa et Maïra qui criaient mon nom. Je les imaginai debout sur la mer, avec un visage blême, chacune vêtue d'une grande robe de brouillard... Si le dernier mot que j'avais prononcé figurait parmi les plus magnifiques du dictionnaire, ma dernière pensée serait beaucoup moins glorieuse: «Je meurs fou.»

Quand je commençai à reprendre mes esprits, le soleil apparaissait enfin à l'horizon: j'avais tenu jusqu'à l'aube! Mais il y avait plus réconfortant encore: je n'étais plus seul, une sorte de Poséidon avait jailli de l'océan pour m'empêcher d'y sombrer. Avec ses grands bras noirs et puissants, un formidable nageur me tirait vers le drapeau maintenant tout près.



Pendant tout ce temps, alors que je me croyais totalement abandonné, Kam, Tanifa et Maïra n'avaient jamais cessé de me chercher. Au petit matin, ils avaient d'abord vu le drapeau et, un peu plus tard, m'apercevant enfin, ils avaient essayé de venir me récupérer mais, sans expérience de navigation à voile, ils avaient seulement pu se rapprocher. Kam avait alors plongé pour venir me rejoindre à la nage et m'éviter une noyade imminente.

Mais tout n'était pas gagné, ni pour moi ni pour lui. Car Tanifa et Maïra, maintenant seules sur l'*Émerillon*, avaient encore plus de mal à le contrôler. Au moment où nous atteignons le drapeau et la bouée de secours, le voilier se trouvait désespérément loin sous le vent et, d'un virement de bord à l'autre, il ne faisait que s'éloigner davantage.

Un peu plus tard, alors que je retrouvais graduellement mon souffle et mes esprits, je remarquai qu'il n'y avait plus de voile sur le voilier. Cela me semblait incompréhensible. Est-ce que Tanifa avait décidé d'immobiliser le bateau en espérant que Kam puisse nager jusque-là? Le cas échéant, c'était un pari à haut risque, car la distance à parcourir ne cessait de s'accroître avec la dérive du bateau poussé par le vent.

Mon sauveteur se préparait néanmoins à me laisser sur la bouée et à nager dans cette direction quand nous réalîsâmes une chose stupéfiante: le voilier sans voile venait vers nous. Contre le vent et les vagues, comme s'il avançait à moteur...

Chapitre 19

Cela me paraissait irréel. J'étais encore en vie et de nouveau en sécurité sur mon bateau, me réchauffant sous ma couverture de laine. L'impression d'une résurrection. Peut-être ce que Kam avait ressenti quelques jours plus tôt, quand il s'était retrouvé sur l'*Émerillon* après avoir passé plusieurs heures à se débattre dans la mer, lui aussi en pleine nuit.

J'appris que Maïra avait déniché la seconde clé du moteur, celle que j'avais cachée dans le bateau peu après l'achat de ce moteur, une douzaine d'années auparavant. Si bien cachée que je n'avais jamais réussi à la retrouver. Avec le temps, j'avais même fini par en oublier l'existence. Se souvenant que son père avait l'habitude de garder une clé de secours dans la carrosserie de sa Land Rover, Tanifa avait demandé à Maïra de l'aider à fouiller le bateau. Et la fillette, avec ses petites mains pouvant se faufiler partout, et probablement aussi beaucoup de chance, avait fini par la trouver.

Je ne cessais d'observer Kam et Tanifa. Ces deux fugitifs recherchés pour un triple meurtre et un enlèvement d'enfant, ces deux présumés assassins que j'avais soupçonnés de vouloir m'exécuter dès qu'ils seraient en mesure de naviguer par eux-mêmes, venaient de me sauver la vie. Et pour ce faire, Kam avait plongé du voilier, au risque de se noyer lui aussi. Drôle de comportement pour un assassin!

Après avoir écouté mes remerciements, l'Africain marmonna quelque chose que Tanifa traduisit.

— Il dit que, toi aussi, tu lui as déjà sauvé la vie.

— Oui, mais sans avoir à prendre le moindre risque pour moi-même.

Kam et moi nous regardâmes un moment au fond des yeux, conscients d'une amitié nouvelle entre nous, malgré toutes les différences qui nous séparaient. Tanifa aussi m'apparaissait maintenant comme une amie. On dit qu'après un certain temps, une personne enlevée et tenue en otage peut finir par comprendre ses agresseurs et même cesser de leur en vouloir. Le «syndrome de Stockholm». À chaque fois que j'avais entendu parler de ce

phénomène, je m'étais dit que cela pouvait se produire uniquement s'il était clair que les agresseurs pensaient agir pour une juste cause, une cause dont l'importance dépassait largement celle de leurs crimes. Il fallait que l'otage puisse se dire que l'agresseur n'était pas vraiment responsable de ses gestes. Ou encore que, placé dans la même situation, il aurait sans doute agi de la même façon.

Dans le cas de Kam et de Tanifa, on pouvait difficilement parler d'une «cause». Selon toute vraisemblance, ils avaient commis trois meurtres seulement par vengeance. Et malgré le comportement inqualifiable des hommes du *Cabestan*, je ne pouvais croire que, si j'avais été dans leur situation, je me serais vengé de la même façon. Pourtant, dès que j'avais fait la connaissance de Kam et de Tanifa, j'avais éprouvé de la sympathie pour eux. En fait, malgré tout ce qu'on avait dit dans les médias, malgré tout ce que m'avait raconté l'inspecteur Kinsou et malgré les photographies lourdement incriminantes qu'il m'avait montrées, j'avais toujours eu beaucoup de mal à les voir comme de véritables criminels. Et, bien entendu, après ce qu'ils venaient de faire pour moi, ce doute ne pouvait que s'accroître.



Maïra s'amusait avec les jumelles. Nous venions de remonter les voiles quand elle se mit à crier.

— Mon capitaine, je vois une île!

Tout le monde se leva d'un bond, mais je savais que la terre la plus proche se trouvait encore à plusieurs dizaines de milles.

— Sûrement un bateau, dis-je, en portant les jumelles à mes yeux... Oui... Un bateau de pêche avec le drapeau du Cap-Vert. On dirait qu'il vient par ici.

— Le drapeau du Cap-Vert, répéta Tanifa, inquiète. On ne voit plus la côte mais nous sommes toujours au Cap-Vert. Toujours en Afrique. Tu es certain, au moins, que ça ne peut pas être la police ou la garde côtière?

— Aucun doute possible. C'est un chalutier. J'en ai vu plusieurs du même genre au port de Praia. Une chance inespérée! Il y a sûrement une bonne réserve d'eau sur ce bateau. S'il pouvait nous en refiler, ne serait-ce qu'une vingtaine de litres, nous pourrions tenter la traversée.

Convaincre Kam et Tanifa ne fut pas facile. Ils craignaient que les pêcheurs appellent la police avec leur radio et que celle-ci envoie un hélicoptère pour venir les cueillir. Sans pouvoir nier totalement ce risque, j'avais de bonnes raisons de le considérer comme très faible. D'abord, la police ne pouvait

savoir que les deux fugitifs se trouvaient à bord de l'*Émerillon*. Au pire, elle pouvait s'en douter un peu, et même dans ce cas, elle n'avait pas forcément lancé un avis de recherche à tous les bateaux présents dans le secteur. Il y avait déjà beaucoup à faire pour chercher les prisonniers en cavale sur l'île.

— Je ne vois pas comment ces pêcheurs pourraient savoir que vous êtes ici, dis-je. Si vous restez cachés à l'intérieur avec Maïra, tout le temps que les deux bateaux seront côte à côte, ils n'auront aucune raison de soupçonner la présence de trois autres personnes à bord.

Tout en demeurant inquiets, Kam et Tanifa étaient tentés, eux aussi, par cette occasion extraordinaire d'obtenir de l'eau. L'argument décisif vint de Tanifa:

— De toute façon, si jamais un avis de recherche a été lancé, il contenait sûrement une description de l'*Émerillon*. Dans ce cas, on peut être certain que les pêcheurs vont appeler la police, si ce n'est pas déjà fait.

Autrement dit, nous n'avions plus rien à perdre. J'étais bien d'accord et, après de longues secondes d'hésitation, Kam finit, lui aussi, par donner son assentiment.



Le chalutier continuait de s'approcher. «Pourvu qu'il maintienne ce cap», me disais-je tout en l'observant aux jumelles. J'avais souvent vu de tels bateaux changer subitement de direction, après avoir levé leurs filets, pour aller vers d'autres secteurs de pêche ou tout simplement rentrer au port. Mais, selon toute vraisemblance, celui-ci n'était pas en train de pêcher. Je commençais à distinguer les deux bras latéraux utilisés pour étendre les filets et ils se trouvaient en position verticale.

Le chalutier venait du nord, donc probablement de Mindelo, la principale ville de Sao Vicente. J'estimais qu'il faudrait environ une demi-heure pour que les deux bateaux se croisent. En revenant vers le cockpit, mes yeux tombèrent sur le petit espace de rangement dans lequel j'avais placé le calepin numéro 4, celui que j'avais commencé à lire avant de tomber à l'eau. Je venais de réaliser qu'il n'y était plus et je me demandais où il était passé quand j'entendis la voix de Tanifa.

— Tu as perdu quelque chose?

Elle avait le calepin à la main.

— Désolé, commençai-je, mais...

— Je sais. Tu voulais savoir qui nous sommes. Ça peut se comprendre et

j'en suis d'ailleurs fort contente. Sans être certaine que le récit d'une accusée pourrait avoir une grande valeur dans un procès, j'aimerais quand même que tu continues à lire. Oui, tu as bien compris. Comme ça, au moins, tu auras ma version des faits.



Mon objectif de lecture n'avait pas changé – je voulais encore savoir qui étaient ces deux Africains recherchés pour meurtres – mais l'esprit n'était plus du tout le même. Au lieu d'espionner une accusée, je lisais sa «version des faits» dans l'espoir d'y trouver de bonnes raisons de croire à son innocence.

Quand le bruit de l'avion m'avait interrompu j'avais commencé à lire un chapitre intitulé «LE CABESTAN». À ce moment du récit, Tanifa se trouvait devant le yacht dans le port de Dakar, après la tombée de la nuit. Le fait de s'être glissée dans la peau d'un autre personnage, avait-elle souligné, ne l'empêchait pas «de mourir de peur» dans la sienne.

Le matelot qui apparut sur la passerelle était sans doute aussi surpris de voir une femme seule que de voir une femme blanche. Quand il m'a demandé où était l'autre qui devait venir, je lui ai dit que ma copine avait pris peur à la dernière minute et qu'elle m'attendait là-bas, près de la clôture. Il semblait très contrarié. «Qu'est-ce que c'est que cette histoire?» J'ai dû lui répéter au moins deux fois qu'une autre femme m'attendait plus loin. «Bon d'accord, a-t-il fini par dire, je vais aller la chercher. Mais, toi, si tu veux pas avoir de problèmes, tu montes tout de suite, compris? Le capitaine, c'est pas le genre d'homme qu'on fait attendre. À gauche en haut de l'escalier. Tu vas voir le mot Capitaine sur la porte.»

Je savais que revenir dans cette cabine serait pénible. Ce que je n'avais pas prévu, c'était l'odeur. Dès l'ouverture de la porte, je fus prise de nausée et de vertige. Avec les effluves de cigare, toutes les horreurs vécues à cet endroit cinq ans plus tôt me revinrent en mémoire. Je les sentais à nouveau dans mon corps. C'était comme un retour en enfer.

Le capitaine était seul et semblait passablement ivre. Après avoir maugréé un moment au sujet de mon retard, il a éteint son gros cigare et m'a regardé plus attentivement, l'air aussi surpris que le matelot un peu plus tôt. «Une pute blanche? s'étonna-t-il. À Dakar? Remarque, j'ai rien contre, sauf que...»

Je lui ai laissé le temps de refermer la porte mais, dès qu'il s'est retourné vers moi, je n'ai pas pu résister à faire ce dont je rêvais depuis des années: lui donner un formidable coup de genou dans le bas du ventre. Avec un

gémissement de cochon qu'on égorge, il s'est plié en deux en cherchant son air et en se tenant les couilles. Il a gémé et râlé un bon moment, le front collé au plancher. Je me demandais s'il n'allait pas en crever.

Quand il a réussi à relever la tête, il y avait une autre femme en face de lui. Enfin débarrassée de cette perruque blonde, de cette robe et, surtout, de ces affreux souliers à talons hauts, j'avais retrouvé mes vrais cheveux, noirs et courts, et je portais maintenant un tee-shirt, des jeans et des souliers de toile. Mon expérience de comédienne m'avait aidée dans cette transformation, mais le poignard que je sortis de son fourreau n'était pas un accessoire de théâtre. C'était une fine lame d'Agadès. Et comme je n'avais pas de temps à perdre, je lui ai tout de suite expliqué que je venais pour reprendre mon argent. L'argent qu'il m'avait volé cinq ans plus tôt. Il ne semblait pas comprendre. Il ne semblait pas se souvenir. Huit mille euros, c'était une somme trop banale pour un escroc de son espèce.

Je m'arrêtai de lire un instant. L'inspecteur Kinsou avait mentionné qu'un montant de huit mille euros avait été volé sur le *Cabestan*. Et dans un des calepins précédents, Tanifa avait écrit qu'elle avait donné deux mille euros au capitaine pour emmener le groupe de clandestins à Lampedusa, mais que ce dernier ne trouvait pas ce montant suffisant. Selon ce que je venais de lire, le capitaine lui en aurait donc extirpé six mille de plus.

Il avait encore un genou à terre et essayait de se mettre debout. Quand il m'a demandé ce qui me faisait croire qu'il pouvait avoir autant d'argent en liquide, je lui ai dit que je savais dans quel genre d'affaires il trempait quand il venait à Dakar. Ensuite, je lui ai balancé un puissant coup de pied sur la gueule, ce qui l'a fait retomber sur le plancher en hurlant. Mais il était plus agile qu'il en avait l'air. D'un geste brusque, il s'est emparé d'une table pour en faire un bouclier. Puis, tout en se remettant debout, il s'est mis à crier. «Marcel! Marcel! Apporte une arme. Vite!»

Quelques secondes plus tard, il y a eu des pas dans le corridor et on a entendu une voix: celle de Kam! Marcel était sans doute le nom de celui qui était parti à sa rencontre en pensant ramener une deuxième prostituée. Il devait être ligoté dans un coin sombre en ce moment et peut-être pas en très bon état.

Par malheur, la porte était verrouillée et le temps que j'aie l'ouvrir, le capitaine a réussi à se précipiter sur un bureau et à en sortir un revolver. Après m'avoir forcée à déposer mon poignard sur une table, il nous a

regardés d'un œil noir et c'est là qu'il s'est mis à cracher son venin.

«Je me souviens maintenant. Mais oui, huit mille euros. Quoi de plus normal? Est-ce qu'on ne venait pas de vous sauver la vie? Mais c'est pas de ton argent que je me souviens le plus, ma jolie, c'est de ton cul. D'ailleurs, je ne suis pas le seul à m'en souvenir. Je suis certain que mes deux amis l'ont apprécié autant que moi, ton petit cul, ma chérie. Et plutôt deux fois qu'une, si je me souviens bien. La nuit a été longue et bien remplie.»

Je n'ai pas pu m'empêcher de cracher dans sa direction, ce qui l'a fait rire. Pendant qu'il s'esclaffait, Kam m'a jeté un coup d'œil. Nous avons discuté de l'argent volé à plusieurs reprises mais je n'avais jamais eu le courage de lui parler du viol. Je voyais qu'il était présentement dans un état de rage épouvantable, ce genre de rage contre la bassesse de certains hommes, qu'il avait toujours eu beaucoup de mal à contrôler.

Le capitaine a continué de plus belle. «Ouais, des beaux souvenirs, ça. Une jolie gonzesse aux yeux terrifiés qui essaie de crier malgré le bâillon sur sa bouche. Une nana bien sexy qui pleure de rage et qui se débat comme une tigresse. Qui essaie de donner des coups de poing, de mordre, de griffer mais qui parvient juste à bouger d'une façon encore plus exci...»

Malgré la vitesse fulgurante à laquelle Kam a bondi vers lui, le capitaine a eu le temps de tirer. Kam a reçu la balle à bout portant sur le côté du visage mais heureusement, ça ne l'a pas empêché d'attraper le bras qui tenait l'arme. Le deuxième coup est parti vers le plafond.

Deux hommes sont arrivés. Contrairement à ce que mon ami débardeur m'avait affirmé, ils étaient sûrement sur le bateau. Parmi eux, il y avait celui que les autres appelaient Coco. Je le reconnaissais moins par sa calvitie complète que par son regard vicieux. L'autre avait les cheveux gris et je n'étais pas certaine de l'avoir déjà vu. Je savais seulement qu'il ne faisait pas partie de mes trois violeurs.

À partir de ce moment tout s'est passé comme dans un mauvais film. Plus un film d'horreur qu'un film d'action.

Le capitaine aux prises avec Kam, dont la joue saignait abondamment, a réussi à lancer son arme vers ses deux sbires alors que moi, je reprenais possession de mon poignard. Coco s'est emparé du revolver et, en voulant tirer sur Kam, il a atteint le capitaine en pleine poitrine. Avant qu'il ne puisse tirer un deuxième coup, mon poignard était lancé et, comme il avait la bouche ouverte, la lame est entrée jusqu'au fond de sa gorge, le tuant sur le coup.

Quand l'homme aux cheveux gris a sorti son couteau à cran d'arrêt, je n'avais plus d'arme mais il y avait toujours l'épée sur le mur. Pendant cette

nuît d'horreur où j'avais subi autant d'humiliations que de violences, j'avais plus d'une fois lorgné cette arme hors d'atteinte. «Kam! L'épée derrière toi.»

Après avoir donné un coup de pied à son agresseur, Kam s'est rapidement emparé de l'épée. Quelques secondes plus tard, l'homme recevait le tranchant de la lame à la hauteur des yeux et s'est écroulé raide mort. En voyant son œil crevé, Kam a parlé. J'ai cru comprendre qu'il évoquait les yeux d'Amadou, mais ses mots étaient inintelligibles: la balle du revolver avait endommagé sa langue.

Trois cadavres. Quelle situation abominable!

Notre seul motif, en venant sur ce navire maudit, était de récupérer notre argent. Mais après cette boucherie, l'argent ne me disait plus rien. Sans la lucidité de mon frère, je serais tout de suite partie en courant, les mains vides. Plus avec des signes qu'avec des mots, Kam m'a demandé de l'aider. Il nous a fallu plusieurs minutes pour trouver la cachette du capitaine dans le double fond d'un tiroir. Il y avait huit mille six cents euros. Refusant de prendre un sou de plus que notre argent, nous avons laissé le reste dans le tiroir.

Une fois à l'extérieur de la cabine, juste avant de descendre l'escalier emprunté un peu plus tôt, j'ai pensé à quelque chose et mon corps s'est figé.

Après avoir demandé à Kam de m'attendre un instant, je suis retournée à l'intérieur et, malgré toute la répulsion que m'inspirait cet homme, mort ou vivant, je me suis dirigée vers le corps de Coco et j'ai ouvert sa chemise en arrachant les boutons. Comme il n'avait pas plus de poil sur le torse que sur la tête, j'ai défait sa ceinture de pantalon et j'ai ouvert sa braguette. En voyant ses poils roux, j'ai compris que je venais de tuer le père de ma fille.

Chapitre 20

Je regardais le chalutier qui venait vers nous mais sans vraiment le voir. J'étais encore dans la cabine du *Cabestan*.

Je n'avais pas le moindre doute sur la véracité de ce que je venais de lire. D'abord, tout simplement, parce que ce texte sonnait trop juste pour être faux. Ensuite, parce que plusieurs détails concordaient avec les informations provenant de Kinsou: le lieu, le poignard dans la bouche, l'œil crevé d'une des victimes, la somme dérobée, la présence apparente de deux femmes parmi les assaillants – une à l'arrivée sur le bateau et une autre à la sortie –, la blessure de Kam à la bouche qui expliquait sa difficulté d'élocution...

Pendant la lecture de ce texte, une expression m'était sans cesse revenue à l'esprit: «légitime défense». Au départ, Kam et Tanifa n'avaient pas l'intention de tuer. Ils voulaient simplement reprendre leur argent. Qui aurait pu le leur reprocher? Par malheur, dans le tourbillon des événements, la tentative s'était transformée en boucherie. Kam et Tanifa n'étaient pas des terroristes, pas des tueurs, pas des ravisseurs d'enfants, même pas des voleurs; ils étaient surtout des gens malchanceux.

Mais tout cela, avant même de lire le dernier calepin, je m'en doutais un peu ou, du moins, je le pressentais. Sur ce point, le texte avait simplement confirmé l'impression qui s'était développée en moi au cours des derniers jours, surtout au cours des dernières heures. La véritable surprise résidait à la toute fin: «En voyant ses poils roux, j'ai compris que je venais de tuer le père de ma fille.»

Cette phrase en disait long sur ce que Tanifa avait vécu ces dernières années. Après avoir été volée et violée, après avoir vu Kam et Amadou se faire emmener injustement par la police libyenne, après avoir été lâchement abandonnée avec ses compagnons dans le Sahara, après toutes ces épreuves et peut-être bien d'autres dont elle n'avait pas parlé, Tanifa avait réussi à se rendre au Sénégal, mais sans argent et... enceinte. Enceinte d'un des trois hommes qu'elle détestait le plus au monde!

Dans un des calepins, elle avait mentionné que Maïra était déjà à l'orphelinat quand elle avait commencé à y travailler. Cela laissait deviner qu'à sa naissance, Maïra avait été placée dans cet établissement et que, par la suite, Tanifa y avait trouvé du travail, ainsi qu'un gîte pour elle et sa fille.



Quand le chalutier fut à moins d'un mille, je descendis la grand-voile pour continuer seulement avec le génois. Kam et Tanifa voulurent m'aider, mais je refusai pour être sûr que les pêcheurs ne puissent voir d'autres personnes avec moi.

Après que Kam et Maïra furent rentrés, je demandai à Tanifa de se placer à un endroit d'où on ne pouvait la voir et de rester encore un instant avec moi.

— Il y a une chose qui n'est pas claire dans ton récit. Qu'est-ce que Maïra faisait chez Gérard Brulin à Ziguinchor?

Tanifa semblait triste. Comme si le fait d'avoir fait lire son texte lui avait rappelé les moments horribles qu'elle avait vécus.

— J'ai connu Brulin quelques jours après mon arrivée à Dakar, alors que j'étais déjà enceinte. Nous avons eu une courte liaison et je dois avouer que ça m'a aidée, mais cet homme ne m'a jamais vraiment intéressé. Il était beaucoup trop égoïste, hypocrite, manipulateur... Je pense même qu'il était raciste. Il n'était pas en Afrique pour collaborer avec les Africains mais pour profiter d'eux; bref, ce n'était pas du tout mon genre, et en plus, il était marié. Mais quelques années plus tard, sa femme et une de ses deux filles ont perdu la vie dans un accident de la route en Europe. Alors il a fait des recherches pour me retrouver. Je pense même qu'il a engagé un détective privé.

— Il t'a retrouvée à l'orphelinat?

— Oui, hélas. Et en voyant Maïra, il a tout de suite imaginé que c'était sa fille. Quand je lui disais que ce n'était pas le cas, il m'accusait de mentir. Au fond, il savait très bien que cette enfant n'était pas de lui mais, comme bien des gens fortunés, il croyait pouvoir imposer sa volonté. Sans être sympathique pour deux sous, il parvenait à se faire aimer des enfants en leur offrant des babioles et des bonbons. Une fois, il est venu avec sa fille Lorraine, une enfant déjà affreusement snobinarde, et elle a joué avec Maïra. Ensuite, j'ai fait l'erreur d'accepter qu'il emmène Maïra chez eux pour un week-end. Mon seul motif était de faire voir à Maïra autre chose que l'austère orphelinat dans lequel elle avait toujours vécu.

— Il avait une maison à Dakar?

— Oui et aussi une résidence secondaire à Ziguinchor. À plusieurs reprises, il a voulu y emmener Maïra mais ça, j'ai toujours refusé. Je me suis rendu compte jusqu'à quel point il était fêlé quand il s'est mis à l'appeler Claire comme sa fille disparue. Et pire que tout, Maïra aimait ça. Il était vraiment temps que je fasse quelque chose. En fait, j'avais décidé depuis déjà un bon moment d'aller rejoindre Thérèse en Guadeloupe, sauf que je manquais d'argent. Quand il est venu à l'orphelinat, la dernière fois, c'était la veille de notre passage sur le *Cabestan* et j'étais absente. Alors, malgré les refus catégoriques que je lui avais maintes fois répétés, il a eu le culot de partir avec ma fille à Ziguinchor. Quand ma collègue de travail avait voulu l'en empêcher, il l'avait menacé de lui faire perdre son emploi.

Le chalutier n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. On le distinguait clairement et on commençait à entendre le bruit de son moteur.

— Michel, je suis vraiment désolée de t'avoir embarqué dans cette histoire.

— C'est plutôt à moi de m'excuser, pour ce que j'ai pensé de toi et de Kam.

— Toutes les apparences étaient contre nous.

Elle entra dans la cabine et continua à me parler par la porte entrouverte.

— En tout cas, je suis contente que tu me croies. Comme ça, s'il nous arrivait quelque chose, à Kammou et à moi...

— Il ne vous arrivera rien. Je connais plusieurs personnes au Sénégal, des gens bien établis, des professeurs d'université et même un prof de droit. Dès qu'on sera en Guadeloupe je vais les appeler et je te promets qu'on va vous trouver le meilleur avocat de Dakar. Le meilleur de tous, peu importe le prix à payer.

— Il y a juste une chose que je voudrais que tu me promettes. Quoi qu'il puisse arriver, il faut que tu emmènes Maïra en Guadeloupe au couvent de Thérèse. Quoi qu'il puisse nous arriver.

Je ne voyais pas vraiment ce qui pourrait leur arriver, car avec de l'eau, la traversée ne présentait aucune difficulté. Mais je n'avais plus vraiment le temps de discuter.

— D'accord. Tu peux être tranquille.

— Ah oui, encore une chose. Je voudrais que tu remettes mes calepins à Thérèse. Je lui laisse le soin de juger à quel moment elle les donnera à ma fille. Maïra a le droit de savoir. Même si son histoire n'est pas des plus glorieuses, elle a le droit de la connaître, jusque dans ses moindres détails. Et surtout... Surtout, je tiens à ce qu'elle sache que sa mère n'était pas une criminelle.

— C'est promis, Tanifa. Je vais le faire.

Après avoir démarré le moteur, j'enroulai le génois et ouvris le coffre pour prendre les amarres ainsi que le réservoir d'eau vide. Puis, je fis de grands signes avec les bras en direction du chalutier pour lui demander de s'arrêter. Il coupa aussitôt les gaz.

Pendant les dernières minutes avant que les deux bâtiments s'arrêtent l'un près de l'autre, une question continuait d'occuper mon esprit. L'inspecteur Kinsou m'avait dit qu'après l'enlèvement de la fillette, Brulin avait reçu une demande de rançon d'un million d'euros. Si le prétendu enlèvement de Maïra était l'œuvre de Tanifa, qui avait demandé cette rançon? Question épineuse à première vue, mais il n'était pas si difficile d'imaginer une réponse. Quand les médias avaient parlé de l'enlèvement, n'importe quel petit groupe de voleurs, qu'ils soient terroristes ou simplement bandits de droit commun, avait pu y voir une occasion d'obtenir une somme rondelette. Il suffisait de revendiquer l'enlèvement et de convaincre Brulin de verser l'argent pour ensuite organiser un semblant d'échange.



Le *Bom Vento* était un bateau beaucoup plus gros que l'*Émerillon*. Avec sa coque bleue et sa cabine blanche hérissée d'antennes et d'équipements divers, il ressemblait à bien d'autres chalutiers qu'on pouvait voir à Praia ou à Mindelo. Le fait qu'il n'y ait personne sur le pont confirmait qu'il n'était pas en voyage de pêche mais simplement en transit entre deux îles.

Quand les deux navires furent immobilisés, le pêcheur ouvrit la porte et tout en lui montrant mon réservoir vide, je lui expliquai que j'avais besoin d'eau. Il accepta tout de suite de m'en donner mais, chose qui me parut étonnante compte tenu de la gentillesse habituelle des Cap-Verdiens, il semblait de très mauvaise humeur.

La mer n'était pas trop forte et la présence de plusieurs vieux pneus sur le flanc du chalutier en guise de pare-battages facilita la manœuvre d'accostage. Je me sentais particulièrement heureux. Enfin, nous allions avoir de l'eau. Enfin, nous allions pouvoir entreprendre la traversée de l'Atlantique. Pas la traversée en solitaire dont j'avais rêvé, mais pas non plus la traversée d'horreur avec deux pirates sanguinaires qui s'annonçait au départ de Praia. Au contraire, je pouvais maintenant imaginer Tanifa, Kam et Maïra comme un trio d'équipiers particulièrement intéressants.

Mon bonheur fut de courte durée. Après avoir attaché la dernière amarre reliant le voilier au chalutier, j'entendis une voix que je connaissais

malheureusement trop bien.

— Bonjour, professeur. Je vois que vous ne m'aviez pas menti. Vos réservoirs d'eau étaient réellement vides.

Une flèche empoisonnée venait de me transpercer le cœur. En levant les yeux, je vis cinq hommes sur le pont du chalutier: l'inspecteur Kinsou flanqué de quatre fiers-à-bras lourdement armés et portant l'insigne de la police de Mindelo. Un tel commando ne pouvait avoir été déployé uniquement pour l'arrestation d'un vieux marin canadien ayant enfreint une assignation à résidence. Ces hommes savaient que Kam et Tanifa se trouvaient à bord. Ils venaient pour les arrêter. Complètement désespéré, j'envoyai une boutade, au moins pour gagner un peu de temps.

— Je ne savais pas que la police de Mindelo offrait des tours de bateau à ses collègues de Praia.

Kinsou ignora la remarque.

— Vous pouvez vous compter chanceux d'avoir un bon ami à Mosteiros, mon cher professeur.

Tout devenait affreusement clair. Grâce aux médias, toujours friands de ce genre de nouvelle, John devait avoir été informé très tôt de l'incendie à la prison de Praia et de l'évasion de plusieurs prisonniers. Quand l'*Émerillon* s'était approché de Mosteiros, il l'avait observé aux jumelles et, voyant Kam et Tanifa à bord, il avait cru bon d'alerter la police. Il ne pouvait deviner que dans les heures suivantes, je deviendrais l'ami de mes deux ravisseurs.

Kinsou avait compris que l'*Émerillon* cherchait de l'eau et qu'après cette tentative ratée d'en obtenir sur Fogo, il mettrait le cap sur une autre île. Il avait donc sauté dans un avion – peut-être celui auquel j'avais tenté d'envoyer un SOS – pour rejoindre ses collègues de Mindelo. La réquisition de son chalutier expliquait sans doute la mauvaise humeur du pêcheur.



Les dernières minutes furent d'une infinie tristesse. Kam et Tanifa, qui avaient tout entendu, sortirent sur le pont du voilier, visiblement la mort dans l'âme, en même temps que deux policiers y descendaient. Tanifa, malgré la profonde mélancolie qu'on pouvait lire dans ses yeux, était toujours immensément belle. Kam avait la flûte d'Amadou à la main et la tenait très serré. L'idée de retourner en prison devait lui causer une douleur insupportable. Quelle terrible désillusion! Et juste au moment où nous allions enfin gagner le grand large.

Je n'avais encore jamais éprouvé un tel sentiment d'injustice. En désespoir

de cause, je tentai d'expliquer à Kinsou qu'il y avait une erreur, que ces gens ne pouvaient être des criminels. Pendant que je racontais comment Kam et Tanifa m'avaient sauvé la vie au lieu de s'enfuir avec le voilier, l'inspecteur me regardait attentivement mais, à la fin, il ne sembla guère impressionné.

— Merci, professeur. Ces informations seront consignées dans mon rapport.

— Et ce n'est pas tout, dis-je, impulsivement.

Je me préparais à parler de ce que j'avais lu dans les calepins mais, soudain, en regardant vers Kam et Tanifa, j'eus un doute. Les deux Africains venaient d'être fouillés et le fait qu'on n'avait rien trouvé sur eux indiquait que Tanifa avait laissé les calepins sur le bateau. C'était peut-être mieux ainsi. Apprenant l'existence de ces documents, Kinsou ne manquerait pas de les confisquer et l'idée qu'il pourrait les remettre à la police du Sénégal n'avait rien de rassurant. Ce n'était pas à la police qu'il fallait les donner mais à un avocat.

— Je vous écoute, fit Kinsou.

Sans mentionner les calepins, j'aurais pu relater leur contenu en disant que ces informations venaient de mes discussions avec les deux fugitifs, mais je réalisai que parler de légitime défense tout de suite ne donnerait rien. Kinsou était un inspecteur de police, pas un juge ni un procureur. Son rôle dans cette affaire se limitait à ramener les accusés dans une prison du Cap-Vert, en attendant leur extradition vers le Sénégal.

— Non, rien, dis-je.

Kinsou me regardait d'une façon inquiétante.

— Vous savez, professeur, en venant ici, je pensais libérer un homme qui avait été victime d'un acte de piraterie. J'avais même décidé d'oublier, disons, votre départ un peu précipité de l'hôtel de Praia, mais à voir votre attitude, je commence à me demander si vous ne seriez pas davantage un complice qu'un otage...

Le mot «otage» me fit penser à Maïra. La fillette était toujours dans la pince et Kinsou ne semblait pas au courant de sa présence à bord. Pendant qu'un des policiers lui passait les menottes, Tanifa me regardait intensément et je compris tout de suite ce que ces yeux disaient: «N'oublie pas ta promesse, Michel. Conduire Maïra à sœur Thérèse...» Je m'empressai de lui faire un petit signe affirmatif, avec une expression signifiant qu'elle pouvait me faire confiance. J'aurais voulu également lui dire de ne pas trop s'en faire, que dès mon arrivée en Guadeloupe avec Maïra j'entreprendrais des démarches pour embaucher le meilleur avocat de Dakar, que je ne reculerais devant aucune dépense ni aucun effort pour les tirer de cette fâcheuse situation, que très

bientôt elle pourrait revoir sa fille.

Que faisait Maïra en ce moment? Avec tout ce raffut, il était difficile d'imaginer qu'elle soit encore endormie. Tanifa lui avait sans doute ordonné de rester cachée dans la pince, mais comment cette enfant de cinq ans pouvait-elle demeurer immobile pendant que sa mère et son oncle étaient embarqués sur un autre bateau?

Une fois sur le pont du chalutier, mes deux amis s'arrêtèrent un moment pour se tourner vers moi. Il y avait une vive lumière dans les regards de la Touarègue et du Peul-Touareg. J'avais l'impression de voir les dernières lueurs de l'Afrique.

Chapitre 21

Dès le départ du chalutier je me précipitai dans la cabine principale et, voyant que Maïra n'y était pas, j'ouvris la porte de la pince. Chose étonnante, la petite dormait toujours à poings fermés. L'explication se présenta à moi sous la forme d'un petit contenant de pilules reposant sur la tablette près du lit et provenant de la pharmacie du bord: Oxazépam, des anxiolytiques. Avec ses connaissances en médecine, Tanifa savait sûrement que ces petits comprimés jaunes pouvaient rapidement endormir une enfant. Après avoir accepté à contrecœur l'idée d'aller vers le chalutier pour obtenir de l'eau, elle m'avait fait promettre d'emmener Maïra à sœur Thérèse s'il lui arrivait quelque chose. De toute évidence, elle avait prévu la possibilité qu'il y ait des policiers à bord. Elle l'avait peut-être même pressentie.

La petite remuait de plus en plus dans son lit. Elle allait bientôt se réveiller.

Avec les seize ou dix-sept litres d'eau que j'avais réussi à obtenir du *Bom Vento*, la traversée de l'Atlantique pouvait être envisagée, mais ce n'était pas vraiment le bonheur. Je venais de perdre deux personnes qui étaient devenues des amis et l'idée d'arriver en Guadeloupe avec une fillette qu'on croyait victime d'un enlèvement ne me plaisait guère. En outre, j'avais un problème majeur sur les bras: comment expliquer à Maïra la disparition de sa mère et de son oncle, les deux personnes qu'elle aimait le plus au monde? Je ne pouvais pas lui dire simplement qu'ils avaient embarqué sur un autre bateau, en la laissant seule avec moi – un homme qu'elle connaissait à peine. Il fallait trouver une raison, mais qu'est-ce qui aurait pu justifier un tel abandon?

Je jonglai un moment avec l'idée de raconter qu'ils étaient partis vers la Guadeloupe sur un bateau plus rapide et qu'ils nous attendraient là-bas. J'aurais pu fournir comme explication que Tanifa avait besoin de temps pour retrouver sœur Thérèse et que Kam devait aller à l'hôpital le plus vite possible pour soigner sa blessure à la bouche. Mais cela ne serait pas crédible, même pour une enfant de cinq ans. Elle aurait tout de suite demandé, et avec raison, pourquoi ils ne l'avaient pas emmenée. Mentir n'est pas dans mes habitudes,

même si je dois parfois m'y résoudre, comme au poste de police de Praia, et en plus, je ne trouvais pas quoi inventer.

Il n'y avait qu'une chose à faire, dire la vérité: Kam et Tanifa avaient été arrêtés pour des crimes qu'ils n'avaient pas commis et il y avait tout lieu de croire qu'ils seraient bientôt relâchés.



Tel que prévu, l'absence de Kam et de Tanifa au réveil de Maïra provoqua une crise. Maïra pensa d'abord qu'ils étaient tombés à l'eau comme cela m'était arrivé la nuit précédente. Le scénario d'horreur se construisit instantanément dans sa tête: Tanifa était tombée et Kam avait plongé pour la sauver sans que je puisse les récupérer.

Je lui montrai le *Bom Vento*, maintenant tout petit à l'horizon, et lui expliquai ensuite que sa mère et son oncle étaient sur ce bateau. Alors elle cessa de pleurer pour se mettre à crier:

— Il faut les suivre! Courir après! Les rattraper...

Tandis que je tentais de lui faire comprendre que c'était impossible, elle se précipita elle-même vers la barre du voilier pour le faire changer de direction. Je dus la retenir de force pour ensuite la prendre dans mes bras. Il fallut un bon moment pour qu'elle cesse de crier et de se débattre. Ensuite, elle se colla sur moi et se mit à sangloter.

Je sentais mes yeux s'embuer.

— Ne t'en fais pas, Maïra. Tu vas la revoir, ta maman. Tu vas le revoir, ton oncle.

La réponse fut des plus surprenantes.

— Je vais les revoir en prison.

— En prison? Comment ça, en prison?

— La police pense que Gérard Brulin est mon papa. Ils pensent que ma maman, c'est pas ma vraie maman, et pis qu'elle m'a enlevée de force à mon papa.

— C'est ta maman qui t'a dit ça?

— Elle a dit aussi qu'un bateau pouvait venir la chercher. Un bateau avec des policiers dedans. Mais moi, je croyais pas que ça se pouvait. Si loin sur la mer...

— Et qu'est-ce qu'elle t'a dit de faire si jamais la police venait?

— De me cacher.

— De te cacher dans le bateau?

— Me cacher dans la cabine, en avant. Dans la pince. Parce que si la police me voyait, ils allaient me ramener à mon faux papa et je ne pourrais plus jamais la revoir. Et pis aussi, elle a dit qu'ensuite, je continue sur le voilier. Que je continue avec toi, jusqu'à la Guadeloupe. Jusqu'à sœur Thérèse. Parce que c'est là, qu'elle a dit, c'est là qu'elle va venir me retrouver après.

Tanifa avait bien préparé sa fille. Mais comment avait-elle fait? Comment avait-elle pu être aussi lucide concernant ce chalutier qui venait vers nous et moi si aveugle? L'intuition sans doute, et peut-être aussi l'effet de loupe que la peur peut créer sur la moindre menace.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu? Tu lui as dit que tu le ferais?

— ...

— Tu as répondu quoi, à ta maman, quand elle t'a demandé de rester avec moi pour aller retrouver sœur Thérèse?

— ...

— Tu ne lui as rien répondu?

— Je sais pas.

— Tu ne te souviens plus?

— Je pense que je me suis endormie...

— ...

Je l'entourai à nouveau de mes bras et la serrai très fort. En étreignant sa fille, c'était à Tanifa que je pensais, au sort injuste qui s'acharnait contre elle et son demi-frère.

— Ne t'en fais pas, Maïra. On va la retrouver, ta maman. Et ton oncle aussi. Je te le promets. Dès qu'on va être en Guadeloupe. On va faire tout ce qu'il faut pour ça.

Je me rendais compte à quel point j'espérais moi aussi les revoir.



N'ayant pas eu d'enfant, j'ignorais leur étonnante faculté d'adaptation. Je fus donc fort surpris le lendemain matin, quand j'entendis le rire étincelant de Maïra. Il faut dire que la raison de cette joie n'était pas banale.

La journée avait mal commencé. En relevant la ligne à pêche qui avait traîné toute la nuit dans le sillage du voilier, je m'étais rendu compte qu'il n'y avait plus rien à son extrémité. Un requin ou un autre gros poisson était parti avec mon dernier hameçon.

Maïra me regardait d'un air triste.

— Est-ce que tu en as d'autres?

Je m'étais juré de ne jamais lui mentir.

— Non, c'était mon dernier, mais tu vas voir, on va trouver un autre moyen. On va attraper un gros gros poisson, grand comme ça.

Je réussis sans trop de mal à fabriquer un hameçon de fortune avec un bout de broche provenant d'un cintre. Après y avoir fixé ma dernière petite pieuvre fluo, je relançai la ligne à l'eau sous les bravos de la fillette. Mais, personne ne se précipita sur ce somptueux repas. S'il y avait un «gros gros poisson» dans le secteur, il n'était pas affamé.

Environ une heure plus tard, il se produisit quelque chose de très étonnant et plutôt de bon augure. Des dizaines d'exocets sortirent de l'eau en battant des ailes au-dessus d'une grosse vague et, comme la crête de cette dernière se trouvait tout près du voilier, plusieurs atterrirent sur le pont. Une sorte de manne tombant du ciel. Maïra riait aux éclats et trépignait de joie en regardant ces drôles de poissons argentés qui frétilaient autour d'elle.



Deux jours plus tard, un autre événement brisa la routine et rendit Maïra encore plus joyeuse.

— C'est quoi là-bas? fit-elle en regardant au loin. Il y a quelque chose qui bouge sur l'eau.

Il est toujours agréable même pour un vieux bourlingueur de voir des dauphins, mais pour Maïra, qui en apercevait pour la première fois, c'était absolument extraordinaire. Du Walt Disney en trois dimensions sur un écran grand comme la mer et profond comme le ciel, le vent en plus. Les dauphins venaient directement vers l'*Émerillon* et en arrivant à sa hauteur, ils changeaient de direction pour adopter celle du voilier. Pendant une bonne trentaine de minutes, celui-ci navigua au milieu du groupe tel un grand bateau escorté par une flottille de petites embarcations. Je n'avais jamais vu de dauphins aussi énergiques et aussi enjoués.

Il y en avait toujours un juste devant le bateau, comme s'il voulait fendre l'eau pour faciliter son passage. Par moments l'étrave effleurait son dos, une sorte de caresse qui semblait lui faire plaisir. Chaque dauphin demeurait à cet endroit deux ou trois minutes, puis un autre venait prendre sa place pour se faire caresser le dos à son tour. Ils se relayaient sans cesse, on aurait dit un jeu. Et, plus spectaculaire encore: à tout instant un dauphin sautait hors de l'eau en montrant l'entièreté de son corps. Plusieurs prenaient plaisir à passer sous la quille du voilier et quand ils refaisaient surface de l'autre côté, ils

semblaient rire.

Au comble de la joie et de l'excitation, Maïra courait d'un bout à l'autre du voilier afin de ne rien manquer du spectacle. Par peur qu'elle ne tombe à l'eau, je lui avais passé un harnais pour ensuite la laisser aller librement. La vision de la fillette debout sur le pont qui discutait avec les dauphins avait quelque chose de grandiose et de mystérieux. On aurait dit qu'ils se comprenaient, elle et ces habitants de l'océan. Que les dauphins étaient là pour elle et que toutes leurs cabrioles étaient destinées à lui faire plaisir. Que plus elle riait, plus ils en rajoutaient.

Je l'observais en pensant à Tanifa, à ce qu'aurait été son bonheur, si elle avait pu voir sa fille dans un tel moment. Et comme si elle avait deviné mes pensées, Maïra lança joyeusement:

— Attends que je raconte ça à ma maman!



La situation se détériora à la fin de la cinquième journée quand je commençai à être malade. Sérieusement malade!

Au début cela pouvait ressembler à une gastro passagère, une sorte de turista, comme celles qui m'avaient affecté quelques fois en Afrique au cours des deux dernières années. Mais le lendemain, au lever du jour, j'avais de la fièvre et je commençai à vomir. Selon toute vraisemblance, ce microbe provenait de l'eau que m'avait donnée le pêcheur. Allez savoir si le *Bom Vento* n'avait pas fait le plein à Praia au cours des derniers jours, avant que les pêcheurs ne sachent que l'eau était viciée. Par chance, Maïra ne ressentait aucun malaise. Après son épisode de fièvre à Praia, elle avait sans doute développé des anticorps. Quant à moi, si je n'étais pas tombé malade plus tôt, c'était simplement parce que dans les premiers jours, nous avions bu le peu d'eau qui restait dans les réservoirs de l'*Émerillon*.

Tout en étant contaminée, cette eau demeurait indispensable à notre survie. À vrai dire, elle n'était même pas suffisante. Sans l'apport d'une bonne pluie, il n'était pas certain que nous pourrions tenir jusqu'à la Guadeloupe. Cependant, hors de question désormais, tant pour Maïra que pour moi, de boire cette eau sans la faire bouillir au préalable.

Heureusement, la malchance est un peu comme la chance: elle a généralement des limites. Un soir, trois jours après le début de ma maladie et environ dix jours après cette terrible rencontre avec le *Bom Vento*, alors que notre réservoir d'eau n'était plus qu'au quart, le ciel se couvrit, et au lever du

jour une petite pluie commença à tomber. Malgré ma faiblesse, je réussis à descendre un peu la grand-voile de façon à former un creux dans sa partie inférieure et, ensuite, j'inclinai la bôme vers l'arrière. Toute l'eau reçue dans la grand-voile se mit alors à couler vers le cockpit où nous nous faisions une joie, Maïra et moi, de la recueillir dans des bouteilles de plastique à l'aide d'un entonnoir. Flottant dans un ciré deux fois trop grand pour elle, Maïra travailla sans relâche pendant près d'une heure.

C'était merveilleux de pouvoir boire de l'eau pure.

Peu de temps après la fin de la pluie, Maïra regardait le ciel et je l'entendis dire une chose étonnante.

— Merci, mon oncle!

— Qu'est-ce que tu dis? lui demandai-je.

— C'est mon oncle qui nous a envoyé cette pluie. Mon oncle Kammou, c'est un peu comme un dieu. C'est le Gardien des eaux célestes.

Le lendemain, en relisant le livre d'Hampaté Bâ où j'avais trouvé des informations sur l'origine du nom «Kammou», je découvris un autre personnage très important pour les Peuls: Maïrama, la Princesse des eaux. Quand je demandai à Maïra pourquoi elle portait ce nom, elle me fit cette réponse:

— Mon vrai nom, c'est Maïrama, comme ma grand-maman. C'était une princesse, tu sais, ma grand-maman. La Princesse des eaux. Elle est morte quand j'étais toute petite mais, selon ma maman et mon oncle Kammou, c'est elle qui revit en moi. (Elle se mit à rire.) Ce qui fait que, moi aussi, je suis une princesse.

Elle riait de plus belle.

Tout en la regardant, des images des derniers jours me revenaient en mémoire. Je revoyais cette petite fille sur le pont du voilier, au milieu de l'océan, s'amusant avec les exocets et les dauphins.

— C'est sûr que tu es une princesse. Tu es même la plus belle petite princesse que j'ai jamais vue.



Un jour ou deux après cette pluie merveilleuse, je retrouvai la santé et la traversée devint plutôt agréable, même si je ne cessais de penser à Kam et à Tanifa. Le vieux marin et la fillette vivaient côte à côte dans une sorte de symbiose, comme un grand-père avec sa petite-fille. Maïra s'intéressait à tout ce qui concernait la navigation, demandait le nom de chaque chose sur le

voilier, voulait que je lui explique le but de chaque manœuvre. Je découvrais avec un certain étonnement la curiosité sans borne d'un enfant et sa capacité à trouver constamment de nouveaux sujets de conversation, à s'émerveiller de tout. Ses questions me faisaient voir la mer et la navigation avec un regard neuf, ce regard que l'expérience use au fil des ans.

Maïra dormait d'un soleil à l'autre, je dormais surtout le jour. Le marin aguerri aurait pu se dire que les probabilités d'une deuxième collision dans le même voyage étaient pratiquement inexistantes, mais avec Maïra à bord, «pratiquement inexistantes» c'était déjà trop. Si je n'avais pas l'habitude de chercher le risque zéro, j'étais du genre à tenir mes promesses, et rien ne pourrait me faire oublier celle que j'avais faite à Tanifa. Après l'arrestation de celle-ci, c'était même devenu mon leitmotiv, le principal objectif du voyage: emmener Maïra en Guadeloupe pour la confier à sœur Thérèse.

La nuit, je réglais mon réveil pour qu'il sonne au bout de vingt minutes et, sachant maintenant que la musique pouvait couvrir son bruit, je préférais m'en priver. La nuit se passait avec les sons de l'eau et du vent, découpée par les sonneries du réveille-matin; chaque fois, je me levais pour faire un tour dehors et, cinq minutes plus tard, je me recouchais. Le jour, je me permettais toujours deux siestes, une le matin et l'autre l'après-midi. Avant d'aller au lit, je lançais quelque chose du genre: «Allez, moussaillon, c'est l'heure de ton quart...» Ce à quoi le jeune matelot répondait: «D'accord, mon capitaine...» ou «Vous pouvez dormir tranquille...» ou encore «Faites de beaux rêves...». Et, effectivement, le capitaine dormait tranquille, car il savait que la petite Princesse des eaux serait fidèle au poste et le réveillerait si elle apercevait un bateau. Maïra devait cependant enfiler son harnais et le garder pendant toute la durée de chaque sieste. Pour plus de sécurité, j'y faisais des nœuds complexes et les serrais très fort pour m'assurer qu'elle ne pourrait les défaire.

J'avais hâte d'arriver et, en même temps, j'aurais voulu que cette traversée se prolonge encore longtemps. Une complicité tacite s'était établie entre la fillette et moi, et nous nous gardions d'évoquer l'avenir, le présent prenant toute la place. Pour elle, naviguer était une expérience inédite; pour moi, c'était la présence d'un enfant qui chambardait mes habitudes. En outre, je retrouvais souvent chez elle des attitudes ou des traits physiques de Tanifa, et la pensée de la belle Africaine occupait alors mon esprit. Je m'étais attaché à elle beaucoup plus que je ne l'avais réalisé, et sa présence me manquait.

Pour éviter que Maïra s'ennuie, ou s'inquiète de sa mère, le professeur d'université s'improvisa enseignant du primaire. Chaque matin à dix heures, je sonnais la cloche du bateau comme celle d'une école. Les cours duraient

jusqu'à 11 heures et ensuite, l'élève devait faire ses devoirs. Son cours préféré était la géographie et, curieusement, elle connaissait plusieurs choses sur le Québec. Non seulement sur les aspects physiques, comme le fleuve et la forêt, mais aussi sur l'histoire; elle savait, entre autres, que le Québec avait été découvert par des Français pour ensuite être conquis par des Anglais.

— Et c'est pour ça, me dit-elle, toute fière, que les Québécois parlent les deux langues.

— Mais dites donc, ma chère princesse, vous êtes très renseignée. C'est sœur Thérèse qui vous a appris tout ça?

— Mais non. C'est ma maman.

Il fallait vraiment que Tanifa apprécie ce que Thérèse lui racontait sur le Québec pour ainsi le transmettre à sa fille.



Toute bonne chose a une fin. Un jour, Maïra vint me réveiller en disant:

— Mon capitaine... Un bateau! Un gros gros bateau!

Une fois dehors, encore un peu endormi, je vis le sommet d'une île à l'horizon. Ce ne pouvait être que la Soufrière.

— Terre en vue! lançai-je à la manière des marins dans les films de pirates.

— C'est pas un bateau? C'est la Guadeloupe?

— Eh oui. La vraie Guadeloupe. On va d'abord s'offrir un bon repas avec des montagnes de crème glacée.

— Ah, chic alors!

— Après on va aller retrouver sœur Thérèse. Et ensuite, on va s'occuper de ta maman et de ton oncle, pour les revoir le plus vite possible.

— Chic! Chic! Chic!

Le vieux capitaine et la jeune mousse se mirent à sauter et à rigoler, comme deux enfants.

Chapitre 22

Cette première soirée à Pointe-à-Pitre après trois semaines en mer se passa dans une sorte d'euphorie. Descendre du bateau à l'ancre et ramer vers le port étaient déjà un événement. Heureusement, aucun douanier ne s'intéressa à nous. Après avoir laissé le zodiac à un petit quai nous étions libres de visiter le centre-ville.

Enfin, nous pouvions marcher et courir au milieu des gens, des arbres, des maisons. Enfin, nous pouvions nous asseoir à une table sans avoir à tenir notre assiette et nos ustensiles. Je nous revois encore dans ce restaurant où nous étions les seuls Blancs, Maïra devant son jus d'ananas bien frais et moi devant un grand verre de bière à la paroi embuée.

— Merci, monsieur, la soupe au riz ne sera pas nécessaire. Je vais prendre seulement le steak avec des frites et une salade verte.

— Parfait, dit le serveur sur un ton amical. Et pour la demoiselle, ce sera?

— Moi, je vais commencer par une glace aux fraises.

L'accès Internet du restaurant me permit de trouver rapidement l'orphelinat de sœur Thérèse. J'en profitai aussi pour télécharger les messages qui m'avaient été envoyés au cours des dernières semaines, mais je n'avais pas vraiment envie de les lire et remis cela à plus tard afin d'éviter un retour trop brutal à la vie normale.

Dès le lendemain matin, nous étions accueillis à bras ouverts par la religieuse québécoise, une femme dans la jeune cinquantaine, rayonnante d'énergie et de chaleur humaine. Elle connaissait Maïra depuis toujours, car elle était déjà à l'orphelinat de Dakar quand la petite y avait été admise. Visiblement soulagée de retrouver la fille de son amie Tanifa, elle ne semblait néanmoins qu'à demi joyeuse. Je ne tardai pas à comprendre qu'il y avait un problème. Cela devint particulièrement évident quand Maïra commença à parler de sa maman. Le nuage qui passa alors dans le regard de la religieuse avait quelque chose de franchement inquiétant.

Un peu plus tard, une autre sœur vint chercher Maïra pour lui faire prendre

un bain. Thérèse attrapa un journal sur une tablette et me le tendit.

— Le petit article à la page six...

Ce n'était plus seulement un nuage, il pleuvait dans son regard. C'est ainsi que j'appris que Maïra ne reverrait jamais sa mère.

L'article parlait d'une chasse à l'homme qui s'était mal terminée dans les rues de Mindelo, au Cap-Vert. Deux fugitifs recherchés pour un triple meurtre au Sénégal, sur un bateau nommé *Cabestan*, avaient été abattus par la police locale. J'en aurais crié de douleur.

Dans un autre article beaucoup plus élaboré sur la même page, il était encore question du *Cabestan*, un bateau impliqué dans un important trafic de drogue entre l'Amérique du Sud et l'Europe, mais je ne parvins pas à en finir la lecture... En refermant le journal, je ne pensais qu'à Maïra et au choc dévastateur que cette nouvelle lui causerait.

Sœur Thérèse me mit la main sur l'épaule.

— Ne vous en faites pas. Nous avons l'habitude de ce genre de situation. Ce sera terrible pour la petite mais avec le temps elle s'en remettra.



De retour sur le bateau, vers la fin de l'après-midi, je lus un des messages téléchargés la veille. Un collègue me parlait de mon rapport de recherche sur les ethnies du Sahel et de l'intérêt qu'il avait soulevé. Un projet de publication était déjà amorcé, un étudiant en doctorat en citerait de larges extraits dans sa thèse, des recherches complémentaires allaient bientôt être entreprises, etc. En temps normal, tout cela aurait été du plus grand intérêt mais, après ce que j'avais appris dans la matinée, rien ne pouvait vraiment me réjouir. Je ne pensais qu'à une chose: relire les calepins de Tanifa.

Après avoir fermé mon ordinateur, j'ouvris un petit tiroir près de la table de navigation. En plus des quatre calepins, je trouvai une grande feuille pliée en deux. C'était le papier sur lequel elle avait écrit pendant son séjour sur le voilier. Il y avait plusieurs petits textes sur des sujets comme la mer, les îles, les bateaux, la pêche... Des textes écrits sur un ton plutôt léger. Apparemment, Tanifa avait cessé de régler ses comptes avec le passé et elle songeait surtout au présent et à l'avenir.

Ce mât ne cesse de me fasciner. Il est tellement haut que je n'arrive pas à comprendre comment il peut tenir debout sur un si petit bateau. Et avec toute cette voilure, le moindre coup de vent ne devrait-il pas nous faire chavirer?

[...]

Il y a moins d'étoiles sur la mer que dans le désert mais, comme dans le désert, il n'y a pas d'obstacle pour nous empêcher de les voir jusqu'à l'horizon. Le ciel est une coupole parsemée de points lumineux. Hier dans la soirée, j'ai vu Orion et Cassiopée. Ça m'a fait penser à mon père, qui aimait tant regarder le ciel. J'essaierai de les retrouver ce soir.

[...]

Kam et Maïra adorent le bateau. Je ne les ai jamais vus aussi heureux.

[...]

Les alizés sont injustes. Ils naissent en Afrique mais ils ne soufflent que sur les bateaux européens. Pire encore, pendant des siècles, quand ils embarquaient des Africains, c'était pour les pousser vers l'esclavage. Aujourd'hui, heureusement, les choses commencent à changer. Ils nous poussent, ma fille, mon frère et moi, vers la liberté!!!

Malgré l'espoir qu'on pouvait sentir dans ce dernier paragraphe, c'était sans doute le passage le plus triste de tous les écrits de Tanifa. Car je savais maintenant que Tanifa et son frère ne goûteraient jamais le bonheur de cette liberté si attendue et si méritée. Quant à Maïra, j'essayais de me convaincre que le temps finirait par arranger les choses pour elle, mais sans y parvenir complètement.

Je trouvai aussi un texte intitulé «QUÉBEC».

Je n'ai pas encore dit à Michel que la France, c'est juste une étape. Que notre destination finale, c'est le Québec.

Au début, quand Thérèse me parlait de ce pays, je ne voyais que le froid et la neige. Les dunes blanches et froides qu'elle me décrivait n'avaient rien de bien attirant pour une femme du Sahel. Mais Thérèse m'a aussi parlé de la Mauricie, du lac Saint-Jean, de la Gaspésie... Elle m'a parlé du fleuve Saint-Laurent, de l'île aux Coudres et des îles de la Madeleine. Elle m'a montré des photos de baleines, de phoques, de fous de Bassan. Des oiseaux tellement nombreux que l'île en devient blanche... Toutes ces images me faisaient déjà rêver, mais le véritable coup de foudre est venu lorsqu'elle a commencé à me parler des gens.

Les chanteurs, les poètes, les gens de théâtre et de cinéma... Richard Desjardins, Diane Dufresne, Michel Tremblay, Robert Lepage... J'avais l'impression de tous un peu les connaître. Après le départ de mon amie, j'ai continué à me renseigner sur ce pays. Le soir quand les enfants étaient

couchés, j'allais sur Internet. Sur You Tube, on voyait bien des gens riches et puissants, mais aussi des gens ordinaires qui parlaient tous plus ou moins comme Thérèse. Je n'ai pas la naïveté de croire que tout est parfait là-bas, les humains sont les humains, mais il y a quelque chose de profondément sympathique dans ce petit pays qui a l'avantage d'être francophone.

Et maintenant, il y a Michel. Au début je le voyais comme un étranger, quasiment comme s'il venait d'une autre planète. Ensuite je l'ai vu comme le professeur qui cherchait à m'observer et à m'analyser. Mais quand il est tombé à l'eau, je me suis rendu compte que j'avais très peur de ne jamais le revoir. Je me suis rendu compte de toute la place qu'il avait prise en moi. Il semble penser beaucoup à son âge mais est-ce si important? Qui sait, de toute façon, le temps qu'il nous reste à vivre?

Ce soir-là, je marchai longtemps sur une grande plage de sable blanc.

Quand Tanifa m'avait demandé de l'emmener en Guadeloupe, elle m'avait dit que c'était sans risque. «Tu n'auras qu'à me laisser sur une plage déserte, de nuit s'il le faut...» Après toutes ces journées de navigation, seul avec Maïra, dans le monde des poissons et des dauphins, je venais de retrouver la terre, la civilisation, le monde des humains... mais je ne m'étais jamais senti aussi seul.

Chapitre 23

Pour la plupart des bateaux de plaisance qui arrivent du sud des États-Unis et qui montent vers le Canada, la partie océanique du voyage se termine à New York. À partir de là, ils empruntent le fleuve Hudson et des canaux qui les conduisent jusqu'au lac Champlain au nord duquel se trouve la frontière canado-américaine. Avant de passer cette frontière, il faut accoster au petit quai de la douane canadienne à Rouses Point et se présenter au bureau situé tout près.

Le douanier regarde mon passeport.

— Vous avez été longtemps parti, monsieur Bussières?

— Deux ans et demi au total.

— Deux ans et demi en Guadeloupe?

— Non, seulement six mois, mais j'étais resté deux ans en Afrique auparavant. Une recherche dans le cadre de mon travail.

— Ah oui, je vois. Sénégal, Mali, Niger... Deux ans, c'est tout un séjour.

— Oui, comme vous dites, tout un séjour. Et je me demande si je ne suis pas encore un peu là-bas.

— Pardon?

— Excusez-moi, j'ai eu un moment de distraction. Je pensais à un de mes amis qui disait toujours: «On ne revient jamais complètement d'un long séjour en Afrique.»

— Ah, je vois. Et la jolie demoiselle avec vous, c'est votre petite-fille?

— Non, c'est ma fille.

Le douanier semble surpris, probablement à cause de la grande différence d'âge.

— Je sais, dis-je en souriant, elle ne me ressemble pas beaucoup.

Puis je lui remets les papiers d'adoption que sœur Thérèse a réussi à m'obtenir avec l'aide d'un avocat de Pointe-à-Pitre sympathique à sa cause.

— Maïra Bussières, lit le douanier.

Pendant qu'il examine les papiers, je regarde Maïra. Elle a beaucoup

changé en six mois. Elle ressemble un peu plus à Tanifa et elle paraît destinée à devenir aussi grande.

Un jour, je lui ferai lire les fameux calepins. Ce sera dur pour elle d'apprendre qui était son père, mais je lui expliquerai que si cet homme avait grandi dans un autre contexte, il serait devenu très différent.

Un jour, je dirai à Maïra que j'ai beaucoup aimé sa mère.

Remerciements

Plusieurs personnes ont participé à l'élaboration de ce roman. Parmi elles, je tiens d'abord à remercier Catherine Berthod pour son soutien et sa contribution à toutes les étapes du cheminement. De chaleureux remerciements également à Marie-Hélène Duval, François Gagnon, Claude Marchand et Renée Saint-Cyr pour leurs commentaires sur mes premiers jets. Mille mercis enfin à mon éditrice, Marie-Pierre Barathon, entre autres pour sa très remarquable persévérance, et à deux autres amis qui m'aident depuis longtemps à naviguer dans le monde de l'écriture: Jean-Yves Soucy et Carole Hébert.

Saint-Cyr, Romain
Toujours en Afrique
(Romanichels)

Les Éditions XYZ bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition:

Conseil des arts du Canada;
Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC);
Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC);
Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Édition: Marie-Pierre Barathon
Conception typographique et montage: Édiscript enr.
Graphisme de la couverture: René St-Amand
Illustration de la couverture: Hanoded Photography, iStockphoto.com
Photographie de l'auteure: Martine Doyon

Copyright © 2014, Les Éditions XYZ inc.

ISBN version imprimée: 978-2-89261-867-9
ISBN version numérique (PDF): 978-2-89261-868-6
ISBN version numérique (ePub): 978-2-89261-869-3

Dépôt légal: 4e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

www.editionsxyz.com

À propos de l'auteur

Romain Saint-Cyr a exercé pendant plusieurs années la profession d'urbaniste. Il se consacre maintenant de plus en plus à l'écriture, au théâtre et à la navigation. Toujours en Afrique est son troisième roman.

Du même auteur

L'impératrice d'Irlande, Montréal, VLB éditeur, 2001.

Belle comme un naufrage, Montréal, VLB éditeur, 2006.

À propos des Éditions XYZ

Fondées en 1985 par Gaëtan Lévesque et Maurice Soudeyns, les Éditions XYZ se sont imposées au fil des ans comme l'une des plus prestigieuses maisons littéraires du Québec. Les auteurs de la maison sont souvent finalistes ou lauréats de prix littéraires prestigieux: Prix du Gouverneur général du Canada, Grand Prix littéraire de la ville de Montréal, Prix France-Québec, Prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec, Prix des Cinq Continents de la Francophonie, etc. Leur renommée déborde même nos frontières puisqu'une cinquantaine de leurs œuvres ont été traduites en plusieurs langues: anglais, espagnol, allemand, russe, portugais, italien, roumain, tchèque, polonais... La maison publie une vingtaine de titres par année: principalement des romans, dont certains sont des traductions, mais aussi des essais. Soucieuse de rejoindre le plus grand nombre de lecteurs possibles, la maison publie maintenant la plupart de ses livres à la fois en version papier et en version numérique. En 2009, le groupe HMH s'est porté acquéreur de la maison avec l'intention de poursuivre l'œuvre entreprise depuis sa fondation.

Découvrez l'ensemble de nos titres et les nouveautés

www.editionsxyz.com

De la même collection

[Romanichels - XYZ](#)

Suivez-nous

